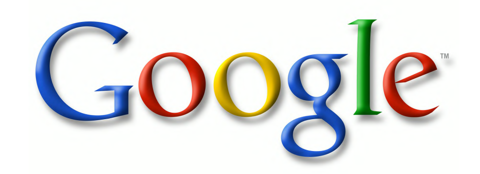


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

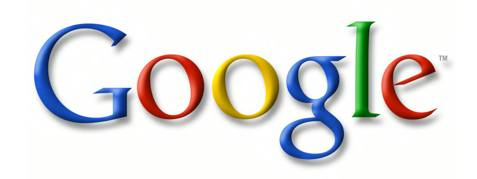
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE
Prevost

MÉMOIRES

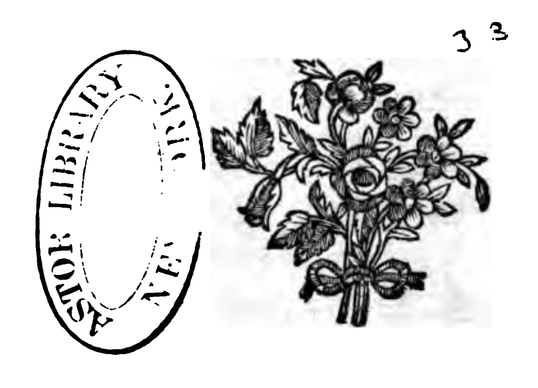
D'UN

HONNÊTE HOMME.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

3 3



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



AVANT-PROPOS
DE L'ÉDITEUR.

IL ſeroit choquant de préſenter au public un ouvrage de cette nature, ſans y joindre quelque éclairciſſement ſur ſon origine.

Il y a deux ans qu'étant parti de Bruxelles pour l'Italie, avec un ſeigneur anglois que j'ai l'honneur d'accompagner dans ſes voyages, nous traversâmes, à la faveur de nos paſſe-ports, une partie de l'Allemagne, où notre qualité de ſimples voyageurs nous fit trouver

les chemins aſſez libres. Cette facilité diminua dans le Tirol. A chaque ville fermée de murs, il fallut eſſuyer l'incommode néceſſité de nous laiſſer conduire au commandant ; & d'expliquer les motifs qui nous amenoient dans la province. Cependant le nom d'anglois nous attirant des politeſſes, nous en recueillîmes plus d'une fois l'avantage d'être arrêtés dans une maiſon commode, où nous paſſions plus agréablement la nuit que dans les mauvaiſes hôtelleries d'Allemagne. Le commandant d'Inſpruck fut le troiſième à qui nous eûmes l'obligation de cette galanterie. Il étoit fils du baron de Traſtef, qui a demeuré à Londres pendant quelques années, avec la

qualité de ministre de Vienne. Ses instances furent si vives pour nous faire prendre chez lui quelques jours de repos, que la reconnoissance nous y fit consentir. Nous ne parlions point la langue allemande; mais il savoit l'italien, que nous parlions facilement. Ainsi, nous servant d'une langue qui n'étoit pas la mienne, il ne put distinguer que j'étois françois. Entre plusieurs amusemens qu'il nous procura dans notre séjour, il nous fit voir le château de la ville, qui est fort bien entretenu, & capable d'une bonne défense. Nous entrâmes dans un jardin formé en terrasses sur les boulevards, où nous apperçûmes un homme de très-bonne mine, qui se promenoit seul

& ſans épée, ſuivi d'un ſoldat ; l'épée au côté & le fuſil ſur l'épaule. Le commandant prévint notre curioſité. C'eſt un priſonnier françois, nous dit-il, que je trouvai il y a ſix mois dans un cachot du château, lorſque je vins prendre poſſeſſion de mon poſte. Il y étoit dans un miſérable état. On me dit qu'il avoit été arrêté ſans paſſeport à quelques lieues d'Inſpruck, & qu'ayant marqué de l'incertitude dans ſes réponſes, il avoit été reſſerré comme un eſpion. La cour de Vienne, qu'on en avoit informée, n'avoit pas eu le loiſir, apparemment, de s'occuper d'une affaire ſi légère. Elle n'avoit point envoyé d'ordre à mon prédéceſſeur. Je n'entends point le françois,

continua le commandant; mais le récit de quelques perſonnes qui ſavent cette langue, & la ſeule phyſionomie du priſonnier, m'ont perſuadé qu'il eſt homme de diſtinction. Je lui ai accordé l'eſpèce de liberté que vous voyez, en attendant les ordres de la cour; & je ne lui refuſe pas même du papier & des livres. Il m'a fait demander pluſieurs fois la permiſſion d'écrire à M. le M. de B... qui eſt à Francfort. Je n'ai pas cru la lui devoir accorder.

Ce diſcours fit une impreſſion preſqu'égale ſur le jeune ſeigneur anglois & ſur moi. J'étois convenu avec lui qu'il ne me feroit pas reconnoître pour françois. Il ſe hâta dans cette penſée, de dire au com-

mandant que nous ſavions à demi la langue de cette nation, & que nous entretiendrions un moment le priſonnier, s'il y conſentoit. Il nous le permit de bonne grâce. J'abordai le premier cet illuſtre malheureux. Sa ſurpriſe parut extrême de s'entendre ſaluer dans ſa langue. Je lui expliquai en peu de mots les meſures que j'avois à garder, & je lui offris ardemment mes ſervices. Il ne ménagea point ſa confiance, lorſqu'il eut appris que j'étois françois ; & ſentant tout le prix de l'occaſion, il me découvrit ſon nom, & les triſtes raiſons qui lui avoient attiré ſa diſgrâce, après lui avoir fait quitter ſa patrie. Il m'ouvrit en même tems diverſes voies pour le ſecourir ; ſi je

n'aimois mieux, ajouta-t-il, laiſſer périr, par compaſſion, un malheureux à qui la vie étoit odieuſe.

Son nom ne m'étoit point inconnu. Je le conſolai par de meilleures eſpérances; & voyant avec plaiſir que le ſeigneur anglois paroiſſoit touché de ſa ſituation, j'exhortai ce jeune homme à le recommander au baron de Traſtef. Nous demandâmes en grâce à voir ſa priſon. C'étoit une chambre honnête, d'où il n'avoit que la vue d'une affreuſe chaîne de montagnes. Mais après m'avoir peint les horreurs du cachot dont il étoit ſorti, il m'aſſura qu'il ſe trouvoit fort bien de la douceur & de la généroſité du nouveau commandant. Il avoit quelques livres latins & françois. A la

vue de plusieurs papiers, qui paroissoient écrits de sa main, j'eus la curiosité de lui demander quel étoit le sujet de ses occupations. Il me confessa qu'étant rempli des évènemens qui avoient ruiné sa fortune & son repos, il avoit trouvé depuis plusieurs mois de la douceur à les écrire. Je vis deux manuscrits, dont l'un n'étoit qu'une copie fort nette du premier. Le vif intérêt que je prenois à son sort, me rendit peut-être indiscret. Je le pressai, s'il n'avoit point des raisons trop fortes pour se rendre à mes instances, de m'accorder une des deux copies de son ouvrage, en lui engageant ma foi & mon honneur de ne la faire servir qu'à sa propre utilité. Quoique je ne

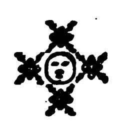
fuſſe pas d'un nom qu'il pût connoître, je lui repréſentai que le poſte que j'occupois auprès d'un jeune homme de la plus haute naiſſance, devoit lui faire prendre une idée avantageuſe de mon caractère. Enfin, je lui parlai de mes amis, qui étoient capables de lui rendre ſervice, & d'une ſorte de conſidération que diverſes circonſtances m'avoient fait obtenir entre les honnêtes gens. Il me témoigna moins d'éloignement que je ne l'appréhendois pour ma propoſition. Mon air & mes diſcours, me dit-il, lui annonçoient un honnête homme. Il vouloit ſe fier au ſentiment qui le prévenoit en ma faveur. D'ailleurs, comment pouvois-je entreprendre de le ſervir ſi je n'en trouvois les

moyens dans l'hiſtoire de ſa vie? Il ne mit que trois conditions à la grâce qu'il m'accordoit : ce fut de ne jamais permettre que ſon manuſcrit fût imprimé ſans la participation d'une dame qui y joue le premier rôle ; de retrancher de bonne foi ce qu'elle ne voudroit pas publier, & de ſupprimer les noms de quelques perſonnes connues. Je me ſoumis à des loix ſi juſtes, avec un ſerment redoutable. Il ne reſtoit qu'à tromper les yeux du commandant, pour éviter des explications inutiles. Je ſaiſis le moment qu'il ſortoit de la chambre, & je mis adroitement le manuſcrit dans ma poche.

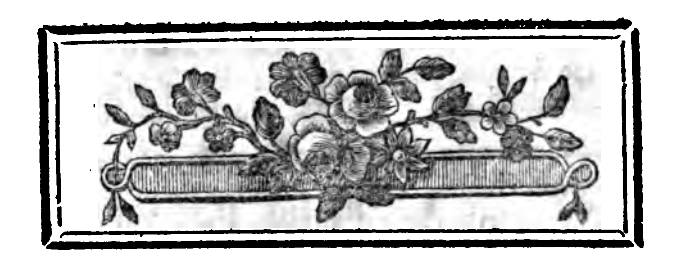
Ce que la reconnoiſſance & l'eſtime me firent entreprendre auſſi-

tôt n'appartient point à cette eſpèce de Préface. Je continuai mon voyage, & je ſuis encore en Italie. Mais après avoir trouvé, dans l'éloignement, des voies qu'il n'eſt pas tems d'expliquer, & qui ont répondu fort heureuſement à mes eſpérances, j'apprends que la dame dont on avoit fait dépendre la publication de cet ouvrage, eſt morte depuis quelques mois. Je me crois encore plus libre par cette mort que je n'aurois pu l'être en obſervant la condition qu'on m'avoit impoſée. Mon manuſcrit part pour Paris, où je l'abandonne à la preſſe. Il paſſera néanmoins ſous les yeux de M. le chev. de V..., qui a quelqu'intérêt de famille à le revoir ſoigneuſement, & qui eſt

capable de mettre dans le ſtyle ; des fineſſes & des grâces, dont l'ouvrage eſt moins pourvu que de mœurs & de ſentimens. L'unique droit que je me réſerve, regarde le titre, auquel je ſouhaite qu'on ne change rien. Il eſt de mon choix, & dans l'obligation où je ſuis de ne pas nommer l'auteur, je n'ai rien trouvé qui réponde mieux à l'impreſſion qui m'eſt reſtée de ſa perſonne & de ſes principes, que la qualité d'*Honnête Homme.*



MEMOIRES



MÉMOIRES D'UN HONNÊTE HOMME.

LIVRE PREMIER.

JE fors d'un profond cachot, où j'ai paffé trois femaines fans appercevoir la lumière. J'y étois attaché contre le mur par une groffe chaîne qu'on m'avoit paffée autour du corps, & qui me laiffoit à peine la liberté de m'affeoir. Ceux de qui j'ai reçu ce cruel traitement, m'ont fuppofé des crimes que j'ignore. Ils ne me les feront jamais mieux connoître, car mon cœur ne fe reproche rien. J'aurai toute ma vie, pour fidelle efcorte, l'infortune & l'innocence.

On m'a mis dans une fituation plus douce,



en me donnant pour prison une chambre du château d'Insprück. Je ne sais pas mieux ce qui rend mes ennemis sensibles à la pitié, que ce qui les avoit rendus cruels. J'ignore jusqu'à leur langue. Quelques soldats qui me gardent à vûe, me paroissent des allemands fort grossiers. J'ai compris par leurs signes que j'avois la liberté de descendre au jardin. J'en profite tous les jours, mais accompagné d'un soldat armé qui marche à ma suite. Cette promenade ne m'offre rien d'agréable que l'exercice. Le jardin est formé de terrasses intérieures, dont la vue est bornée dans un espace fort étroit. Aussi n'attends-je guère l'ordre de mon garde pour me retirer. Je trouve plus d'amusement dans ma chambre à promener mes yeux au travers des grilles de fer qui composent mes fenêtres, sur les monts stériles dont la ville d'Inspruck est environnée. J'y vois du matin au soir quelques pâtres qui veillent sur leurs troupeaux. Ils sont contens de leur sort, car ils me paroissent assis continuellement dans une immobilité qui ne marque pas d'inquiétude. S'ils se lèvent quelquefois, c'est pour cueillir des fleurs, ou jouer de leurs instrumens rustiques: pourquoi les croirois-je malheureux?

C'est moi qui étois menacé de l'être jusqu'au plus affreux désespoir, avec les tristes souvenirs qui venoient m'assiéger dans cette languissante

ſituation, ſi le ciel ne m'avoit inſpiré de demander des livres par mes ſignes. J'étendis les deux mains devant mes yeux, en remuant mes lèvres; je fus entendu. Dès le jour ſuivant on m'apporta pluſieurs livres latins & françois, avec une proviſion d'encre & de papier. Je les reçus comme un précieux tréſor. Pendant pluſieurs jours ma priſon me parut plus ſupportable. J'y ſuis abandonné des hommes, diſois-je, & je perds même l'eſpérance de la voir jamais finir, ſur-tout depuis qu'on m'a refuſé la permiſſion d'écrire à ceux qui pourroient s'intéreſſer à ma liberté; mais cette penſée ne doit ſervir qu'à modérer mon cœur & ma raiſon. Si je ſuis condamné à paſſer le reſte de ma vie au château d'Inſpruck, que me ſert de nourrir les images du paſſé, ou de former de nouvelles vues pour l'avenir? Tous mes liens ſont rompus. Je dois me regarder déjà comme ſéparé du monde où je n'ai plus rien à prétendre. Enfin je ſuis mort, lorſque toutes les voies me ſont fermées pour retourner au commerce des vivans.

Voilà dans quel eſprit je commençai à faire uſage de mes livres. Mais ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez bons pour me nourrir ſolidement l'eſprit, ſoit que mes ſentimens l'emportâſſent ſur mes réflexions, je reconnus bientôt que je ne tirerois pas de la lecture tout le fruit que j'avois

espéré. C'est en méditant sur tout ce qui pouvoit être utile à me soutenir contre le désespoir d'une éternelle solitude, que je suis parvenu à juger tout différemment de ces images du passé dont je souhaitois de me délivrer. J'ai pensé au contraire que si quelque chose étoit capable de remplir le vide de tant de momens, & de soulager tout à la fois mon cœur & mon imagination, c'étoit de rappeler plus vivement que jamais toutes les circonstances de ma vie. Il dépendoit même de moi de les écrire. C'étoit une autre manière de m'y attacher. La lecture pouvoit entrer aussi dans ce plan pour y jeter de la variété. En un mot j'ai compris que dans une prison sans fin, le plus grand de tous les biens est d'être remué par quelque intérêt vif, ne fût-il propre qu'à causer des sentimens de douleur; parce que dans une prison, le pire de tous les maux pour l'esprit & pour le cœur, est de ne rien sentir.

Je prends la plume dans cette favorable idée. Il en coûtera peu à ma mémoire pour se rappeler des événemens qui n'ont jamais cessé d'être liés par leur cause. Un goût, peut-être outré, de la vérité & de la justice, joint malheureusement aux foiblesses d'un cœur trop tendre, a causé toutes les infortunes de ma vie. Je suis parvenu à pouvoir peindre ainsi mon caractère d'un seul trait. Mais de quelles épreuves, & de combien

d'années n'ai-je pas eu beſoin pour me le développer à moi-même?

On me l'avoit prédit dès mon enfance. Un homme ſenſé, qui ſe trouvoit chargé de mon éducation, obſervant avec quelle vivacité je me livrois au plaiſir, & combien il étoit facile néanmoins de me rappeler à la ſageſſe, ne ſe laſſoit pas de répéter qu'entre deux penchans ſi déclarés, qui ne pouvoient être long-tems de la même force, celui qui emporteroit la balance iroit néceſſairement à l'excès; ou que s'ils conſervoient quelque égalité, j'étois né pour être le plus malheureux de tous les hommes. C'eſt la ſeconde de ces deux prédictions qui s'eſt vérifiée.

J'entrai dans le monde avec tous les avantages de la fortune & de la naiſſance. La mort d'un oncle qui me laiſſa tout ſon bien, me rendit comme indépendant de ma famille à l'âge de vingt ans. Mon père s'étoit retiré dans ſa province, après avoir ſervi long-tems avec diſtinction. La dépenſe qu'il faiſoit pour ſa table, ne lui laiſſant rien à retrancher de ſes revenus, il fut charmé de me voir en état de vivre honorablement ſans ſon ſecours. Il n'entra dans mes projets de fortune & d'avancement, que pour en ſouhaiter le ſuccès, & je remarquai même quelque empreſſement dans le conſeil qu'il me donna d'aller vivre à Paris. Il étoit veuf, & ſollicité de ſe remarier; mon inté-

rêt l'avoit arrêté jusqu'à la mort de mon oncle. Mais se croyant libre depuis qu'il me voyoit riche, il n'attendoit que mon départ pour épouser avec moins d'embarras une jeune personne dont il avoit trois ou quatre fois l'âge. J'étois si éloigné néanmoins de prévoir ce mariage, que peu de tems avant mon départ, je lui avois marqué de l'inclination pour la personne dont il pensoit à faire ma belle-mère. Il avoit même approuvé mes sentimens; mais c'étoit un simple goût de jeunesse que l'idée de mon voyage avoit fort affoibli, & qui se dissipa sans violence, lorsque j'approchai de Paris. J'appris la résolution de mon père avec moins de peine que d'étonnement.

Paris n'étoit point un séjour nouveau pour moi. J'y avois passé plusieurs années, mais dans un collége ou à l'académie, sous les yeux d'un sage gouverneur qui m'avoit contenu dans les bornes de mon âge. J'étois retourné à dix-sept ans chez mon père, où le commerce des plus honnêtes gens de la province m'avoit assez formé l'esprit & les manières, pour me rendre capable de paroître d'un air libre dans les meilleures compagnies. Mon père étoit homme d'honneur & de mérite. Quarante ans de service, & plusieurs actions d'éclat qui l'avoient conduit au degré de maréchal de camp, lui attiroient dans la province une considération dont je m'étois ressenti. Il tenoit

une ſorte de rang entre une infinité de braves officiers qui s'étoient retirés comme lui après de longs ſervices, & qui le reſpectoient comme leur chef; entre pluſieurs gentilshommes de nos voiſins, qui avoient moins de bien que nous avec la même naiſſance; entre les principaux magiſtrats, les prélats, les eccléſiaſtiques & les autres perſonnes de diſtinction, dont notre maiſon étoit ſans ceſſe remplie. Les manières nobles & aiſées de mon père les y attirant plus encore que ſa dépenſe, c'étoit une petite cour, où l'eſprit & le goût n'étoient pas plus étrangers que la joie & la bonne chère. En partant, j'avois pris des lettres de recommandation de pluſieurs amis d'un nom connu; & le mien d'ailleurs en étoit une, chez tous les officiers généraux qui avoient ſervi avec mon père.

Dans les vues que j'avois formées pour ma fortune, mes premières liaiſons devoient être militaires. Cependant quelques mots que l'intendant de ma province avoit écrits directement à ſa famille, m'attirèrent des viſites & des politeſſes qui m'engagèrent fort loin dans une autre route. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus obligé d'accepter un ſouper. La compagnie étoit nombreuſe. J'en reçus tous les honneurs; c'eſt-à-dire, qu'étant traité en étranger qui n'avoit point

encore de connoiſſances à Paris, je vis un deſſein formé de m'attacher à cette ſociété par toutes ſortes d'honnêtetés & de careſſes. Rien ne m'en donna de l'éloignement. Les dames me parurent aimables; la plûpart des hommes étoient des gens de robe ou de finance, qui ne manquoient ni d'eſprit, ni d'uſage du monde. Je trouvai à tous les convives plus de facilité & de chaleur que je n'en avois vu dans la province. L'attention que j'étois obligé de faire ſur moi-même pour èntrer dans le ſens de mille choſes que j'ignorois, ne me permit point de faire d'autres réflexions. J'appris les hiſtoires courantes de la ville, les modes & les plaiſirs, le caractère des nouvelles pièces de théâtre & des livres nouveaux. J'entendis des critiques, des éloges, des ſatyres, des jugemens dans toutes ſortes de genres. Le fond de cette multitude de ſujets ne m'étoit pas inconnu, mais la manière de les traiter m'étoit nouvelle. Les détails ouverts ſur certains faits qui ſembloient demander un voile, & les déciſions ſur divers points que je ne trouvois pas bien approfondis, me ſurprenoient ſouvent juſqu'à me cauſer de l'embarras. Cependant j'attribuai ma ſurpriſe à mon ignorance, & je me prêtai de bonne grâce à d'autres circonſtances que je ne comprenois pas mieux. On me propoſa des ſoupers & des parties de

plaiſirs que j'acceptai. Chacun prit ſon jour : je me trouvai engagé dès le même ſoir pour ſept ſoupers conſécutifs.

Il étoit ſi tard, lorſqu'on parla de ſe retirer, que je n'eus rien de plus preſſant que d'aller me livrer au ſommeil. La bienſéance m'obligeoit de voir le lendemain madame l'intendante. Outre les remercîmens que je lui devois pour m'avoir prévenu, j'étois bien aiſe de prendre quelques lumières ſur la demeure & le nom de tant d'honnêtes gens, qui ne cherchoient vraiſemblablement à me lier avec eux que dans la vue de l'obliger. Je me rendis chez elle vers midi. Elle m'épargna la peine de lui demander les éclairciſſemens que je déſirois, par l'empreſſement qu'elle eut d'elle-même à me les donner. N'êtes-vous pas effrayé, me dit-elle agréablement, de vous voir engagé tout d'un coup pour ſept jours? J'ai conçu par la lettre de mon mari, que vous ne ſeriez pas fâché de faire des connoiſſances, & je vous ai raſſemblé une partie des miennes. Je ne vous les donne pas toutes ſur le même pied, continua-t-elle ; car il ſeroit trop heureux de trouver dix ou douze perſonnes, telles qu'on les aime. Ce préſident, par exemple, chez qui nous ſoupons demain, eſt un homme qui n'a pour lui que la figure, ſoixante mille livres de rente lui tiennent lieu du reſte. A la vérité, il les mange

avec ſes amis ; mais ôtez-lui ſa table, il n'a pour reſſource dans la ſociété que cinq ou ſix vieux contes que vous entendites hier, & qu'il tourne aſſez bien, parce qu'il les a mille fois répétés. La marquiſe qui vous a parlé plus d'une fois avec complaiſance, eſt une femme qui jouit auſſi d'une groſſe fortune, & qui pourroit bien avoir formé des prétentions ſur votre cœur. Elle eſt ſéparée d'un mari dont elle étoit folle, & qu'elle hait à préſent juſqu'à lui faire une penſion conſidérable pour la laiſſer libre. Comme il eſt ſans bien, & qu'il ne l'avoit épouſée que par intérêt, il a conſenti à la quitter, ſans prendre la moindre part à ſa conduite. On lui compte trois amans depuis ce veuvage, & je ſuis trompée ſi je ne lus hier dans ſes yeux, qu'elle vous deſtine à leur ſuccéder. Au reſte, elle donne le jour aux devoirs de la ſociété ; ce qui a fort bien ſervi juſqu'à préſent à ſoutenir ſa réputation. Le financier qui étoit près d'elle à table, & chez qui nous ſommes engagés pour le troiſième jour, a beaucoup d'eſprit, de douceur, & de politeſſe ; mais avec des entêtemens faux & ridicules de nobleſſe, qui le font gémir d'être réduit à la profeſſion qu'il exerce, & ſans laquelle néanmoins il ſeroit bien éloigné de la fortune dont il jouit.

Pour la dame qui le ſuivoit, reprit l'intendante avec un air plus myſtérieux, je veux vous la

faire connoître à fond; parce que ne recevant personne chez elle, vous n'aurez occasion de la voir que chez moi, où je ne veux pas que vous soyez la dupe de ses airs composés. C'étoit une pauvre orpheline, qui n'avoit que de la naissance & de la beauté; j'ajouterois de la vertu, si elle avoit soutenu l'opinion que j'avois d'elle avant son mariage. Je l'ai connue dans sa misère; c'étoit au fond toute la sagesse & la modestie dont vous ne lui voyez plus que l'apparence. Un conseiller fort riche en devint amoureux, & l'épousa sans dot; c'est un homme simple & facile à tromper; il a souffert qu'elle vît le monde; elle étoit sans cesse chez moi, où je ne m'apercevois pas qu'elle fût insensible au plaisir. Cependant elle a retranché tout d'un coup les visites; c'est-à-dire, également, celles qu'elle étoit accoutumée à rendre & à recevoir. Elle ne sort que pour aller à l'église; moi-même qu'elle traitoit de sa meilleure amie, je suis quelquefois trois semaines sans la voir, & j'eus hier une peine extrême à l'avoir à souper. Savez-vous ce que j'ai découvert depuis moins d'un mois? elle meurt d'amour pour un secrétaire de M. le conseiller; & c'est à ce Médor qu'elle fait le sacrifice de ses amis & de sa liberté.

Comme je ne pouvois rien opposer à des portraits inconnus, madame l'intendante ne se lassa point dans une si belle carrière. Elle me fit celui d'un

gros abbé qui nous avoit tous réjouis par sa belle humeur : c'est un homme, me dit-elle, qui est revêtu d'un des meilleurs bénéfices de France, & qui se trouve avec cela l'unique héritier d'un riche patrimoine. Son âge lui ôteroit toute espérance de postérité, quand il n'y auroit pas renoncé par son état ; il n'a que des parens éloignés dont il ne tient pas grand compte ; cependant ses propres domestiques assurent qu'il enterre son argent. Il ne se refuse rien, & ses amis trouvent quelquefois à souper chez lui ; mais il ne dépense pas le quart de son revenu. On prétend même qu'il le grossit par des voies étranges ; vous le dirai-je ? ajouta-t-elle en baissant la voix, on dit qu'il prête sur gages.

Elle continua : madame la comtesse que vous avez vue si brillante, est une femme de très-grande qualité. Elle a de la beauté, de l'esprit, & je connois peu de femmes qui aient le cœur plus propre à l'amitié ; mais elle est possédée d'une folle passion pour le jeu. Elle y ruine sa santé, & je dirois sa fortune, si l'on ne m'avoit assuré qu'un riche financier répare ses pertes.

Avez-vous pris garde, poursuivit l'intendante, à ce maître des requêtes, qui étoit vis-à-vis de vous ? c'est le plus galant homme du monde, & je ne sais point de bonne qualité qui lui manque ; mais on prétend, me dit-elle à l'oreille, qu'il

n'est homme qu'à-demi, & que c'est la seule raison qui l'empêche de penser au mariage. A l'égard du commandeur, à qui vous avez dû trouver bien de l'esprit, il faut qu'il ait en effet tout le mérite que vous lui connoissez, pour me le faire souffrir chez moi; car on assure qu'il a des goûts d'amour fort odieux & fort ridicules; mais une honnête femme n'ira pas lui marquer là-dessus ce qu'elle pense.

Il seroit trop long de suivre l'intendante dans tout le reste de ses peintures. Douze personnes qui avoient fait le nombre de ses convives, parurent successivement sur la scène, & ne furent pas plus épargnées. On verra bientôt les raisons qui m'en ont fait rappeler si fidellement une partie. Quelque idée qu'elle m'eût fait prendre du caractère d'autrui, je ne pouvois être incertain sur le sien; son pinceau étoit dur, s'il étoit fidelle. Sans être porté à la soupçonner d'injustice, il me sembla que l'amitié dont elle faisoit profession pour tant d'honnêtes gens, l'auroit dû rendre un peu plus réservée sur leurs défauts. Je regrettai surtout d'avoir été détrompé sur la jeune femme du conseiller, à qui j'avois jugé, sur les plus charmantes apparences, qu'il ne manquoit aucune sorte de mérite & de vertu.

Comme le président étoit le premier qui m'avoit offert à souper, je me crus obligé de répondre

d'avance à cette politeſſe, par une viſite. Je comptois peu de le trouver dans le cours de l'après-midi; mais le portrait qu'on m'avoit fait de lui, ne me pouvoit pas donner beaucoup d'empreſſement pour ſon amitié ; & pour remplir le devoir, il ſuffiſoit de me préſenter à ſa porte. Je fus plus heureux que je ne le déſirois. Il étoit chez lui. Je le trouvai dans un cabinet de livres, où il me fit introduire. Je n'ai pas cru, me dit-il, que le lieu où je vous reçois, puiſſe vous déplaire. Le goût des livres doit être de tous les âges; &, pour ceux du moins qui penſent comme moi, il n'y a point de ſi précieux lambris. Je fus ſurpris de lui entendre tenir ce langage. Cependant comme la paſſion des bibliothèques eſt devenue celle de tout le monde, je me figurai qu'il vouloit prendre un air de doctrine & d'application, qui ne pouvoit ſervir qu'à joindre le ridicule à la ſottiſe. Il continua de me dire ſans affectation, que ſon cabinet lui étoit moins cher par le nombre que par le choix des livres; qu'avec ceux de ſon métier, il avoit recueilli les meilleurs écrivains de chaque genre, auxquels il bornoit abſolument ſes lectures; & que ſans prétendre à cette eſpèce d'érudition qui conſiſte à tout lire, il recommençoit avec un nouveau goût le tour de ſa petite bibliothèque, lorſqu'il l'avoit fini. J'y paſſerois ma vie entière, ajouta-t-il, ſi l'on n'étoit rede-

vable de quelque chose à la société. Je n'en sortois pas du vivant de ma femme, qui faisoit les honneurs de ma maison. Je me communique un peu plus depuis sa mort, parce qu'avec un bien considérable, je ne dois pas vivre seulement pour moi. Mais j'ai tant de mépris pour le monde, si peu de goût pour ses frivoles amusemens, pour ses misérables principes, pour tout ce qu'il appelle joie, fortune & bonheur, que mon cabinet est toujours l'endroit de Paris où je me trouve le mieux. Cette morale vous étonne, reprit il en souriant; vous ne la comprenez point, jeune homme, & je veux bien qu'elle ne soit pas faite pour votre âge, puisqu'il a plu au monde de l'établir en proverbe. Cependant avec le bon sens que je vous reconnus hier, dans une assemblée où vous fûtes peut-être surpris d'en trouver si peu, je prévois que tôt ou tard vous goûterez mes principes.

Un discours si grave & si judicieux, dans la bouche d'un homme qu'on m'avoit représenté comme un imbécile, m'inspira autant de respect que d'étonnement. Mon admiration augmenta beaucoup, lorsque m'ayant demandé, si j'avois un peu d'inclination pour les lettres, il entra dans quelque détail sur les sciences auxquelles je m'étois appliqué. Je ne pouvois y être trompé, parce qu'ayant fait d'excellentes études, les tra-

ces m'en étoient encore préſentes. Je fus charmé de lui voir reprendre avec une facilité incroyable, des principes que je ne m'étois rendus familiers qu'à force d'application, les étendre dans toutes leurs conſéquences, les pouſſer au-delà des bornes où je m'étois arrêté, m'ouvrir de nouvelles vues & me conduire avec lui dans une carrière, qui ſembloit s'agrandir à l'infini; réfléchir ſolidement, citer juſte, enfin traiter le ſujet, dont je lui avois fourni l'occaſion, avec plus de force & de méthode, que mes plus habiles maîtres. Je ſouhaite, ajouta-t-il, qu'après m'avoir engagé dans cette petite diſcuſſion, vous ne me reprochiez pas de vous avoir ennuyé; ce n'eſt pas le ton du ſouper d'hier, & de tous ces vains propos, auxquels la bienſéance oblige de ſe prêter.

En le quittant, avec une profonde vénération, je n'eus pas de peine à comprendre, qu'un homme ſi éclairé ne daignât point entrer dans les idées frivoles qui ſont la matière des entretiens de table; ou que par le tour ſupérieur de ſon génie, il n'en fût point auſſi capable qu'une infinité de femmes & d'hommes ſuperficiels. Mais, ce que je ne pouvois concevoir, c'eſt que ces femmes, & quantité d'hommes qui ne penſent pas plus juſte, ou qui ne raiſonnent pas ſur de meilleurs principes, ſe

ſoient

ſoient rendus comme les juges du mérite, & les arbitres de la réputation. Je ne revenois pas de ce que j'avois entendu. Le préſident, qui avoit pour lui les véritables qualités de l'eſprit, avec les lumières du ſavoir, prenoit en pitié des amuſemens folâtres, ou ne s'y prétoit que pour l'entretien de la ſociété; & ceux, qu'à la rigueur il auroit eu droit de mépriſer, non-ſeulement le ravaloient au-deſſous d'eux dans leur propre opinion, mais lui ôtoient dans celle du public le reſpect, l'eſtime & l'approbation qu'il méritoit. Ce ne fut qu'après quantité d'autres expériences, que je démelai le fond & la cauſe de cette injuſtice. La plupart des gens du monde manquent véritablement d'eſprit, (j'entends de l'eſprit juſte & ſenſé, qui eſt ſeul digne de ce nom,) ſoit que ce préſent de la nature ſoit plus rare que l'on ne penſe, ſoit qu'il s'altère par le défaut de culture & l'habitude des bagatelles. Cependant comme cette eſpèce de gens compoſe le grand nombre, & que la vanité ne leur manque pas pour prétendre au mérite de l'eſprit, ils ſe ſont accordés inſenſiblement à le faire conſiſter dans les petites miſères qui ſont leur partage, c'eſt-à dire dans une ſorte de vivacité qui eſt l'effet de l'abondance & de la moleſſe dans un corps bien nourri & bien repoſé; dans la hardieſſe des déciſions, qui vient d'une cer-

taine présomption qu'inspire ou la naissance, ou le rang, ou les richesses; dans la facilité du langage, qui n'est qu'un avantage mécanique, dépendant de la mémoire, de la disposition des organes & de l'exercice ; enfin dans quelques autres qualités de la même nature, que l'exemple d'autrui, l'usage du monde & le désir de plaire peuvent donner. Il est si aisé, pour les gens dont je parle, de parvenir à se ressembler par des endroits si frivoles, qu'étant tous montés à-peu-près sur le même ton, ils se trouvent assez forts pour décrier ce qui ne leur ressemble pas; & sur-tout pour attacher un ridicule au vrai mérite de l'esprit & du savoir, dont l'effet, lorsqu'ils sont capables de le sentir, est de les confondre & de les humilier.

Mes réflexions n'alloient point encore si loin. En quittant le président, je pensai à me faire présenter chez M. le maréchal de V.... dont mon père se flattoit d'être fort aimé, & qu'il avoit prévenu en ma faveur par ses lettres. La paix, qui duroit depuis long-tems, ne me donnoit pas beaucoup d'ardeur pour le service militaire. Cependant il entroit dans mes vues, de me procurer une compagnie de cavalerie. Je voulois faire quelque essai du métier, pour me mettre en état d'obtenir un régiment à la première guerre. Je rendis visite au marquis de ***

ami de mon père, maréchal de camp comme lui; & je le priai de me conduire à l'hôtel de V... Il me demanda quels étoient mes projets d'établiſſement. Je lui expliquai naturellement mes eſpérances. Vous avez raiſon, me dit-il, votre âge & votre naiſſance vous font une loi d'eſſayer du ſervice. Mais ſi vous y paſſez comme moi trente-cinq ou quarante ans, je ſouhaite que vous en ſortiez plus riche & plus heureux. J'y ai mangé tout mon bien, & dans l'âge où je ſuis, il ne me reſte qu'un titre & des bleſſures. Je ne regrette point, ajouta-t-il, d'avoir pris la voie de l'honneur: cependant le déſordre de mes affaires, me force quelquefois de porter envie à mon couſin le financier, qui n'a pas cru ſe déshonorer, dans une profeſſion qui l'a conduit à la fortune. Il me nomma le même financier, avec qui j'avois ſoupé chez l'intendante, & qu'elle m'avoit peint comme un homme de rien. Comment, lui dis-je, M... eſt de vos parens? On n'a pas cette idée de lui dans le monde. J'ignore, me répondit-il, ce qu'on penſe de ſon origine; mais ſon ayeul étoit frère du mien, & par conſéquent d'auſſi bonne maiſon que moi. Ma ſurpriſe ne fut pas moins vive que dans l'aventure du préſident. Ainſi, me dis-je à moi-même, dans le ſein d'une même ville on peut ignorer ce que c'eſt qu'un honnête homme

avec qui l'on vit familièrement; & l'on n'a pas honte d'en parler assez mal pour l'avilir aux yeux d'autrui, lorsqu'on n'est pas bien informé & qu'il est si facile de l'être mieux?

Nous nous rendîmes vers le soir à l'hôtel de V... On étoit à jouer. M. le maréchal qui étoit occupé de son jeu, ne m'en reçut pas avec moins de politesses. Mais j'eus le tems de lier connoissance avec quantité d'honnêtes gens qui n'étoient que spectateurs, & qui s'approchèrent de moi après avoir appris mon nom. La plupart étoient des officiers de distinction qui avoient servi avec mon père. Le comte de*** alors colonel des dragons du roi, parut s'intéresser beaucoup au dessein que j'avois d'acheter une compagnie. Il me proposa d'en prendre une dans son régiment. Elle étoit à vendre par la retraite d'un ancien capitaine, qui cherchoit à s'en défaire avec avantage. Je ne balançai point à l'accepter. & me remettant du prix au colonel même, je le rendis maître de toutes les conditions. Ce marché fut conclu sur le champ. M. le maréchal qui l'apprit aussitôt, eut la bonté de me reprocher ma précipitation, & de se plaindre du comte, qui étoit venu croiser les vues qu'il avoit sur moi. Les lettres de mon père l'avoient disposé à m'accorder une compagnie dans le régiment de son fils. Elle m'auroit coûté beaucoup

moins ; mais la fidélité que je devois à ma parole, ne me permit pas de rompre mon engagement : ainsi je me trouvai revêtu, sans y penser, d'un titre auquel je n'avois pas aspiré sitôt.

M. le maréchal m'ayant prié, avec beaucoup de bonté, de me regarder chez lui comme dans la maison de mon père, je devois naturellement y demeurer à souper. Mais je fus appelé dans l'antichambre par un de mes gens. Il venoit m'avertir que j'étois attendu chez moi par un homme de ma province, qui arrivoit en poste, avec des affaires importantes à me communiquer. Un mouvement d'inquiétude pour la santé de mon père me fit partir aussitôt. Je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé ; un homme de mon canton, qui me témoigna beaucoup d'empressement pour m'entretenir, mais que je ne connoissois pas. Après m'avoir présenté une lettre qu'il me pria d'ouvrir, sans m'apprendre de qui elle venoit, il se hâta de me dire que je pouvois me fier entièrement à lui, & l'honorer de mes ordres ; qu'il connoissoit le secret de mon cœur, qu'il étoit dévoué à me servir, & qu'il ne demandoit point d'autre récompense que mon amitié. Un langage si obscur me fit d'abord jeter les yeux sur le seing de la lettre. C'étoit le nom de mademoiselle de S. V... cette jeune personne à qui j'avois rendu quelques soins

dans ma province. Je lus avidement. Elle me marquoit que mon départ précipité ne lui avoit pas causé moins d'étonnement que de douleur ; qu'on netraitoit point avec cette indifférence une personne à qui l'on avoit donné sujet de croire qu'on l'aimoit ; que rendant justice à mon caractère, elle attribuoit ma fuite à l'ordre de mon père, sur tout depuis qu'il étoit venu lui proposer sa main ; mais que m'ayant rendu le maître de son cœur, elle me protestoit qu'il ne cesseroit jamais d'être à moi ; qu'elle avoit rejeté nettement des offres qui blessoient mes droits & ses sentimens ; qu'elle avoit été tentée de partir sur mes traces, pour se livrer à moi, par le fonds qu'elle faisoit sur mon cœur & ma tendresse, & qu'elle me dépêchoit un homme de confiance, à qui elle me prioit d'expliquer là-dessus mes intentions.

Toutes mes inquiétudes se changèrent en admiration. J'avois vu plusieurs fois mademoiselle de S. V... je lui avois fait les politesses qu'on doit à son sexe. Elle n'étoit pas sans agrémens. L'oisiveté de la campagne & l'ardeur de la jeunesse m'avoient fait trouver du plaisir à la voir, & peut-être n'aurois-je pas senti d'éloignement pour elle, si d'autres vues ne m'eussent empêché de penser au mariage : mais ne lui ayant jamais prononcé le nom d'amour, je cherchois sur

quoi elle avoit pu fonder l'opinion qu'elle marquoit de mes ſentimens. Les ſiens devoient être bien vifs, pour lui avoir ſitôt inſpiré de me ſuivre. Après quelques réflexions, je trouvai du danger à différer un moment ma réponſe. J'avois cru remarquer dans ſon caractère plus de vivacité que de raiſon. Quand j'aurois eu plus de penchant pour elle, je n'aurois pas été capable de la diſputer à mon père; & je l'étois encore moins de prendre plaiſir, comme la plupart des gens de mon âge, à triompher d'un cœur dont je n'attendois rien. Enfin je me déterminai à lui répondre ſur le champ, mais d'un ſtyle moins galant qu'honnête & ſenſé, pour lui faire perdre toutes les fauſſes idées qu'elle avoit de moi.

Je commençai par déclarer à ſon confident quelle étoit ma réſolution. Il en parut conſterné. Vous ne ſavez pas, me dit-il, que l'offre de votre père eſt de lui aſſurer après ſa mort la jouiſſance de tout ſon bien. Je l'ignorois, lui répondis-je, mais je ne ſerai pas fâché qu'elle faſſe le bonheur de ſa vieilleſſe à cette condition. Ma lettre fut écrite dans le ſens que j'avois médité, & je preſſai le courrier de retourner ſur ſes pas dès la même nuit.

Cet incident, dont je ne devois pas attendre d'autres ſuites, ne laiſſa pas de me cauſer aſſez

de chagrin pour me retenir chez moi le jour suivant. Je ne sais quel pressentiment me faisoit craindre de troubler le bonheur de mon père, ou du moins qu'il ne pût m'accuser d'avoir cherché à faire manquer son mariage. Cependant je me rendis à l'heure du souper chez le président. J'y trouvai une partie des convives de l'intendante, avec quelques-autres personnes qui m'étoient inconnues. Le rôle du maître fut brillant par la bonne chère; mais ne voyant point de changement dans la simplicité de son discours & de ses manières, je ne doutai point que l'intendante & ceux qui pensoient comme elle, ne crussent lui faire grâce en se réduisant quelquefois à l'écouter. Loin de faire valoir ses grandes connoissances, je voyois qu'en homme sensé il entroit dans le torrent des propos les plus frivoles, pour ne gêner personne par la supériorité de ses lumières. Il y mêloit quelques vieux contes, comme l'intendante me l'avoit fait remarquer, & je trouvai qu'il les faisoit avec grâce: mais comme ils se ressentoient un peu de la lenteur de son âge, à peine lui laissoit-on le tems de finir. Quelqu'un l'interrompoit, pour apprendre à la compagnie une anecdote scandaleuse, d'où les autres passoient avec aussi peu de liaison à la critique de la comédie du jour, ou de quelque air d'opéra. La marquise aux trois amans,

& la jeune femme du conseiller ayant refusé d'être de la partie, on les excusa d'abord malignement, sur les douces & justes raisons qui pouvoient les retenir chez elles. Ensuite parlant, sans voile, des attachemens qu'on leur supposoit, on épuisa les railleries & les peintures plaisantes sur le compte des deux dames & de leurs amans. Je les connoissois trop peu pour me charger de leur défense; & quoique mon attention se fût réveillée au nom de la charmante conseillère, je m'intéressois moins pour son innocence, dont je n'avois pas le moindre soupçon, que je n'étois choqué de voir ménager si peu une femme aimable, qui ne perdoit rien de son mérite pour s'être laissée surprendre par une passion bizarre. Mais on tomba sur le financier, qui s'étoit dispensé aussi du souper. Vous verrez, dit un parleur agréable, qu'il est occupé quelque part à recueillir ses titres de noblesse. Dites à les faire, reprit un autre. Cette raillerie me parut si choquante, après ce que j'avois entendu la veille, que je crus lui devoir le témoignage que j'étois en état de lui rendre. Je ne connois M. de... que d'hier, interrompis-je; mais si vous aviez quelque doute sur sa naissance; je suis certain qu'il est de la maison de.... & proche parent du marquis de ce nom. Malgré la considération qu'on n'avoit pas cessé d'avoir

pour moi, mon diſcours fut reçu avec de grands éclats de rire. Vous avez oublié ce que je vous appris hier, me dit plus ſérieuſement l'intendante. M. le comte ne fait qu'arriver à Paris, reprit une autre femme; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ignore ces choſes-là. Non, non, reprit un bel eſprit de robe, c'eſt nous-mêmes qui n'entrons pas bien dans l'ironie de M. le comte: n'a-t-il pas dit qu'il ne connoît M. de... que d'hier? Qu'eſt-ce qu'un homme d'hier? C'eſt un homme qui a beſoin en effet de ſe faire des titres. Peut-être en achètera-t-il de la maiſon de... Je me rends là-deſſus. Le marquis n'eſt pas l'homme du monde le plus à ſon aiſe.

J'avoue que ce miſérable tiſſu de malignités & d'impertinences, me cauſa une vive indignation. Cependant j'affectai civilement d'en rire. L'eſprit eſt ici prodigué, repris-je; mais que ce ne ſoit pas, s'il vous plaît, aux dépens de la vérité & de la juſtice. Je me flatte qu'on m'en croira ſur ma parole. Je vis hier M. le marquis de... qui eſt ancien ami de mon père. Il me dit, je ne ſais à quelle occaſion, que l'ayeul de M. de... & le ſien étoient frères. C'eſt être, ſi je ne me trompe, iſſus de germains. L'air ferme dont j'accompagnai ce diſcours, ôta l'envie de me répliquer directement; ce qui n'empêcha point diverſes réflexions que j'entendis autour

de moi. M. le comte, qui n'eſt à Paris que depuis deux jours, diſoit l'un, aura confondu les noms. Qu ſait, après tout, reprit un autre, ſi M. le marquis de... n'eſt pas payé pour tenir ce langage? On diſoit à ce moment qu'il n'eſt pas riche. Le préſident termina cette ſcène, en diſant qu'il ne connoiſſoit point la naiſſance de M. de... mais qu'il connoiſſoit Paris pour le règne de la légèreté & de la médiſance, & qu'il ne croyoit rien d'impoſſible dans ces deux genres.

Pour moi, qui retombai dans mes réflexions en me retirant, je fus effrayé de ce comble d'injuſtice, ſuivant lequel il n'y a jamais le moindre fond à faire ſur la bonne ou mauvaiſe renommée, ni ſur tous les jugemens dont l'opinion publique ſe compoſe par degrés.

Je ne pouvois déſavouer néanmoins que ceux à qui je trouvois tant de légèreté & d'injuſtice avec ſi peu de ſens & de raiſon, n'euſſent bien des qualités aimables. J'y étois même ſenſible, & rien ne m'avoit paru moins ennuyeux que mes deux ſoupers. Mais il me ſembloit que cette eſpèce d'agrémens qui flattoient le goût que je me ſentois pour le plaiſir, excluoient d'autres qualités, ſans leſquelles je ne concevois pas que le caractère pût être honnête & la ſociété vertueuſe. Tant de vivacité dans les ſaillies de l'i-

magination, aux dépens de l'ordre & de la vérité, ne me faisoient pas supposer de grands principes de droiture. L'indiscrétion à parler de tout comme au hasard, m'inspiroit de la défiance. L'indifférence pour la réputation d'autrui me rendoit la bonté du cœur suspecte. Je ne dis rien de cent maximes échappées même aux femmes dans la chaleur de la joie, qui m'avoient paru choquer la bienséance. En un mot, la finesse des idées ou les grâces du langage, que j'étois capable de goûter, les charmes de la figure, auxquels mon cœur ne se refusoit pas, les recherches du luxe & de la bonne chère, dont je n'étois pas ennemi, ne me dédommageoient point assez de ce qui manquoit à cette société du côté du caractère.

Cependant comme j'aurois blessé mes propres principes en jugeant de toutes les autres par cet essai, je continuai les jours suivans de me rendre où j'étois engagé. Quoique le fond de l'assemblée fût ordinairement le même, il s'y trouvoit chaque fois de nouveaux visages; ce qui me donnoit occasion de multiplier mes connoissances. Dans le nombre de ceux que je voyois ainsi pour la première fois, je crus en démêler plusieurs d'un esprit plus ferme & plus sensé. En arrivant, je trouvois toujours la compagnie partagée entre plusieurs tables de jeu, & je ne refusois pas de

jouer moi-même. Ce n'étoit pas le tems de ſe connoître, ou du moins de s'approfondir. S'il reſtoit quelque intervalle jusqu'au ſouper, la converſation étoit paiſible ; ſoit qu'elle devînt générale, ou qu'elle fût bornée entre ceux qui avoient fini leur partie. Ce fut dans ces occaſions que tombant ſur diverſes perſonnes que je n'avois point encore vues, je fus aſſez ſatisfait de leur entretien pour juger fort avantageuſement de leur caractère. Mais à peine avoit-on ſervi, que je les voyois entrer dans le torrent, & recevoir les impreſſions du grand nombre. Quelques-uns étoient plus lents à s'échauffer. Leur mémoire & leur imagination ſembloient attendre qu'on les mît en mouvement. Il s'en trouvoit d'autres qui par leur facilité à s'exprimer, & par une abondance de nouvelles qu'ils avoient comme en réſerve, jetoient les fondemens de la bonne humeur. Enſuite lorſque cette diſpoſition commençoit à gagner, & que chacun ſe trouvoit animé de ſa propre chaleur, ou de celle qu'on lui communiquoit, tout le monde prenoit le ton des ſoupers précédens, & j'étois étonné de voir une ardeur générale à ſe faire valoir par les mêmes misères.

Pendant le jour, je n'oubliois pas le ſoin de mes affaires. Je terminai avec M. le comte de C... celle de ma compagnie. Rien ne me preſſoit de

Ce sont des gens riches, qui ne se croient nulle part mieux que chez eux, & qui regardent comme le plus doux fruit de leur fortune, de se faire une petite cour sur laquelle ils dominent. Telle est l'intendante, & la plupart des personnes que vous m'avez nommées. On leur apprend les nouvelles. On s'empresse à les réjouir par beaucoup d'agrément & de bonne humeur. Ces sociétés ont leur mérite, & ce sont aujourd'hui presque les seules de Paris qui représentent; mais elles ne conviennent qu'aux gens libres & désœuvrés. J'appelle de ce nom, continua le marquis, ceux qui, peut-être à force de s'être usés pour le plaisir, n'ont aucun goût vif & décidé, & pour qui toute compagnie est bonne, où l'on trouve des hommes & des femmes, où l'on joue un jeu modéré, où l'on raconte les histoires de la ville, & où l'on soupe. Parmi ces gens-là, il peut se trouver de l'esprit & de la joie; mais c'est communément de l'esprit sans règle, & de la joie sans intérêt. Parlez-moi des sociétés que j'aime, reprit-il, en mettant plus de vivacité dans ses yeux: ce sont les sociétés à caractère; celles qui sont composées de gens qui s'accordent dans leurs goûts, & qui les ont fort vifs; qui trouvent des charmes à vivre ensemble, parce qu'ils sont passionnés pour les mêmes choses; qui ne se piquent pas de faste, ni même de beaucoup d'ordre dans leurs parties, mais qui savent

y réunir tout ce qu'ils désirent, & qui en jouissent avec des transports mutuels. Je ne doute point, ajouta-t-il, que dans tous les états de la vie il ne se forme ainsi des sociétés qui se rendent heureuses par la ressemblance & la communication des goûts & des plaisirs. Les buveurs s'assortissent avec les buveurs ; les savans avec les savans ; les dévots avec ceux qui le sont aussi. Pour moi je suis pour les petits soupers, & je passe la plupart de mes nuits avec d'aimables gens qui sont dans le même goût. Soyez des nôtres, me dit-il. Essayez dès aujourd'hui.

Quoique je ne visse pas trop bien où le marquis prenoit à son âge cette vivacité de désirs & de goûts qu'il s'attribuoit, il m'avoit fait une peinture si juste de la société de l'intendante, que je pris confiance à l'idée qu'il me donnoit de la sienne. Sur le champ j'aurois accepté son offre, si je n'eusse été lié par un autre engagement. Je n'avois vu qu'une fois la jeune femme du conseiller ; & surpris qu'elle n'eût paru dans aucun des soupers où je m'étois trouvé depuis, j'en avois fait des plaintes à l'intendante. Mon empressement m'avoit attiré quelques railleries. On m'avoit demandé si je pensois à supplanter le secrétaire. Je ne m'étois pas défendu d'être fort sensible à tant de charmes ; mais badinant moi-même sur l'indigne attachement d'une si jolie femme,

j'avois répondu de très bonne foi, que je n'avois aucune prétention sur un cœur profané. Cependant j'avois trouvé tant de douceur à la voir, que l'intendante m'ayant proposé ce jour-là de me faire souper avec elle, je ne m'étois pas fait presser pour y consentir. Je me flatte de l'avoir, m'avoit dit l'intendante. Elle refuse tous les soupers; mais j'ai eu jusqu'à présent le bonheur d'être exceptée, & je suis fort glorieuse qu'elle me préfere quelquefois à son Médor. Je comptois donc sur cet arrangement, & le soir approchoit. Je savois que pour plaire à l'intendante, il falloit aller faire sa partie de jeu. Je priai le marquis de remettre celle du petit souper à quelqu'autre jour. Il m'assura que je perdois beaucoup. Il me dit qu'il regrettoit pour moi le plaisir dont j'allois me priver. C'étoit une rencontre unique. Enfin pour concilier tous les engagemens, il me proposa de le rejoindre à toute heure où je serois libre; sûr de trouver les acteurs à la petite maison jusqu'à cinq heures du matin. Je lui donnai ma parole. Il me laissa l'adresse, en m'assurant que je trouverois tous ses amis prévenus.

L'intendante, chez qui je me rendis aussitôt, avoit déjà beaucoup de monde, & ses parties de jeu étoient liées. Elle me fit signe de m'approcher de son oreille. Je suis disgraciée, me dit-elle. Nous n'aurons point la dame. Elle m'a fait déclarer

cruellement qu'elle s'est fait une loi absolue de ne plus souper dehors. Je ne sais ce qui m'attire ce refus; ou plutôt je le sais à merveille, ajouta-t-elle, avec un sourire malin; mais il faut s'en réjouir pour l'intérêt du Médor. Je lui fis une réponse badine sur le plaisir qu'on nous refusoit, quoiqu'au fond, le regret que j'eus de le perdre me fit sentir sérieusement que je l'avois désiré. L'assemblée étant fort nombreuse, je crus que dans une maison où l'on soupoit tous les jours, j'étois dispensé de me contraindre, sur-tout lorsque la partie manquoit par le fond. Celle du marquis m'avoit laissé une curiosité, que je résolus de satisfaire. Mon carosse étoit resté dans la cour. Je descendis sans être apperçu, & je pris le chemin du Roule, suivant l'adresse que j'avois conservée.

Je n'avois connu le marquis que de nom, avant de le voir à Paris. Il étoit ami de mon père. Il avoit servi avec honneur. Il avoit mangé au service la meilleure partie de son bien. Je ne le connoissois point encore à d'autres titres, ou, si dans le commerce récent que j'avois avec lui, il m'avoit fait pénétrer une partie de son caractère, c'étoit du côté de l'esprit & de la science militaire, dont j'avois cru découvrir qu'il étoit fort bien partagé. Il m'avoit parlé de plaisir. Je l'aimois, & je m'étois livré à toutes les espérances qu'il m'avoit fait concevoir. Il ne me paroissoit

pas surprenant qu'il eût le même goût. Je n'en avois admiré que la vivacité dans un homme de son âge. J'arrivai à la petite maison, en cherchant d'avance à quels plaisirs je devois m'attendre, & je m'imaginois bien que dans une société où l'on ne s'occupoit que d'un soin si doux, il y en auroit beaucoup de réunis. Du jeu, de la musique, des femmes aimables, des hommes spirituels & polis, une chère délicate, & d'excellens vins. Voilà sur quoi rouloient toutes mes idées. La porte s'ouvrit, & je vis le marquis accourir au-devant de moi. Il parut charmé de me voir. Vous êtes annoncé, me dit-il, attendu, souhaité. Il me nomma les hommes, tous gens d'une naissance & d'un mérite connus.

J'entrai dans un appartement, qui, sans être fort spacieux, répondoit par l'élégance & la propreté au nom de tant d'honnêtes gens, & à l'opinion que j'avois dû prendre des dames, sur la crainte qu'on avoit eue de ne les pas voir arriver. Ce n'étoit point la richesse qui éclatoit dans les meubles. Mais il n'y paroissoit rien à désirer pour le goût & la commodité. Tout étoit éclairé avec une profusion de lumières. Nous pénétrâmes dans un grand cabinet, où tout le monde s'étant levé pour me recevoir, mes yeux tombèrent d'abord sur le maître de la maison, qui vint à ma rencontre avec des expressions légères & polies.

Mais en tournant la tête du côté de l'aſſemblée, j'apperçus trois dames d'une figure charmante, à qui je me hâtai de faire une profonde révérence. Elles étoient vêtues avec la dernière propreté, & je ne remarquai point qu'elles fuſſent embarraſſées de voir un étranger. Les cérémonies de la connoiſſance étant courtes entre les hommes, on s'aſſit. J'allois raconter comment je m'étois procuré le plaiſir de venir, contre mon opinion. Je fus interrompu. Eh bien Fanchon, dit bruſquement le vieux marquis, tu ne viens point embraſſer M. le comte? Fanchon ſe leva, & vint m'embraſſer fort modeſtement. Et toi Liſette, & toi Catin, il faut vous prier de faire de même. Liſette & Catin vinrent m'embraſſer auſſi.

J'avoue que, dans la première ſurpriſe, je reçus cette étrange civilité avec quelques marques d'embarras. Je cherchai, en me remettant, quelle explication je devois donner à mon aventure. Ce qui me vint de plus naturel à l'eſprit, ce fut que le chev.... qui étoit le maître de la maiſon, & deux de ſes amis, nous faiſoient ſouper avec leurs maîtreſſes; je trouvai même le fondement de cette idée dans la manière dont le marquis m'avoit annoncé une fête extraordinaire, & je m'imaginai que la familiarité avec laquelle il les avoit traitées, étoit le ton d'un vieux militaire, que ſon caractère autoriſe quelquefois à s'oublier près des

femmes. Je demeurai quelque tems dans mon opinion. Mais le compliment du marquis aux trois dames devint comme l'ouverture de cette ſcène. On s'imagina ſans doute que ſi j'étois un peu novice dans les uſages de la ſociété, ce ſignal ſuffiroit pour m'inſtruire. Chacun commença par ſe mettre à ſon aiſe, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de demeurer aſſis comme on l'étoit, l'un ſe jeta tout de ſon long ſur un lit de repos, l'autre s'étendit ſur un canapé, un autre prit Fanchon, & lui fit faire quelques pas de danſe, d'autres ôtèrent le mantelet aux dames, pour les mettre en état de briller avec tous leurs attraits. Je ceſſai bientôt d'être étonné pourquoi on avoit craint ſi fort qu'elles n'arrivaſſent point. J'appris qu'elles étoient nouvellement dans le monde, que c'étoit leur ſeconde partie, & que le bruit de leurs charmes s'étant répandu depuis le ſouper qu'elles avoient fait deux jours auparavant dans la petite maiſon de M. le d. de... il avoit fallu leur promettre à chacune cinq louis pour les avoir ce jour-là.

Le marquis me dit à l'oreille, en me preſſant de quitter mon épée : elles ſont fraîches, on nous a garanti leur ſanté, enfin tout le monde ſe porte ici fort bien. Vous pouvez choiſir, & ſuivre votre goût. Je compris ſon langage. Mais déjà réſolu de me tenir à mes bornes, je cherchai comment je pourrois me faire au ton de cette joyeuſe aſſem-

blée ſans m'engager trop loin. Je voyois déjà les plus empreſſés diſparoître ſucceſſivement avec les belles. Les abſences n'étoient pas longues, & chacun paroiſſoit penſer aux beſoins d'autrui en ſatisfaiſant les ſiens. Le chevalier me voyant peu d'ardeur à prendre mon tour, m'en fit un reproche. Je ne pus ſortir d'embarras qu'en lui faiſant entendre que je me reſſentois des fatigues de la nuit précédente. Liberté, me dit-il, liberté comme au ſiècle d'or. Mais on trouvera ici le moyen de vous faire rappeler vos forces. Comme des excès de retenue m'auroient donné un ridicule, je ne laiſſai pas de badiner, de rire, de danſer, & de me prêter à toutes les folies de la ſociété. Tout ce prélude ſe paſſa ſans indécence. Je compris fort bien qu'une manière de ſe réjouir, ſi vive & ſi libre, pouvoit avoir des charmes pour des voluptueux de tout âge qui n'aiment point à ſe contraindre; & que ſur-tout pour un vieillard, tel que le marquis, il y avoit de la douceur à ſe procurer, pour ſon argent, des plaiſirs qu'il ne pouvoit plus eſpérer par les voies d'une galanterie plus honnête. Mais je ne me faiſois point à cette indifférence groſſière, qui laiſſoit du goût & de l'empreſſement même aux acteurs, pour ce qu'ils voyoient ſortir des mains d'autrui. Cette communauté de faveurs me révoltoit. Le marquis, au comble de la joie, & plus ardent que ceux de

mon âge, me dit en m'embrassant d'un air pénétré : convenez que voilà le vrai bien de la vie. Pour moi, je n'en connois point d'autre, & je n'ai jamais regretté l'argent dans ces occasions. Je lui répondis qu'on étoit fort heureux de pouvoir trouver son bonheur en l'achetant par quelques écus. Mais je crus voir, dans cet aveu, la cause du désordre de sa fortune ; & je compris qu'une infinité d'officiers qui sortent du service, n'ont pas toujours raison d'attribuer le mauvais état de leurs affaires aux seules disgrâces du métier.

Malgré l'éloignement naturel que je me sentois pour trois créatures qui faisoient un si indigne usage de leurs charmes, je ne pus me défendre d'une certaine compassion pour leur âge, & pour la pauvreté qui les forçoit peut-être de s'abandonner avec cet oubli de toutes sortes de loix. La plus âgée n'avoit pas dix-sept ans. Fanchon sur-tout m'inspiroit une pitié si vive, que j'en étois ramené aux plus sérieuses réflexions sur l'injustice de la nature & de la fortune. Outre la beauté des traits & la fraîcheur de la jeunesse, sa physionomie avoit quelque chose de si noble & de si modeste, que dans toute autre occasion je l'aurois prise pour une fille de qualité, qui avoit reçu la meilleure éducation. N'est-il pas affreux, disois-je en moi-même, qu'avec une figure tou-

chante & tant d'agrémens naturels, cette malheureuse fille, qui auroit pu faire le bonheur d'un honnête homme, & trouver le [illegible] dans un autre état, soit destinée à passer une si belle jeunesse dans la plus infâme dissolution? Je la regardois fixément, en m'occupant de cette pensée. Elle s'imagina qu'étant presque le seul qui n'avoit rien eu à démêler avec elle ou avec ses compagnes, je commençois à ressentir ses impressions. Elle me confessa même [illegible] que le marquis & le chevalier l'avoient chargée particulièrement de réveiller mes desirs. Elle vint à moi les bras ouverts. Ses vues, que je comprenois [illegible], me firent naître un dessein que j'exécutai. Je la reçus avec de vives caresses, & je consentis de passer avec elle dans une chambre voisine. Toute l'assemblée battit des mains, pour applaudir à sa victoire. Je leur laissai la liberté de [illegible] à leurs imaginations.

Etant seul avec Fanchon, je fermai avec soin la porte sur nous. Venez, mon coeur, lui dis-je, en la conduisant sur un fauteuil. Je la fis asseoir, & je m'assis près d'elle. Vous êtes charmante, repris-je, d'un ton fort tendre; je ne connois point de fille qui approche de vous. Mais, avant que d'aller plus loin, je veux savoir depuis quand vous faites des parties, & si vous y avez trouvé jusqu'à présent beaucoup de satisfaction. Elle me

protesta qu'elle n'avoit commencé que depuis deux jours, & qu'elle avoit trouvé beaucoup de plaisir à voir, me dit-elle, des seigneurs tels que nous. Oh! vous ne me persuaderez pas, lui répondis-je, que vous soyez au lendemain de votre coup d'essai; & pour vous mettre tout d'un coup à l'aise, je vous déclare que votre sincérité ne changera rien à ma façon de penser, parce que je n'ai aucun dessein de prendre vos faveurs, & que je ne vous ferai pas moins présent de quelques louis. Mais je vous demande la vérité, & sur-tout si vous vous plaisez dans votre infame état. Ce terme, qui m'échappa peut-être trop tôt, parut la disposer à me parler sincèrement. Elle m'assura encore que la partie du jour étoit la seconde de sa vie. Mais reprenant les choses de fort loin, elle me fit l'histoire d'un vieux major de cavalerie qui l'avoit débauchée dans une ville de province, & qui l'avoit amenée à Paris. Il y étoit mort depuis peu, sans lui avoir assuré une pension qu'il lui avoit promise; & dans la crainte de ses parens qui la faisoient chercher, elle avoit accepté les offres d'une dame qui lui avoit promis de la faire vivre heureuse & tranquille, en ne sortant que la nuit pour les parties de seigneurs. A l'égard de la satisfaction qu'elle y trouvoit, elle me dit que j'en pouvois juger; & qu'une fille comme elle, qui avoit été élevée dans des vues bien dif-

férentes, étoit fort à plaindre de la néceſſité où elle étoit réduite. Quelques larmes qu'elle laiſſa couler en finiſſant, me perſuadèrent qu'elle gémiſſoit effectivement de ſa ſituation. Je marquai peu de curioſité pour ſa naiſſance, dont je ne me ſerois pas rapporté à ſon témoignage; mais je lui donnai ma parole de la ſervir, ſi elle vouloit abandonner la débauche. Ha! me dit-elle, en levant les yeux avec tendreſſe, c'eſt la ſeule grâce que je demande au ciel. Je ſerois trop heureuſe ſi je trouvois un honnête-homme qui voulût prendre ſoin de moi. Je m'explique, lui répondis-je. Prendre ſoin de vous, c'eſt-à-dire, vous aider à vivre honnêtement, vous mettre en état de vous occuper, & fournir avec des précautions raiſonnables aux non-valeurs de votre travail, voilà ce que je vous offre avec joie; car mon humeur ne me porte point à me lier autrement avec vous. Quoique cette réponſe ne s'accordât point avec ſa première idée, elle en parut fort ſatisfaite. Sa reconnoiſſance alla juſqu'à baiſer mes mains, & à les mouiller de pleurs. Je lui demandai ſon adreſſe, & je lui promis qu'elle auroit inceſſamment de mes nouvelles. Ce qui vous revient ici, lui dis-je, peut vous mettre à couvert de toutes ſortes d'infamie pour un jour ou deux; mais voici quatre louis qui ſont encore plus ſûrs, & dont vous n'aurez l'obligation qu'à vos bons ſentimens. Je les

lui fis accepter. Rentrons, ajoutai-je, ne faisons rien éclater de nos desseins, & feignons sur-tout d'être fort contens l'un de l'autre.

Nous rentrâmes. Tout le monde félicita Fanchon du pouvoir de ses charmes. Elle reçut les complimens de bonne grâce, & je n'en désavouai point la cause. Cependant comme il falloit s'attendre à beaucoup d'autres attaques dans le cours d'une longue nuit, il me vint à l'esprit de l'en délivrer par une supercherie fort innocente. Je dis à l'oreille, au marquis & à quelques autres, que j'avois eu de bonnes raisons pour n'être pas le plus empressé, & que n'étant pas sûr de ma santé, j'avois cru devoir à la compagnie le soin que j'avois eu de prendre le dernier rang, dans la vue de n'exposer personne. Cette fausse confidence fut bientôt répandue entre les hommes. Elle réussit peut-être trop bien au gré de Fanchon, qui fut respectée tout le reste de la nuit comme une vestale.

L'heure de la table ayant succédé, on servit un souper dont chaque plat me parut exquis. Ce fut la seule partie de la fête où je ne trouvai rien que d'agréable & de piquant; la conversation même fut d'abord si fine & si légère entre les hommes, que je fus charmé de lui voir prendre un tour auquel je ne m'étois pas at-

tendu. Elle se soutint quelque tems avec ce sel & cette élégance. Chacun y contribuoit avec le méme esprit & le même feu. Ce n'étoient point des choses profondes, qui auroient été sans doute hors de saison. Mais dans le badinage meme, je remarquois une justesse & une vérité, qui me faisoient sentir que chaque genre a de véritables perfections qui lui sont propres; & l'air de joie, qui accompagnoit ces richesses d'esprit & d'imagination, achevoit d'en faire un des plus délicieux amusemens du monde. Je compris que les petits soupers, comme le marquis les appeloit, composés de gens aussi spirituels & aussi aimables, qui seroient capables de se contenir dans certaines bornes, auroient mérité tous les éloges qu'il m'en avoit faits. Mais les filles, qui s'étoient occupées jusqu'alors à boire & à manger fort avidement, voulurent aussi se faire entendre. On prit bientôt un autre ton. Le vin commençoit à répandre une chaleur qui ne m'a jamais paru aimable, quand, au lieu d'animer seulement l'esprit, elle prend sa place, & la croit bien remplir sans le secours de la raison & de l'honnêteté. On passa aux expressions sales, & aux histoires scandaleuses. On mit sur la scène toutes les femmes de Paris; d'abord les filles de théâtre & les femmes galantes; ensuite toutes les jolies femmes de toutes sortes

de rangs & de caractères. Les qualités de l'esprit & du corps, les aventures secrètes & publiques, le nom des amans, la sottise des maris, le nombre & la durée des intrigues, tout fut dévoilé avec des embellissemens & des peintures. Au milieu de ce torrent, dans lequel mon arrivée récente à Paris me dispensoit d'entrer, je fis faire attention au chevalier, que nous étions environnés de nos laquais, qui écoutoient avec la dernière attention. Il est vrai, me dit-il; ces choses-là s'oublient. Qu'on apporte le dessert, & qu'il ne reste ici personne. L'ordre fut exécuté, en peu de momens; la table chargée de bouteilles; champagne, vins grecs, toutes sortes de liqueurs apportées; la livrée renvoyée, & les portes fermées soigneusement.

J'avois espéré que dans l'intervalle du service, le repos qui avoit succédé pendant quelques minutes à tant d'agitation, serviroit à faire changer de matière à l'entretien. Je ne m'étois pas trompé. Après avoir fait l'éloge de quelques vins excellens, on s'engagea dans des propos plus sérieux, mais qui par un autre caprice se tournèrent peu-à-peu en raisonnemens sur la religion. Je me garderai bien de rappeler ici mille sophismes d'incrédulité. Entre tant d'honnêtes gens qui étoient à table, je dirai avec regret que la religion trouva peu de défenseurs, & que les plus mo-

dérés furent ceux qui la réduisirent au déisme. J'entrepris d'abord, avec plus de zèle que de prudence, de combattre quelques misérables principes, que je croyois pouvoir détruire, sans me piquer de profondeur dans mes lumières. Mais je m'apperçus bientôt qu'il n'étoit pas question de s'éclairer mutuellement, & que la plupart des convives ayant pris leur parti, ils se plaisoient à faire des objections, sans prendre le même plaisir à les résoudre. Le marquis étonné de m'entendre, me demanda si j'y pensois, de vouloir faire l'apôtre, & d'où je venois avec cette dévotion qu'il ne me connoissoit pas. De la dévotion, lui dis-je! non assurément, & je me reproche d'être fort éloigné de mon devoir: mais je me fais honneur de n'être pas sans religion, & de le déclarer même à ceux qui semblent y renoncer. C'étoit plus qu'il n'en falloit peut-être, dans une occasion de cette nature; mais je me croirois déshonoré à mes propres yeux, si j'étois jamais capable de trahir là-dessus le témoignage de mon cœur. Delà vient que je suis porté à croire qu'il y a beaucoup plus de véritables athées qu'on ne pense: car, s'imaginer que tous ceux qui affectent de l'être, ne le sont qu'en apparence, c'est se mettre, selon moi, dans la nécessité de les trouver trop méprisables.

Quoique le ton de ma réponse n'eût été cho-

quant pour personne, le marquis en prit occasion de rompre un entretien qui l'amusoit moins que les nouveaux plaisirs qn'il se proposoit. Il fit remarquer à sa montre que la nuit commençoit à s'avancer. Dans ses principes, les plaisirs perdoient beaucoup à la lumière. Il prit les trois filles, qui étoient appésanties de vin & de sommeil, & nous exhortant à le suivre, il retourna au grand cabinet où il avoit placé la scène du divertissement. Là, il prit le matelas du lit de repos, & tous les coussins du canapé & des chaises, qu'il étendit à terre au milieu du cabinet. Ensuite, excitant les filles à soutenir glorieusement leur réputation, il leur déclara qu'il falloit faire des culbutes sur le théâtre qu'il venoit de préparer. Toutes novices qu'elles se prétendoient, elles n'ignoroient pas cet agréable exercice. Cependant Fanchon, à qui le vin n'avoit pas fait oublier les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, me jetoit quelques regards qui sembloient attendre mon consentement. Mais le marquis brusqua l'aventure, en la précipitant sur les matelas avec ses compagnes. Les sauts commencèrent d'un air fort brillant ; c'est-à-dire, qu'au risque de se rompre mille fois le cou, ces misérables créatures firent toutes les culbutes & les gentillesses du bel usage. J'en fus témoin, plus d'un quart-d'heure, en m'étonnant qu'elles

qu'elles y puissent résister si long-tems ; mais lorsque les libertés recommencèrent avec moins de ménagement, j'eus peine à vaincre ma lassitude & mon dégoût. Le hasard me fit remarquer au coin d'une fenêtre, un rayon de lumière qui m'avertit qu'il étoit grand jour. Je passai sous le rideau, & j'ouvris le volet. Cette fenêtre donnoit de plain-pied sur un fort beau jardin que je n'avois point encore apperçu. L'air étoit si doux, la matinée si fraiche, & le jardin si agréable, que je me crus transporté dans un autre monde. Je jetai les yeux sur ma montre. Il étoit près de cinq heures, & nous étions au mois de Mai, qui m'a toujours paru délicieux à Paris. Je me soulageai d'abord par une respiration plus libre, car j'avois la poitrine oppressée de la chaleur de l'appartement & de la vapeur des bougies. Ensuite je considérai avec plus d'attention tous les agrémens du jardin. Dans une assez petite étendue, il réunissoit mille beautés. Le parterre étoit d'un dessin charmant, & les plate-bandes émaillées de fleurs, avec une variété infinie. Un treillage, couleur de chair, qui régnoit le long des murs, entrelassé de divers feuillages, bornoit la vue à droite & à gauche, & ne changeoit de forme que pour s'enfoncer dans quatre endroits, qui étoient la place d'autant de belles statues. Je ne démêlai

pas tous les ſujets qui étoient de la fable ou de l'hiſtoire ; mais le ciſeau du ſculpteur & le goût du maître, me parurent admirables pour les nudités. Le parterre étoit ſéparé du bois par une pièce verte, bordée de part & d'autre en demi-cercle, d'un maſſif d'arbriſſeaux fleuris, qui ne ſurpaſſoit pas la hauteur de deux pieds, autour duquel l'allée du milieu ſe diviſoit pour ſe joindre à celles des deux côtés. L'ouverture entre les deux maſſifs découvroit juſqu'au pied, un grouppe de ſtatues en différentes attitudes, qui occupoient une niche de gazon pratiquée dans la face du bois ; les unes aſſiſes, d'autres debout ou à demi-levées, ſuivant les différentes affections que le ſculpteur avoit eu deſſein d'exprimer. C'étoient des nymphes, des demi-dieux & des amours. Enfin, les deux allées donnoient entrée dans un petit bois fort touffu, qui avoit beaucoup plus de largeur que le jardin, & qui ſe partageoit en quantité de petites routes, dont chacune aboutiſſoit à quelque terme agréable. La perſpective étoit bornée dans les deux grandes, par deux grottes ornées de rocaille & de peinture, auxquelles il ne manquoit que deux caſcades pour en faire la plus voluptueuſe retraite de l'univers.

Je revenois au parterre, après avoir parcouru le petit bois, lorſque je vis ſortir le marquis

par la porte vitrée. Il vint au devant de moi en bâillant & se frottant les yeux. J'eus peine à le reconnoître dans le désordre où il étoit ; sa perruque de travers, son linge sale, sa veste déboutonnée. A peine pouvoit-il se soutenir sur ses jambes ; mais je fus encore plus frappé à son approche, de lui trouver le visage pâle, les lèvres enflées & les yeux éteints. Les autres ne tardèrent point à sortir successivement, & presque tous dans le même état. Quel spectable pour ceux qui les auroient vus de sang froid ! Pour moi, qui ne laissois pas d'être échauffé par une si longue veille & par le vin, il me restoit assez de raison pour comparer les objets que j'avois autour de moi. Je voyois la nature animée dans ses productions. Le soleil venoit lui rendre toute sa force. L'herbe étoit fraîche. Les fleurs s'ouvroient pour se parer des plus riantes couleurs. Les oiseaux faisoient entendre un concert délicieux ; & je n'appercevois dans mes compagnons que des marques de langueur & d'abattement. Ils étoient défigurés, chancelans, le regard sombre, les traits allongés, le corps & l'esprit épuisés. Ils alloient se mettre au lit dans une chambre obscure, pour retrouver entre leurs draps la chaleur, la santé & la raison ; tandis que les plus simples ouvrages de la nature, jouissoient de toute leur vigueur au

A mon réveil, on m'apporta une lettre de mon père, qui étoit arrivée par l'ordinaire du matin. J'avois besoin de cette diversion pour écarter les souvenirs qui alloient m'assiéger. Mon père m'écrivoit les circonstances d'un évènement si étrange, qu'après avoir lu sa lettre, je me demandai s'il étoit bien certain que je fusse éveillé. Je la relus, avec un redoublement d'attention & de surprise. Il me marquoit que depuis mon départ, ses amis l'ayant sollicité de se remarier, il s'y étoit déterminé avec d'autant moins de peine, que me voyant vingt-cinq mille livres de rente bien assurées, il me croyoit assez indépendant de son héritage ; qu'à son âge d'ailleurs, il y avoit peu d'apparence que son mariage pût nuire à mes droits ; enfin, qu'il s'y étoit déterminé, & que c'étoit sur mademoiselle de Saint V. qu'il avoit fait tomber ses vues : que cette jeune personne ayant peu de bien, il s'étoit flatté qu'elle passeroit sur sa vieillesse en faveur des avantages qu'il lui avoit fait proposer ; que le père & la mère avoient accepté sa proposition ; & que pour lui, ne s'arrêtant point aux formalités de la galanterie, il avoit demandé que la célébration ne fût pas traînée en longueur. Le contrat, poursuivoit-il, voit été arrêté & passé entre le père & lui, le jour pris pour l'annonce, & les amis invités. La veille

même de la cérémonie, mademoiselle de Saint V... l'avoit pris à l'écart, dans une visite qu'il lui rendoit chez son père. Elle s'étoit jetée à ses genoux, avec une abondance de larmes, pour lui demander pardon de lui avoir dissimulé sa situation & ses véritables sentimens ; c'étoit la crainte & le respect paternel qui l'avoient arrêtée : mais si près du crime, elle étoit encouragée par ses remords. Elle m'aimoit depuis longtems. Je ne l'avois pas moins aimée, quoique, hélas ! je fusse parti avec tant de dureté pour elle. Dans ce tems d'amour & de confiance mutuelle, elle avoit eu pour moi des complaisances qui ne lui permettoient plus d'être la femme de mon père. Là-dessus, sans lui laisser le tems de revenir de son étonnement, elle lui avoit montré une lettre de moi, froide à la vérité, & qui marquoit le changement dont elle m'accusoit ; mais assez claire pour confirmer la vérité de ses plaintes, puisqu'en la priant de m'oublier, je lui confessois que mes vues de guerre & de fortune m'avoient fait renoncer à l'amour. Mon père ajoutoit, qu'après avoir fait déchirer son contrat, il n'avoit rien eu de si pressant, que de me reprocher le péril où je l'avois mis de tomber dans l'inceste ; que cette aventure dont il n'avoit pu faire un secret à ses amis, lui attiroit des railleries fort importunes ; qu'elle fai-

ſoit tort d'ailleurs à la réputation d'une fille bien née ; que j'étois ſans doute hors de page, & qu'il ne s'attribuoit plus que de foibles droits ſur ma conduite ; mais qu'ayant abuſé de la foibleſſe & du penchant de mademoiſelle de Saint V.... il ne me croyoit pas libre de l'abandonner ; que mes idées de fortune ne devoient marcher qu'après celles de l'honneur ; enfin, qu'il m'exhortoit à me ſouvenir que jamais il ne m'avoit donné d'autres exemples, ni prêché d'autres maximes.

Dans l'agitation où je tombai après cette lecture, je commençai par me rappeler tout ce qui s'étoit paſſé entre mademoiſelle de Saint V.... & moi, dans un petit nombre de viſites que je lui avois rendues. Mon cœur & ma mémoire ſe rendoient le même témoignage. Il étoit certain que de ma connoiſſance, je n'avois jamais livré le moindre combat à ſa vertu ; & ſi l'on ne vouloit me rappeler à des illuſions du ſommeil ou à quelque égarement de l'ivreſſe, dont on auroit ſuppoſé qu'il pouvoit ne me reſter aucun trace, je ne voyois aucun fondement aux complaiſances dont elle s'accuſoit. Mais cette vérité étoit ſi claire pour moi, qu'il ne l'étoit que trop auſſi, que ce n'étoit pas ſur des réalités qu'on cherchoit à ſe fonder. Soit que l'impoſture fût un artifice de l'amour, ou du

reſſentiment d'un cœur irrité, ou du dégoût qu'on pouvoit avoir conçu pour mon père, je devois conclure qu'on avoit entrepris de m'attaquer par des fables. Il étoit queſtion de me rappeler les termes de ma lettre, pour juger quelles armes j'avois fournies contre moi. Je crus retrouver dans ma mémoire, non-ſeulement les termes de mon père, mais d'autres expreſſions beaucoup plus douces & plus civiles. Elles avoient leur ſens, qui convenoit au regret que j'avois eu d'être forcé à des explications déſagréables. La politeſſe paroît quelquefois auſſi tendre que l'amour. Ce n'étoit, dans mes idées, que le langage d'un galant homme, qui ſouffre de la néceſſité de faire l'inſenſible, pour une femme qu'il reſpecte ſans l'aimer. Cependant je comprenois bien que dans celles où j'avois laiſſé mon père, en lui parlant de mademoiſelle de Saint V... avec eſtime, il devoit avoir été plus facile à ſe laiſſer prévenir par de fauſſes impreſſions. Il m'avouoit lui-même qu'il avoit eu l'indiſcrétion de les répandre. Le mal étoit fait. Une fille de condition ſe trouvoit expoſée à perdre l'honneur. Mais ſur qui tomboit donc le reproche ? Avec la ſévérité que j'ai toujours eue pour moi-même, je ne voulus point décider tout d'un coup en ma faveur. Je me hâtai ſeulement de répondre

à mon père. J'invoquai l'honneur & la vérité, pour conduire ma plume. Il n'entra rien d'amer dans mes plaintes ; mais après avoir protesté que je n'avois jamais eu avec mademoiselle de Saint V... de liaison qui pût m'être reprochée, je le priai de ne pas s'en tenir à des déclarations vagues, & de savoir d'elle-même à quoi elle donnoit le nom de complaisances. J'ajoutai cette prière, parce qu'il me vint à l'esprit que sans aucune prétention sur moi, la seule envie de se délivrer d'un vieillard avoit pu la faire recourir à l'équivoque. Enfin, je suppliois mon père, par un billet séparé, de lui communiquer ce désaveu, & de l'engager même à lire ma lettre, en prenant soin d'observer sa contenance & ses réponses.

Cette malheureuse aventure, qui a jeté tant d'amertume sur une partie de ma vie, continuoit encore de m'occuper, lorsqu'on m'annonça le vieux marquis, & qu'au même moment il entra dans ma chambre. Il venoit me demander, non-seulement comment je me trouvois de notre fête libertine, mais où je souperois le même soir, & si je voulois l'accompagner à l'hôtel d'E... où il m'avoit déjà présenté. Je m'engageai pour le souper. A l'égard de cette partie tant vantée, qu'il qualifioit lui-même de libertinage, je lui déclarai naturellement qu'elle seroit la dernière de

ma vie. Et le raillant un peu de ſon âge, je lui dis que ces plaiſirs étranges convenoient beaucoup moins au mien, qui n'avoit point encore beſoin d'être remué par des reſſorts ſi violens. Ce ſont les cantharides pour un vieillard, ajoutai-je ; & je craindrois que ce qui eſt néceſſaire pour vous piquer le goût, ne me le fît perdre tout-à-fait. J'évitai de lui marquer plus fortement l'horreur que j'avois conçue pour cette infame orgie, parce que je n'aſpirois point à la qualité de réformateur, & que dans le commerce du monde, je ſavois qu'il faut ſouvent fermer les yeux ſur ce qu'on refuſe d'approuver. Cependant je le priai d'un ton fort ſérieux de faire goûter mes excuſes à l'aſſemblée, & de les prendre s'il vouloit, de ma ſanté, que j'avois quelques raiſons de ménager. Il ouvrit un livre, tandis que j'achevois de m'habiller. Je me rappelai, dans l'intervalle, non-ſeulement les diſſolutions qui m'avoient révolté, mais cet excès de licence dans les diſcours, qui ne reſpectoit ni la réputation d'autrui, ni les droits de la religion. Quelle vertu, quelle bonne qualité militaire ou civile, pouvoit ſe trouver liée dans le même caractère, avec un oubli ſi total des premiers principes de la ſociété humaine ? Je n'aurois pas voulu confier ma bourſe à celui qui ne connoiſſoit aucun frein moral, ni dormir dans le même lit ; parce que la probité qui n'a pas ſes

fondemens dans le cœur, ne porte que ſur la crainte de l'infamie, dont l'adreſſe peut ſe mettre à couvert, ou ſur une heureuſe diſpoſition du tempérament, que la moindre maladie peut altérer. Dira-t-on qu'à la rigueur on peut être honnête homme ſans religion, & ſans égard pour le prochain? Mais quel eſt donc l'objet de la probité, ſi ce n'eſt dieu & les hommes?

Le marquis, qui s'étoit occupé à lire devant mes gens, n'en avoit pas moins réfléchi ſur le dégoût que je témoignois pour ſes petits ſoupers. Lorſque nous fûmes ſeuls, il me dit que je me prévenois mal-à-propos contre un amuſement des plus agréables; qu'à la vérité celui du jour précédent avoit été un peu vif; mais que c'étoit une fête extraordinaire, dont lui-même ne ſe ſeroit point accommodé tous les jours, & qu'en me l'annonçant, je devois me ſouvenir, qu'il m'en avoit parlé dans ces termes; que les parties n'étoient pas toujours ſi libres & ſi tumultueuſes; qu'au lieu de filles, on y avoit ordinairement des demoiſelles d'opéra, & des maîtreſſes entretenues, qui formoient une compagnie fort aimable; ou même quelquefois d'honnêtes femmes, des amies du chevalier & des ſiennes, qui ne croyoient rien riſquer à venir ſe réjouir avec eux; que j'étois le maître de choiſir, parce qu'il feroit goûter au chevalier ces arrangemens pour la première par-

tie; qu'il falloit en essayer avant que de me livrer à mes idées chagrines; enfin, qu'étant ami de mon père & de moi, il ne vouloit pas que je rompisse brusquement avec des gens de qualité auxquels il m'avoit annoncé du meilleur ton, & qui lui avoient marqué beaucoup d'envie de me revoir. Je trouvai ce discours si raisonnable que je ne balançai point à m'y rendre. Donnez-moi donc d'honnêtes femmes, lui dis-je; car, outre mon inclination qui me porte à les préférer, je suis curieux du contraste. J'ajoutai qu'ayant trouvé beaucoup d'esprit & d'agrément à tous les hommes de sa société, je ne doutois pas qu'elle ne dût être charmante, quand elle se contiendroit dans les bornes d'une galanterie honnête. Nous convînmes d'un souper pour le lendemain.

Celui du jour fut fort sérieux, comme j'ai toujours remarqué que les assemblées le sont chez les vieux seigneurs, & chez les ministres. La gravité du maître, qui vient du rang ou de l'âge, la multitude des convives, que l'intérêt ou la vanité attire plutôt que l'espérance du plaisir, & qui se connoissent quelquefois fort peu, ou qui vivent sans familiarité, enfin l'air de représentation qui domine plus que celui de société, rendent ces grands soupers assez tristes. On y sourit sans joie. On y fait bonne chère sans goût. On y raisonne sur les préjugés établis, sans oser les contredire.

Communément le vin y eſt déteſtable. Il ſemble qu'on évite de l'avoir meilleur par précaution, afin qu'un excès de chaleur ne faſſe jamais oublier les règles de la politique & de la bienſéance. Auſſi ſort-on avec le même reſpect qu'on eſt entré, & perſonne ne s'aviſe de prendre ces ſoupers pour des parties de plaiſirs.

L'averſion que j'avois conçue pour la débauche, ne m'empêcha point le jour ſuivant de me rappeler ce que j'avois promis à Fanchon. J'étois ſérieuſement réſolu de l'aider à ſortir de ſon miſérable état. Il s'agiſſoit de l'employer à quelque choſe d'honnéte. Je ne doutois point qu'avec une apparence d'éducation, elle n'eût quelque petit talent que je me propoſois de cultiver. Je ſuivis ſon adreſſe, pour me rendre chez elle dans une chaiſe à porteurs. Elle y étoit ſans rouge & ſans parure. Je ne la trouvai que mieux dans cette ſimplicité. Ses remercîmens furent vifs, & me parurent ſincères. Loin de lui rappeler des ſouvenirs humilians, je louai ces prémices de ſageſſe, & je lui demandai quelle ſorte d'occupation elle vouloit embraſſer. Elle me dit que ſans exceller dans aucun genre, elle avoit de la diſpoſition pour tous les ouvrages de main. Ce choix qu'elle m'abandonnoit me parut une nouvelle preuve de ſa bonne foi. Cependant l'ayant preſſée de ſe déterminer, elle me parla d'une femme de ſon pays qui

étoit marchande de modes. mais j'[illegible] qu'après les épreuves où elle étoit tombée, elle craignoit de reparoître devant elle. Son nom & sa demeure, qu'elle m'apprit, me firent naître le desir de la voir aussitôt. En [illegible] femme, c'étoit une fureur telle que je la désirois. Quoique je ne fusse pas sans défiance, il me sembloit que le hazard seul avoit amené cette [illegible] fion, je n'y pouvois soupçonner d'artifice : & si la marchande existoit, [illegible] d'elle, & me j'allois vérifier, [illegible] toutes mes espérances. Je le fis à l'instant, qui ne me marqua point d'autre embarras que celui de sa condition ; mais je la rassurai contre une crainte frivole.

Je me rendis chez la marchande, & je trouvai une femme d'un air très-composé. A peine eus-je nommé Fanchon, en expliquant le dessein qui m'amenoit, qu'elle tomba dans les regrets sur [illegible] sur le sort de cette malheureuse fille. Je l'interrompis par mes offres. Après m'avoir protesté que je n'avois aucune vue qui pût blesser la délicatesse d'une honnête femme, & m'[illegible] que mon dessein étoit au contraire, de tirer Fanchon du libertinage, que je cherchois même quelqu'un qui voulût s'intéresser à sa conduite, l'[illegible], veiller sur elle, & m'en répondre, qu'elle paroissoit disposée à suivre ce plan, & que [illegible]

tiers la dépense. On parut comprendre mes vues. On me fit valoir la difficulté qu'il y avoit à conduire une fille de cet âge. Cependant, pour seconder ma charité, on consentoit à se charger d'elle. Mais ce fut à deux conditions : l'une que son père & sa mère fussent informés du service que je voulois lui rendre, afin que cette idée rendît sa conversion plus constante; l'autre, qu'elle fût dans ses meubles, pour lui faire éviter les occasions du désordre qui sont toujours plus fréquentes & plus dangereuses à Paris dans les chambres au mois. Je chargeai la marchande de choisir une demeure qui convînt à Fanchon, & je promis de payer les meubles. Elle me fit une longue histoire de la naissance de cette fille, & des liaisons qu'elle avoit eues avec sa famille. J'écoutai peu tout ce qui n'avoit pas de rapport à mes bonnes intentions. Après un traité dont j'étois si satisfait, je quittai la marchande, sans désirer d'autre éclaircissement sur son caractère, que celui dont je croyois devoir me fier à moi-même. C'est la seule faute que j'aie à me reprocher dans une aventure qui paroîtra faire peu d'honneur à ma prudence; mais avec ma bonne foi naturelle, il falloit connoître mieux Paris que je ne faisois encore, pour être en garde contre des apparences si fortes de vertu & d'honnêteté; & je n'écris que pour l'instruction de ceux qui peuvent avoir autant de bonté

bonté & de droiture avec aussi peu de lumières.

Cet aveu fait connoître que j'étois la dupe de deux friponnes, & que leur artifice étoit concerté. Jen'en partagerai pas le récit, quoique le dénouement soit arrivé quelques semaines plus tard. Madame Birat, c'étoit le nom de la marchande, ayant consenti à faire les avances des meubles, sur la promesse que je lui fis de payer sur le champ son mémoire, je repassai chez Fanchon, qui parut charmée de cette nouvelle. D'autres soins m'occupèrent pendant deux jours; mais j'appris de mes gens qu'on étoit venu s'informer de ma naissance & de mon bien. Cette curiosité ne pouvoit m'offenser. Le troisième jour au matin, madame Birat vint me rendre compte de l'heureux progrès de son entreprise, & m'apporter le mémoire des meubles. Il montoit à quinze cens francs. Je ne trouvai pas la somme excessive. Je dis à la marchande que je m'applaudissois de pouvoir ramener de ses égaremens, à ce prix, une fille qui me paroissoit faite pour l'honnêteté. Elle me demanda ce que je voulois donner à Fanchon, pour l'aider à vivre. Son travail, me dit-elle, lui rapportera chaque jour vingt sols, qui peuvent suffire à sa nourriture; mais, accoutumée comme elle est à la vie aisée, si vous voulez qu'elle trouve quelque douceur dans son changement, il ne faut pas la réduire

au néceſſaire. C'eſt mon deſſein, répondis-je, & je veux qu'elle ne manque de rien auſſi longtems qu'elle ſera raiſonnable. Je veux même contribuer à ſon établiſſement. Madame Birat & Fanchon étoient d'accord à me tromper. Mais Fanchon n'étoit pas trompée moins que moi par madame Birat. J'allai viſiter le nouvel appartement. Les meubles me parurent au-deſſous du prix. Cependant j'avois apporté la ſomme, & je la payai. Je réglai auſſi une penſion modique, que je promis de payer chaque ſemaine. Les deux miſérables devoient rire beaucoup de ma bonté, car à la réſerve du jour où Fanchon m'avoit attendu, il ne s'en paſſoit point un ſeul qui fût exempt de libertinage. Madame Birat étoit cette même femme qui l'avoit engagée dans le déſordre après la mort de ſon amant; & qui ſe faiſoit un revenu de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Fanchon lui avoit confié le diſcours que je lui avois tenu dans la petite maiſon du chevalier. . . . . , & c'étoit par ſes conſeils qu'elle avoit entrepris de me tromper. . . . .

Je découvris cet infâme complot, lorſqu'il touchoit à ſa pleine exécution. La penſée ne me revint pas de retourner au logement que j'avois meublé. Madame Birat, qui continua de venir chez moi pour recevoir la penſion hebdomadaire, n'y venoit point ſans louer autant ma généroſité

& ma retenue que la sagesse de Fanchon. Elle paroissoit si éloignée de m'engager dans de nouvelles dépenses, qu'elle me rassuroit sur la crainte qu'il ne manquât quelque chose à sa pénitente. C'est le nom qu'elle affectoit de lui donner. Trois semaines après l'établissement, elle vint un jour extraordinaire pour me rendre sa visite. Avec l'air naïf qu'elle conservoit à peu près, elle me dit que le ciel avoit béni ma générosité; [illegible] qu'il se présentoit une occasion de me délivrer du fardeau que je m'étois imposé, & de fixer tout à la fois Fanchon dans le goût de l'honnêteté & de la vertu; qu'un commis des fermes générales, l'ayant vue par hasard, en étoit devenu amoureux, qu'il offroit de l'épouser; que ce jeune homme étoit à son aise, & qu'il ne se plaindroit pas d'avoir été trompé, puisqu'elle-même, à qui il s'étoit adressé, ne lui avoit pas caché que Fanchon n'avoit pas toujours été vertueuse; mais que cette connoissance ne l'ayant pas refroidi, il falloit profiter de sa foiblesse pour assurer la fortune d'une malheureuse fille qui ne pouvoit pas compter éternellement sur mon secours. Comme elle avoit eu l'adresse de prévenir la seule objection qui m'auroit arrêté, je ne donnai que des éloges à son projet. Elle me demanda négligemment si je mettrois le comble à mes bienfaits, en contribuant de quelque chose au bonheur de cette pau-

vre Fanchon. Sans doute, lui répondis-je; voyez vous-même ce qui convient dans cette occaſion. Je crois, me dit-elle, que pour lui faire une dot honnête, vous ne ſauriez lui donner moins de mille écus. Elle en auroit obtenu deux mille, ſi elle les eût demandés. Je lui donnai ma parole que les mille écus ſeroient comptés le jour de la noce, & je me propoſai d'y joindre quelques bijoux, qui devoient être pour Fanchon un monument perpétuel de mon amitié. Madame Birat ayant fixé le jour de la célébration, je lui abandonnai le ſoin de tout le reſte.

Jamais, peut-être, je n'avois goûté de ſatisfaction plus ſenſible. Le bonheur & la vertu d'une fille aimable alloient être mon ouvrage. Je rendis grâces au ciel de m'avoir rendu l'inſtrument d'une ſi bonne action; & je trouvois un ſurcroît de douceur à n'avoir, en quelque ſorte, que lui pour témoin. Comme je n'avois pas vu Fanchon depuis que j'avois payé les meubles, je ne pus réſiſter, la veille de la noce, au déſir de la féliciter de bouche ſur l'heureux dénouement de ſa fortune. Je me rendis chez elle ſans précaution. C'étoit le matin. Elle étoit ſeule, & je vis bien qu'elle ne pouvoit ſe défendre d'une vive ſurpriſe. Mais les remords qui pouvoient la cauſer, n'avoient aucun rapport aux artifices de la Birat. Je l'embraſſai tendrement; & c'étoit la première fois que

je l'eusse traitée avec cette marque d'estime & d'affection. Son embarras me parut redoubler; mais ne suivant que mes idées, le ciel m'est témoin, lui dis-je, que votre bonheur me touche autant que vous. Je suis au comble de mes vœux. Ah ! que la beauté mérite d'adorations, lorsqu'elle est accompagnée de l'honneur & de la vertu ! Je trouve l'homme, à qui vous allez donner votre cœur, bien estimable de le désirer à de tels titres, & trop heureux de l'obtenir. C'est donc demain, ajoutai-je, c'est demain que vous vous mariez. Fanchon, comme effrayée de mon transport, & confondue d'un discours auquel elle ne comprenoit rien, me répondit, en rougissant, que je me réjouissois sans doute à [illegible] mais que je devois l'excuser si elle n'entroit pas dans le sens d'une plaisanterie qu'elle n'entendoit pas. Je parle, repris-je, de votre mariage qui doit se faire demain. Madame Birie ne l'auroit pas reculé sans m'en avertir. Cette explication ne me paroissant pas jeter plus de clarté dans ses réponses, je lui dis nettement : ne vous mariez-vous pas demain avec un commis des fermes générales? elle me répondit avec une surprise extrême; moi? hélas non; & personne jusqu'à présent ne m'a parlé de mariage. Plus surpris [illegible], je lui fis répéter plusieurs fois sa [illegible]. Enfin, ne pouvant douter qu'il n'y eût [illegible]

aventure quelque trahison dont j'étois l'objet, je ne pus me persuader aussi que Fanchon n'y fût pas mêlée. Je me levai d'un air furieux, pour me promener à grands pas dans sa chambre. J'appelai deux laquais que j'avois avec moi, sans savoir encore quel ordre j'avois à leur donner. Mais lorsqu'ils parurent pour le recevoir, j'avois formé une autre résolution.

Je repris ma chaise, près de Fanchon, que la frayeur avoit retenue jusqu'alors sur la sienne. Loin de lui marquer de l'emportement, je pensai à tirer la vérité d'elle par une explication paisible; c'est-à-dire, la vérité sur tout ce qui la concernoit, car un moment de réflexion m'avoit fait concevoir qu'elle n'auroit pu désavouer le mariage si elle eût été de moitié dans cette fourberie. Je commençai par lui apprendre toutes les circonstances qu'elle paroissoit ignorer, & je n'oubliai pas l'article des mille écus. Elle écouta ce récit avec une indignation qui ne le cédoit point à la mienne. A peine me laissa-t-elle finir. Madame Birat, me dit-elle, est la plus méchante femme du monde; & puisqu'elle me trompe moi-même, je vous apprendrai que par rapport à vous, ce n'est pas son coup d'essai. Elle vous a fait payer quinze cens francs pour mes meubles; ils ne reviennent qu'à cinq cens; elle a mis le reste dans sa poche, pour se payer, m'a-t-elle dit, du ser-

vice qu'elle me rendoit. Elle m'avoit bien prédit que ce ne feroit pas le feul piége où elle vous feroit tomber. Je n'ai confenti au premier, continua Fanchon en pleurant, que par la crainte que j'ai de cette méchante femme; & j'ai été plufieurs fois fur le point de vous écrire qu'elle ne me donne que la moitié de votre penfion.

Rien ne pouvoit m'étonner, après ce que j'avois découvert. Mais ne trouvant Fanchon coupable de rien dans fes aveux, & jugeant au contraire qu'avec le malheur de s'être trompée comme moi dans l'opinion qu'elle avoit eue de la Birat, elle avoit été tyrannifée, & forcée au filence par fa fituation; j'étois porté à la plaindre, lorfque l'envie me vint de revoir ces meubles qu'on m'avoit fait payer deux fois au-deffus de leur valeur. Comment ai-je pu m'aveugler fi fort? dis-je en me levant, pour entrer dans un cabinet où Fanchon avoit fon lit. Elle vint à moi d'un air timide, & fe défiant de mon deffein, elle me tint quelques difcours qui pouvoient m'en ôter la penfée. Mais fans voir encore les raifons qu'elle me donnoit d'y foupçonner de l'artifice, j'ouvris la porte, & j'entrai malgré elle. Un homme, qui achevoit de s'habiller, fe préfenta d'un air réfolu, & me demanda fi j'en voulois à lui. Non, lui dis-je indifféremment; je regrette même de vous avoir troublé, car ayant paffé la nuit avec mademoifelle,

vous ne deviez pas vous lever ſi matin. Dans l'état où vous me ſurprenez, répondit-il, en ſouriant, je ne puis rien déſavouer ; mais je ſerois fâché, ajouta-t-il, d'un ton fort civil, que vous y euſſiez quelque intérêt. Nul, je vous aſſure, lui dis-je, & vous ſaurez d'elle-même quelles raiſons j'ai eues d'y en prendre. Ma curioſité ne pouvant être fort vive après cet éclairciſſement, je ſortis, ſans ajouter un ſeul mot.

Il ne m'auroit pas été difficile de faire punir deux miſérables, qui avoient abuſé ſi indignement de ma bonne foi. Mais il faut être bleſſé dans quelque paſſion, pour attacher beaucoup de plaiſir à celle de la vengeance ; & je n'avois été conduit dans toute cette aventure que par les ſentimens tranquilles de la compaſſion & de la bonté. Je dédaignai même d'inquiéter la Birat pour ſes vols, ou de la confondre par mes reproches. Le marquis, à qui je fis part de ce qui venoit de m'arriver, en m'humiliant beaucoup de ma crédulité, me dit, non-ſeulement qu'il connoiſſoit la Birat pour une marchande de plaiſirs autant que de modes, & que c'étoit d'elle-même qu'il avoit eu Fanchon & ſes deux compagnes dans la partie du chevalier ; mais qu'il avoit vu Fanchon livrée à ſes infamies ordinaires, tandis que je la croyois ſage, & régulière au travail. Il ajouta, comme le fruit d'une longue expérience, que les

filles de cette espèce [illegible] la vertu. Dans ce [illegible] la débauche est un po[illegible] au même instant l'é[illegible] paroit la promptitude de [illegible] à l'effet d'une maladie [illegible] même source. Qu'on le [illegible] Ils vous disent que ce[illegible] volupté brutale se co[illegible] du sang, aussi subite[illegible] corromproit un bassin de [illegible] femme qui est atteinte [illegible] ruption dans les qualités [illegible] rester d'honnête que [illegible] qui trompe encore un [illegible] rience.

Je n'ai pas voulu me faire honneur d'avoir reçu du ciel un caractère extraordinaire, avant que mes lecteurs aient pu s'appercevoir [illegible] quelque droit de me l'attribuer. J'étois fait pour le monde par ma naissance, mes qualités naturelles, mon éducation, & plus encore par mes inclinations & mes goûts, qui me faisoient aimer la beauté & les plaisirs. Mais c'étoit pour un monde vertueux que j'étois fait ; & de toutes mes qualités naturelles, celles qui me rendoient le plus estimable à mes propres yeux, étoient celles dont je voyois le moins d'usage à faire

dans les ſociétés que j'avois connues. Cependant je m'apperçus, plus d'une fois, que ceux mêmes à qui elles paroiſſoient étrangères, n'en prenoient pas plus mauvaiſe idée de moi en me les voyant ſouvent exercer. L'averſion que j'avois pour la médiſance, ſurtout depuis les injuſtices & les fauſſetés que j'avois vérifiées, me portoit toujours à prendre le parti des abſens. Je les défendois, contre les imputations les plus hardies, du moins par des vraiſemblances, & des poſſibilités. Mes apologies n'étoient jamais choquantes. Je ménageois le détracteur avec beaucoup de politeſſe. Je remarquai que ce zèle pour la réputation d'autrui plaiſoit au plus grand nombre. L'honneur du ciel étoit un intérêt ſur lequel je ne m'oubliois pas. Il n'étoit pas queſtion d'une morale peſante. Mais je voulois que le premier être, l'auteur de tous les biens, fût reſpecté ; & de toutes les occaſions de querelles il n'y en avoit point que j'euſſe ſaiſi plus volontiers, ſi ce n'eût été bleſſer ſes propres loix. Je trouvois encore des partiſans qui paroiſſoient charmés de m'entendre dire ce qu'ils penſoient, & ce que de malheureuſes conſidérations les empêchoient d'exprimer. Une autre difficulté me cauſoit beaucoup plus d'embarras. Ce n'étoit point l'ignorance ; je comprenois que les lumières de tout le monde ne peuvent pas être au même degré. Ce n'étoit pas même la préſomption & l'air

de suffisance ; je savois que la vanité & l'amour-propre sont les vices de tout être qui respire. C'étoit le défaut de justesse dans les raisonnemens. J'entendois peu de discours qui ne s'en ressentissent. Une insulte à mon honneur ne m'auroit pas blessé plus vivement. La politesse ne me permettoit pas de le faire remarquer. Dans cette douloureuse souffrance, je ne trouvai qu'un parti pour accorder tous les droits ; ce fut de me taire lorsque j'avois l'oreille blessée par quelque travers de cette nature. Celui qui parloit, ne manquoit pas de prendre mon silence pour un témoignage d'approbation ; & ceux qui s'y connoissoient assez pour n'y être pas trompés, le regardoient comme la retenue d'un homme modeste qui ne cherche point à se faire valoir aux dépens d'autrui. J'étois moins embarrassé sur toutes les petites [illegible] de commerce, qui choquoient ma [illegible] ou ma générosité. Celles du jeu, par exemple, [illegible] voient en moi un censeur impitoyable [illegible] gardois des ménagemens pour l'honneur [illegible] pon. Un jour que je voyois jouer au [illegible] je m'apperçus qu'un abbé, [illegible] assis, ne méloit jamais les cartes [illegible] & baste. Je l'observai attentivement. [illegible] dresse, en mêlant, de faire tomber [illegible] ses genoux. Ensuite ne se donnant [illegible] une des deux fois qu'on en donne [illegible]

lorſqu'il devoit s'en donner quatre, il lui étoit aiſé d'y joindre les as qu'il avoit déjà. Je m'approchai de ſon oreille : M. l'abbé, lui dis-je, en honneur je vous couvre de honte ſi ce manége continue. Il ſuivit mon conſeil. Un autre jour, dans un pharaon qu'on avoit propoſé après ſouper, je vis un homme de conſidération qui marquoit ſouvent ſept & le va pour le paroli. Cette ruſe lui avoit réuſſi pluſieurs fois. Eh! monſieur lui dis-je à l'oreille, le profit paie-t-il aſſez la honte? Outre la fidélité indiſpenſable, mon caractère au jeu étoit de céder tous les coups douteux, & de reconnoître volontiers que j'étois le plus mal inſtruit des règles.

Le monde a l'idée des vertus dont il eſt le plus éloigné. J'ai même obſervé que les plus vicieux affectent de l'eſtime pour les qualités oppoſées à leurs vices, ſoit qu'ils veulent ſe déguiſer par cette comédie, ce qui eſt toujours rendre un hommage à la vertu; ſoit que par une dépravation bien plus odieuſe, ils s'accommodent volontiers de ceux dont ils n'ont point de concurrence à craindre pour leurs goûts. Ce n'eſt pas me flatter beaucoup que d'attribuer la conſidération que j'obtins, à l'une ou l'autre de ces deux cauſes. Je me voyois recherché avec empreſſement, des perſonnes mêmes à qui je craignois d'avoir déplu par l'exercice de mes principes. Je paſſois pour

un homme d'excellent naturel, qui convenoit à toutes sortes de sociétés. Les femmes ne m'avoient pas moins pris en affection que les hommes. Le vieux marquis, quoiqu'irrité assez souvent de me voir entrer mal dans ses idées, ne se lassoit pas de me répéter que je ferois mon chemin dans le monde avec le caractere que j'avois commencé à m'y établir. Il n'avoit pu se taire sur l'aventure de Fanchon. Quoiqu'il eût fait ce récit avec la faveur de l'amitié, il s'étoit trouvé des sages du bel air, qui avoient décidé qu'à mon âge, avec l'esprit qu'ils prétendoient me connoître, il n'étoit pas permis d'être si dupe. Mais la plupart des honnêtes gens applaudissoient à cette action; & toutes les femmes, n'y considérant que la bonté & la droiture de mon cœur, en parloient avec ravissement.

Ce détail m'a fort écarté de la nouvelle partie de souper à laquelle j'étois engagé. Je rendis le même jour une visite au chevalier, comme au chef de nos plaisirs. Il me nomma les dames que nous devions avoir à souper. C'étoient ... femmes de condition, dont il me ... Quatre, me dit-il, car malgré la bonne ... qu'elles ont de moi, elles veulent ... le nombre contre le préjugé, qui n'est ... rable aux petites maisons. L'une est ... d'un chef d'escadre, qui ne la ...

Paris, tandis que son mari croise sur les côtes d'Afrique. Elle est de toutes les fêtes. Cependant sa vanité la défend mieux que sa vertu. Elle est dans l'opinion que la galanterie étant nuisible à la beauté, & surtout à la fraîcheur du teint, qu'elle a effectivement admirable, il vaut mieux, entre deux plaisirs, qu'une femme s'en tienne à celui d'être belle, que de chercher dans l'amour, aux dépens de son teint, des douceurs qu'on n'y trouve pas toujours.

Il faut l'en croire, ajouta le chevalier, lorsqu'elle parle de son indifférence pour les hommes. Elle n'en a pas tant pour le vin de champagne, qui n'est pas plus ami de la fraîcheur; & des gens plus malins que moi, prétendent qu'elle est des deux côtés fort à l'épreuve. Il continua:

Une autre de nos dames est une brune fort piquante, qui se nomme la comtesse de Zir..., femme d'esprit & livrée au démon du jeu. Ce nom ne m'étant point inconnu, sur-tout avec la qualité de joueuse, je demandai au chevalier si je n'avois pas pu voir la comtesse chez l'intendante de... Oui, me dit-il, elle est de ses amies. Je l'y ai vue, repris-je, & je l'ai trouvée très-aimable. Je souhaiterois que sa passion pour le jeu lui laissât plus de liberté pour satisfaire son cœur. On m'a peint son financier sous des traits fort dégoûtans. Que voulez-vous dire? reprit-

il. Elle n'aime rien. Sa folie est le jeu. Je ne l'ai ce soir qu'à titre de femme libre, comme les trois autres; car il est trop difficile d'avoir une femme engagée, si l'on n'a son amant, qui n'est bon d'ailleurs qu'à gêner une assemblée. Comme j'étois bien-aise d'avoir le cœur net sur la comtesse, j'insistai. Mais ce financier, qu'elle n'aime point sans doute, ne laisse pas d'être son amant. Vous êtes curieux, répliqua le chevalier; & je ne refuse pas de vous satisfaire. Ce financier est une dupe qui n'est l'amant de personne. Il aime le jeu, il croit l'entendre; nous avons de deux jours l'un, chez la comtesse, une partie de piquet aux douze francs le point. Il joue contre elle & moi. Nous lui avons gagné cet hiver environ cent mille francs. Sa perte l'engage; sans compter la vanité d'une si belle partie, & le plaisir peut-être de s'imaginer, comme vous dites, qu'on le croit bien avec elle. Mais je vous garantis qu'il n'est pas question d'amour. Il étoit inutile de dire au chevalier l'usage que je faisois intérieurement de son récit. Je l'ajustois à mes idées sur l'article des réputations.

Notre troisième dame, reprit-il, est en vérité une très-jolie femme, à qui je ne serois pas fâché de plaire; c'est ce que je lui répete depuis deux ans, sans être plus avancé. Ce n'est point par attachement pour son mari qu'elle me dé-

fefpère. Je ne connois pas d'homme plus commode. Il entretient une fille d'opéra, qui l'occupe entièrement, & qui le guérit de toute forte de délicateffe pour la conduite de fa femme. Je la foupçonnerois de quelque intrigue fecrète, fi je ne l'avois fait obferver avec le dernier foin. Après mille réflexions, je ne puis attribuer cette opiniâtre fageffe qu'à la froideur de fon tempérament, qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'aimer la table & les autres plaifirs.

Enfin, vous fouperez avec une quatrième déeffe, qui n'a pas toujours été fi raifonnable qu'elle l'eft devenue depuis la perte d'un homme qu'elle a beaucoup aimé. C'étoit la vivacité même. Elle a fait cent folies pour cet amant. Il lui eft refté de fa mort un fond de mélancolie qui l'a jetée dans la lecture, mais qui ne la rend pas moins aimable. Il y a fix mois que cet état dure. N'admirez-vous pas cette conftance, pour une douleur d'amour?

J'avois craint des portraits auffi malins que ceux de l'intendante. Mais le chevalier acheva fans mettre plus de fiel dans fes couleurs. J'ai remarqué toute ma vie que les femmes font médifantes de fang-froid, comme fi la nature les y portoit d'elle-même; & que les hommes ne le font que dans la chaleur du vin, ou dans les occafions où ils y font excités par l'exemple.

Nous

Nous nous rendîmes à la petite maiſon après l'opéra. Les dames n'y arrivèrent qu'à l'entrée de la nuit. Mais la lune qui ſe fit voir auſſitôt à l'horizon, nous conſola de l'abſence du ſoleil. Elle nous donna preſqu'autant de lumière avec plus de fraîcheur. Le jardin nous parut enchanté. On prit le parti de la promenade juſqu'à l'heure du ſouper. Nous étions ſix hommes, car les dames avoient exigé que la fête n'eût pas l'air d'une partie quarrée. Leurs regards étant tombés d'abord ſur les ſtatues: Ah! fi, s'écria la belle mélancolique, nous ſommes ici à Lampſaque. Je ne conçois pas quel goût on peut trouver à ces infamies. Le chevalier rejeta la faute ſur le ſculpteur, comme le ſculpteur l'auroit rejetée ſur celui ſans doute qui l'avoit employé. Il ſemble, dit la femme du chef d'eſcadre, que les hommes ne penſent qu'à nous tendre des piéges. Mais ils ne ſont pas dangereux de marbre, quand on ne les craint pas même autrement. Bon, interrompit la comteſſe, ce n'eſt point à nous que les hommes penſent; ils cherchent à réjouir leur ſale imagination. En vérité, dit la dame des penſées du chevalier, un galant homme devroit épargner ce ſpectacle aux femmes. Premier contraſte. Je me ſouvenois des éclats de rire & des réflexions libres & groſſières que les ſtatues avoient fait naître à notre premier ſouper. On

continua de ſe promener. La converſation ne fut ni vive, ni froide, ni ſans eſprit, ni liée, ni d'un déſordre choquant. Chacun faiſoit ſa réflexion ſur ce qui le frappoit en chemin. L'un racontoit une nouvelle du jour, l'autre en prenoit occaſion de rappeler une hiſtoire plus ancienne. Les dames chantoient, les hommes faiſoient des raiſonnemens ſur les airs & ſur les paroles. Enfin ſans avoir rien fait de plus remarquable que de nous laſſer un peu, nous vîmes venir M. le maître, la ſerviette ſous le bras, qui nous annonça qu'on avoit ſervi. Les propos ne devoient pas être bien intéreſſans, puiſqu'en allant juſqu'à la ſalle à manger, le vide fut rempli par des admirations ſur la bonne grâce du maître-d'hôtel.

Nous trouvâmes un ſouper digne de la galanterie & de la fortune du chevalier. La ſalle étant parfaitement éclairée, j'obſervai à loiſir la figure & tous les charmes de nos dames. Quoiqu'elles fuſſent toutes quatre aſſez bien, elles étoient fort au-deſſous de Fanchon par la beauté du viſage ; différence dont j'ai vu quelquefois des femmes de qualité mortifiées, juſqu'à ſe plaindre ſérieuſement de la nature, qui eſt communément moins libérale pour les femmes de leur rang, que pour des filles ſans naiſſance & ſans honneur. Mais, outre que les loix de la nature

n'ont rien de commun avec la distinction établie par les hommes entre les rangs & les conditions, on ne considère point que les filles de cette espèce n'ayant d'autre titre que la beauté pour plaire, il est naturel que ce soient les plus belles qui soient exposées à la séduction ; & que, si celles qui tombent en effet dans le désordre sont ordinairement fort jolies, il ne s'ensuit pas que le nombre des belles en soit plus grand dans les basses conditions d'où elles sont sorties.

On mangea de fort bon appétit. On trouva les mets & les vins excellens. Cependant il régna pendant tout le souper un air de réserve, qui me parut approcher de la contrainte. Toutes les femmes burent leur vin fort trempé. A peine touchèrent-elles au champagne. Elles goûtèrent de chaque plat ; mais comme des oiseaux qui craindroient de souiller leur plumage. Je leur pardonnois ces petites affectations, à l'une en faveur de son teint, aux autres par ménagement pour leurs poitrines délicates. Mais, dans un lieu où elles n'avoient pas dû venir pour s'ennuyer, je ne leur trouvai pas autant de goût que je m'y étois attendu pour la joie. Au contraire, dès le premier service, je leur vis prendre un ton qui ne m'annonça rien de vif & d'enjoué. [illegible] fut la femme du chef d'escadre à qui [illegible] d'abord que nous allions avoir obligation [illegible]

entretien fort languiſſant. En admirant l'élégance & la propreté de la maiſon, elle parla des plaiſirs qu'on y prenoit, & qui n'étoient pas toujours auſſi modérés que ceux de cette nuit. Delà, les dames paſſèrent à faire la guerre aux hommes ſur l'inclination & les complaiſances qu'ils ont pour les demoiſelles. Il fallut nous défendre, répondre à mille queſtions qui nous causèrent de l'embarras, préſenter certaines parties du meilleur côté, & déguiſer l'autre. Cette diſcuſſion fit prendre un air de pruderie aux diſcours des femmes, & de contrainte aux explications des hommes. D'ailleurs, après avoir traité long-tems cette matière, les quatre dames ſe crurent obligées à garder plus de meſures, pour faire ſentir apparemment la différence d'un ſouper tel que le nôtre d'avec ceux qu'elles nous reprochoient. Il nous devint impoſſible de leur faire perdre cette fantaiſie. Le marquis même, qui riſqua quelques plaiſanteries un peu libres pour nous mettre ſur un meilleur ton, ne s'attira que l'ordre de ſe taire, avec un ſourire ironique, & des exhortations à réſerver ces gentilleſſes militaires pour d'autres occaſions. Ainſi, avec la meilleure chère du monde, quatre femmes qui étoient au fond très-aimables, & ſix hommes qui ne manquoient ni d'eſprit ni d'agrément, paſſèrent une ſoirée aſſez triſte.

On ne laissa pas de [illegible]
mais ce n'étoit plus [illegible]
Lorsque cette [illegible]
ennui, s'est une fois [illegible]
adieu la gaieté, la [illegible]
aux circonstances, & [illegible]
ses. On n'auroit pensé [illegible]
de table; mais les voitures [illegible]
dées que pour deux heures. [illegible]
binet. Là, chacun [illegible]
Les dames se placerent [illegible]
lit de repos, l'autre sur le [illegible]
ne se gêna dans sa posture. [illegible]
idées ne seroient-elles venues [illegible]
la pesanteur de corps & d'esprit [illegible]
de régner, malgré quelques [illegible]
bloient sortir par bienséance. [illegible]
scène vive & libertine que les [illegible]
avoient eues quelques jours [illegible]
même lieu. Je fus vivement frappé, [illegible]
occuper à quatre honnêtes femmes les [illegible]
places, qui avoient été comme le théâtre de
mille dissolutions. Quelle différence entre la vivacité des hommes! Je n'eus pas de peine à comprendre, comment l'usage de la débauche & le commerce des filles, peut faire perdre le goût des femmes d'honneur & de mérite. J'au-

rois parié, à l'air de mes compagnons, qu'ils regrettoient Fanchon & Lisette.

Cependant le marquis, qui passoit dans la société pour le promoteur de la joie, se crut intéressé d'honneur à nous tirer de cette létargie. Il entreprit de réveiller les dames, par quelque trait de galanterie, mais convenable au caractère qu'elles avoient si bien soutenu. Après leur avoir reproché de ne pas paroître assez aguerries contre le sommeil, il leur dit qu'il connoissoit un charmant préservatif: c'étoit que chacun à son tour racontât la plus jolie aventure de sa vie. Et comme les récits de notre sexe n'ont pas la même grâce que ceux des femmes, il conclut que pour l'amour de nous & d'elles-mêmes, c'étoient elles qui devoient nous donner cet amusement. En effet, cette proposition les réveilla. J'y consens, dit la comtesse: voici la mienne.

J'avois seize ans, & je ne connoissois d'hommes que mon père, mes frères & mes cousins. Je dis mes cousins-germains, car je sortois d'un couvent, d'où l'on ne permettoit point qu'il en approchât d'autres. Un jour que j'étois à me promener seule dans le jardin de notre maison de campagne, j'apperçus un oiseau d'une beauté ravissante, qui voltigeoit sur le mur sans paroître effrayé de me voir. Je m'avançai pour observer.

Il prit si doucement son vol, qu'ayant disparu aussitôt, je m'imaginai qu'il ne pouvoit être bien loin de l'autre côté du mur. Il y avoit une porte qui donnoit sur la campagne. Je l'ouvre. J'apperçois mon bel oiseau qui marchoit fort lentement. Je cours, pleine d'espérance. Il se laisse prendre : quel fut mon contentement ! Comme j'allois rentrer, je vois paroître un jeune homme, qui m'avoit été caché par un buisson. Il me dit d'un air gracieux, qu'ayant perdu son oiseau, il étoit charmé de le retrouver entre mes mains. Je l'aurois rendu, quoiqu'à regret. Mais je fus bien surprise de m'entendre dire : qu'il y demeure, entre ces divines mains; & plût au ciel que j'eusse le même sort toute ma vie ! Dans mon étonnement, je regardai ce jeune homme avec plus d'attention. Sa figure étoit touchante. Il profita de cet instant pour m'apprendre qu'il m'aimoit, qu'il brûloit de me le dire, & qu'ayant observé le tems de mes promenades, l'amour lui avoit inspiré cet innocent artifice. J'avois pris son oiseau. Il me prit à son tour. C'est-à-dire, que m'ayant fait consentir à recevoir ses soins, il devint mon mari, avec l'aveu de mon père.

La comtesse nous fit ce récit avec plus de finesse & d'agrément que je n'ai pu lui en conserver. Hé bien, dit la femme du chef d'es-

cadre, je raconterai auſſi une de mes aventures.

On ſait que, ſans condamner perſonne, je fais profeſſion de fidélité pour mon mari. Il y a deux ans qu'ayant été comme aujourd'hui, cinq ou ſix mois ſans le voir, je m'appercevois ſans être fort gouvernée par mes ſens, que ſix mois d'abſence ſont longs pour une femme fidelle. Je n'avois pas manqué de galans empreſſés qui avoient attaqué ma vertu; mais j'ai là-deſſus des principes qui ne me laiſſent rien à craindre des occaſions. Une nuit, que je m'étois endormie fort tranquillement, j'eus un rêve peu favorable à l'honneur de mon mari. Le plus dangereux de mes amans s'étant fortifié peu-à-peu dans mon imagination par une infinité de petits ſoins qui étoient fort preſſans en ſonge, commençoit à m'émouvoir le ſang juſqu'à me faire douter ſi je rêvois. Il ne manquoit rien à ma réſiſtance; mais je trouvois une douceur infinie dans les ſentimens que j'éprouvois, & j'atteſtois le ciel que de tels ſacrifices ne pouvoient ſe faire qu'au ſeul devoir. Cependant le plaiſir prenoit ſur moi de plus en plus, lorſqu'enfin je me crus ſerrée par les bras de quelqu'un. Je l'étois effectivement. En m'éveillant de frayeur, je me trouvai entre les bras de mon mari.

Comme cette aventure pouvoit nous laiſſer matière à de fort bonnes plaiſanteries, la dame

se hâta d'ajouter, que dans l'innocence de son cœur, & dans la joie de revoir M. le marquis de cadre, qui s'étoit fait un plaisir de la surprendre en arrivant, elle n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre son rève, dont il s'étoit fort amusé. Le marquis avoit pris cette femme un peu en aversion. Il rejetoit particulierement sur elle la langueur qui avoit regné dans notre partie. Voilà un mari bien sot, me dit-il à l'oreille, & une femme qui en paroît bien sure. Je lui répondis, que dans une femme véritablement vertueuse, je ne trouvois pas ce récit sans vraisemblance.

La dame mélancolique ne put se dispenser de nous faire aussi son petit conte. Un soupir, qui en fut le prélude, m'auroit fait connoître la situation de son cœur, indépendamment de ce que j'avois appris du chevalier. Hélas! nous dit-elle, vous me demandez des histoires amusantes. Où les prendrai-je? Je ne sais pas rire. Je ne trouve rien de réjouissant dans ma mémoire. Cependant il faut vous satisfaire. J'ai eu pendant six mois une tourterelle privée, que j'aimois avec la dernière passion. Ce pauvre animal n'étoit point insensible à la tendresse que j'avois pour lui. Il n'étoit bien qu'avec moi. Il souffroit visiblement de mes moindres absences. Je croyois lui découvrir toutes les qualités qu'on

attribue à ſon eſpèce. Enfin, j'étois bien trompée s'il n'étoit pour moi ce qu'une tourterelle eſt pour un autre. Que vous dirai-je? mon récit ne peut vous amuſer que par la ſingularité. Un jour que j'étois à careſſer ma chère tourterelle, une bête affreuſe, l'horreur de la nature, une béte dont je ne ſais pas le nom, mais que je ſuis ſurpriſe d'avoir vue de ſi près ſans mourir, vint me l'enlever entre les mains, ſans être effrayée par mes cris & par mes pleurs. Je n'ai pas revu depuis ma pauvre tourterelle; mais je l'aimerai toujours.

Cette amante affligée ne nous croyoit pas ſi bien informés du ſujet de ſa triſteſſe. C'eſt l'erreur de bien des femmes à Paris, de s'imaginer que le public ignore leurs intrigues, ce public dont la malignité aime mieux ſe fier ſouvent à de fauſſes apparences, que de laiſſer quelque choſe de réel à pénétrer. Nous comprîmes à merveille que remplie de ſes ſentimens, elle n'avoit rien eu de ſi préſent à nous raconter que l'hiſtoire de ſa perte, & qu'elle l'avoit crue bien déguiſée ſous une eſpèce d'allégorie. La tourterelle étoit ſon amant. Cette bête cruelle qu'on ne pouvoit voir ſans mourir, étoit la mort même. Il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui ne fût touché de ſa peine, ſur-tout lorſqu'on s'apperçut qu'en finiſſant ſon récit, elle avoit laiſſé

tomber quelques larmes. La dame aimée du chevalier, s'étoit réservée pour le dernier conte. J'observai fort bien d'où venoit cette déférence pour les autres. Malgré ses rigueurs pour le chevalier, elle prenoit chez lui une sorte d'empire, que donne la certitude d'être aimée; & peut-être sans y penser, elle étoit portée naturellement à faire comme les honneurs de sa maison. Elle se fit même un peu presser pour entrer en danse. Enfin nous tirâmes d'elle ce petit récit.

On s'engage quelquefois contre son intention. L'été dernier, ayant diné à la campagne dans une maison voisine de la mienne, je revenois chez moi vers le soir, avec une femme de chambre, dont je m'étois fait accompagner. Deux cavaliers, qui s'étoient trouvés à dîner dans le même lieu, se crurent obligés par galanterie d'escorter mon carrosse. Ils étoient à cheval. Leur politesse fut si excessive, qu'étant venus jusqu'à ma porte, ils mirent pied à terre pour m'aider à descendre. Il faisoit fort chaud. Ma femme de chambre, qui étoit une personne fort replette, s'étoit essuyé le visage pendant toute la route avec un mouchoir blanc, qu'elle laissa tomber dans le carrosse. Comme elle descendit la première, le cavalier qui vit le mouchoir en me donnant la main, le crut à moi & s'en saisit fort avidement. Je compris si peu

but de cette galanterie provinciale, que je lui demandai ce qu'il vouloit faire d'une pièce si rare. Il la mit dans sa poche en me conjurant de lui accorder cette satisfaction. Oh ! très-volontiers, lui dis-je. On se quitta. D'autres pensées m'ôtèrent celle d'en parler à ma servante. Deux jours après on me remit une lettre sans adresse, que j'ouvris étourdiment. Elle étoit du cavalier qui parloit avec transport de la faveur que je lui avois accordée ; il baisoit, disoit-il, mille fois le jour, ce précieux mouchoir. Je trouvai la chose si plaisante, qu'ayant recacheté la lettre, je la donnai à ma femme de chambre, en lui disant qu'elle ne pouvoit être que pour elle. Non-seulement elle fut ravie d'apprendre ce qu'étoit devenu son mouchoir ; mais prenant pour elle en effet la lettre & les tendresses, elle forma des projets de fortune sur une passion si héroïque. Je ne sais ce qu'elle fit pour l'entretenir. Il se passa huit jours, au bout desquels on m'annonça le cavalier qui venoit me rendre visite. J'avois chez moi beaucoup de monde, & l'on étoit à jouer. Il entra ; je le reçus honnêtement. Dans le cours de l'après-midi, il trouva le moyen de me parler sans témoins, & rien n'approche des extravagances dont il m'entretint. Sa vive passion, la reconnoissance qu'il avoit pour mes bontés, ses ado-

rations pour le divin mouchoir, l'ardeur qu'il avoit à le baiſer nuit & jour. Enfin, ne pouvant me tenir de rire, je réſolus de finir cette ſcène. Vous me prenez pour une autre, lui dis-je, & vous m'avez moins d'obligation que vous ne penſez. Mais j'entrevois la cauſe de l'erreur. Là-deſſus, ayant fait appeler ma femme de chambre, je lui demandai ſi le jour de notre promenade elle n'avoit pas perdu un mouchoir dont il me ſembloit qu'elle s'étoit beaucoup ſervie. Oui, répondit-elle avec quelqu'embarras. Eh bien, lui dis-je, c'eſt monſieur qui l'a trouvé.

Cette hiſtoire ne parut merveilleuſe qu'au chevalier. Convenez, me dit-il, qu'elle raconte avec une grâce admirable. Elle en avoit effectivement dans le ſon de la voix ; mais pour le ſujet & le tour de l'expreſſion, je trouvai que la comteſſe l'avoit emporté ſur elle & ſur les autres. Il n'eſt pas donné à tout le monde de mettre beaucoup de fineſſe & de légèreté dans une courte narration. A ceux qui n'ont pas ce talent de la nature, il faut un art infini pour l'acquérir. Rien n'eſt ſi ſéduiſant dans la bouche d'une femme, & je ſuis ſurpris qu'étant diſpenſées des ſciences profondes, elles ne s'attachent pas plus à ſe donner cette eſpèce de mérite, qui convient d'autant mieux à leur ſexe,

qu'on ne leur demande, du côté de l'eſprit, que de l'élégance & des grâces.

Grâces à l'invention du marquis, ce dernier acte de la fête nous rendit un peu d'enjouement. Mais comme ce n'étoit point les agrémens ni l'eſprit qui manquoient aux quatre dames, il ne me parut pas moins qu'elles étoient déplacées. Je le dis au marquis en le reconduiſant dans mon carroſſe. Il le ſentoit beaucoup plus que moi, parce qu'il avoit des goûts de plaiſir beaucoup plus vifs, & que dans tout autre lieu, il auroit préféré Fanchon & Liſette à d'honnêtes femmes. J'ajoutai que je chercherois ſans doute à revoir celles que nous quittions, mais dans des occaſions où elles ſeroient moins gênées par les circonſtances, & moins gênantes pour ceux à qui elles feroient l'honneur de ſouper avec eux. Il ſouhaitoit ſi vivement de me retenir dans ſa ſociété, que pour me faire eſſayer de toutes les ſcènes, il me propoſa une nouvelle partie, en me laiſſant le choix du jour. Elle n'aura preſque rien, me dit-il, qui reſſemble aux deux autres, & je ſuis trompé ſi elle ne vous plaît davantage.

Elle fut plus reculée qu'il ne le ſouhaitoit, par des incidens qui firent bientôt prendre une nouvelle face à ma ſituation. Je reçus la réponſe de mon père à ma dernière lettre. Il me mar-

quoit que suivant mes vues, il avoit rendu compte de ma déclaration à mademoiselle de Saint V... & que l'ayant engagée à lire elle-même ma lettre, il n'avoit pas manqué de l'observer beaucoup pendant cette lecture ; que malgré la rougeur dont son visage s'étoit couvert, il avoit cru découvrir que ses mouvemens les plus vifs ne venoient pas de sa confusion & de son embarras ; que soit amour ou haine, elle étoit agitée par quelque passion violente, & qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'insister sur ses prétentions après avoir relu ma lettre ; qu'il la croyoit capable d'employer toutes sortes de voies pour les faire valoir ; qu'à l'égard de l'explication que je demandois sur les complaisances qu'elle s'accusoit d'avoir eues pour moi, elle avoit répondu avec emportement, que c'étoit joindre l'insulte à la perfidie, & que la justice qu'elle n'espéroit ni du ciel ni des hommes, elle sauroit se la faire elle-même. Son père, sans entrer dans ses fureurs, se plaignoit amèrement que j'avois perdu d'honneur sa fille & toute sa maison. A cette peinture, le mien ajoutoit qu'après un désaveu aussi formel que celui de ma lettre, il n'avoit plus de conseil à me donner, & que je le devois prendre de mon propre cœur.

Il avoit raison de se fier à mes sentimens, car mon bonheur & ma fortune ne m'auroient

pas fait balancer un moment ſur mon devoir. La difficulté à mes propres yeux ne regardoit pas mes engagemens, puiſque j'étois ſûr de ne m'être jamais échappé à rien qui pût en porter le nom. Mais l'honneur & la religion même n'ont-ils pas des loix qui ne demandent pas toujours d'être exprimées ? Mademoiſelle de Saint V... étoit perdue de réputation, ſi je ne la lui rendois en l'épouſant. Etoit-il tems d'examiner ſi c'étoit ſa faute, ou celle de mon père, ou la mienne, & le mal étant réel, l'impoſſibilité même qu'il pût jamais être réparé par un autre que moi, ne me faiſoit-elle pas un devoir de cette réparation ? D'un autre côté, il étoit queſtion du ſacrifice de ma vie, car je ne pouvois enviſager autrement un mariage, pour lequel je n'avois nulle inclination. A la vérité, mon cœur étoit encore libre. Depuis près de deux mois que j'étois à Paris, je m'étois plaint quelquefois à moi-même d'être encore ſans maîtreſſe & ſans ami. Mais j'avois déſiré continuellement de pouvoir me procurer des biens ſi doux ; & par rapport à l'amour, j'avois ſenti plus d'une fois avec quelle ardeur je m'y ſerois livré, ſi de juſtes raiſons ne m'avoient fait combattre mon penchant. Falloit-il donc renoncer à des occaſions plus heureuſes que l'avenir pouvoit m'offrir à tout moment, pour me charger, à mon

[illegible]

qui a meilleur [illegible]

du mal.

Pendant que [illegible] quiétude [illegible] connoissance [illegible] formois [illegible] ma situation [illegible] jamais sans un mélange [illegible] mes affaires [illegible] matin, je passai devant [illegible] ou l'affluence du peuple [illegible] qu'il étoit fête. Je descendis [illegible] souriant d'une diligence [illegible] ordinaire, car à peine [illegible] heures. Je pris une chaise derrière celle d'une femme que

je fus surpris de voir aussi matineuse que moi. Elle n'avoit qu'un laquais derrière elle ; mais sans aucune suite, je ne l'aurois pas moins prise à son air pour une femme de condition. Je ne parle que de sa taille & de sa posture, qui étoient encore les seuls avantages par lesquels je pouvois la distinguer. Sous un habit simple & négligé, jamais je n'avois rien vu qui annonçât tant de noblesse & de grâces. J'aurois suivi tout d'un coup le mouvement qui me fit souhaiter de voir son visage, si le respect du lieu & la considération même que je crus devoir à une femme de cette apparence, n'eussent servi de frein à ma curiosité. Cependant je n'y pus résister jusqu'à la fin de la messe. Etant passé de l'autre côté de l'église, je m'avançai un peu sur la même ligne, de sorte qu'en tournant la tête, je crus découvrir aussitôt un visage connu. Mon embarras fut à me rappeler où j'en avois pu voir un si charmant. La belle femme ! fus-je tenté de m'écrier. Elle étoit sans rouge, & dans l'ajustement le plus simple. Une blancheur éblouissante, un air surprenant de douceur & de modestie, un port admirable ; voilà ce que je cherchois dans ma mémoire, & ce que la différence du rouge & de l'habillement ne m'avoient point encore permis d'y retrouver. D'ailleurs, cette belle personne avoit les yeux



La belle femme ?!

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

immobiles fur fon livre. J'y gagnois la vue de la plus belle main du monde ; mais je ne découvrois que la moitié du vifage. Enfin, pour me fatisfaire entièrement, je fis deux pas de plus qui me firent bientôt remettre, avec une extrême admiration, madame de B.... cette jeune femme d'un confeiller au parlement, avec laquelle j'avois foupé une fois chez l'intendante. Je ne revenois pas de ma furprife. Elle m'avoit beaucoup moins frappé la première fois que je l'avois vue, & je ne pus attribuer cette inégalité d'impreffion qu'à la parure, & fur-tout au rouge, dont l'excès m'avoit révolté en arrivant à Paris. La belle femme ! dis-je encore. Il ne m'en étoit refté qu'une idée trop vive & trop touchante ; cette rencontre imprévue l'augmenta beaucoup. Que de charmes ! Que d'admirables qualités réunies ! Mais ne pouvant manquer de me fouvenir auffi de fon indigne attachement, je paffai enfuite à diverfes réflexions fur le caractère incompréhenfible des femmes. Je fus même choqué de cette apparence de piété, qui ne me parut qu'une baffe hypocrifie. A la fin, je me reprochai de m'être trop longtems occupé d'elle à l'églife, & je me retirai plus bas pour attendre la fin de la meffe. Cependant le reproche que je m'étois fait, ne m'empêchoit point de jeter encore quelques re-

gards sur cette taille, qui attiroit comme malgré moi mes yeux. Je me demandois, en faveur d'une femme si aimable, s'il n'étoit pas possible que la malignité l'eût injustement noircie comme tant d'autres, dont j'avois déjà l'exemple. Ne seroit-ce pas, disois-je, le comble de l'inhumanité & de la barbarie ? Mais les accusations paroissoient non-seulement trop claires & trop expliquées, mais trop bien prouvées par la nature des circonstances, & même par leurs effets. Pourquoi cette obstination à demeurer chez elle, à fuir le commerce des honnêtes gens, à refuser de voir ses amis ? Des goûts de cette nature paroissent si impossibles dans une jeune femme qui est faite pour plaire, & qu'on ne suppose pas consommée à cet âge dans les hautes pratiques de la religion, qu'il sembleroit ridicule & insensé de les prendre pour l'effet d'une bonne cause.

Je sortis plein de ces idées qui diminuèrent beaucoup l'impression que j'avois ressentie. Le soir je me trouvai à souper chez l'intendante, & je ne pus lui déguiser non-seulement la rencontre que j'avois faite à l'église, mais la nouvelle admiration dont je n'avois pu me défendre. En convenant que madame de B.... avoit un mérite extraordinaire, elle retomba sur le caprice de son cœur. Je découvris aisément qu'elle

étoit piquée de ne plus la voir ; mais [illegible]
vois regarder un motif si foible comme [illegible]
raison de la décrier. D'ailleurs, [illegible]
je ne démélois pas encore le principe, [illegible]
fait demander quelques explications [illegible]
rien qui pût favoriser mes [illegible]
voit rien dit, m'assura-t-on, [illegible]
tout le monde. Le secrétaire [illegible]
le mari accablé d'infirmités. [illegible]
un crime, à son âge & dans [illegible]
procurer un peu d'amusement, [illegible]
étoit odieux & méprisable.

Il se passa plusieurs [illegible]
ne pensai quelquefois [illegible]
pour la mépriser. [illegible]
mon problême [illegible]
telle que je l'avois [illegible]
pas balancé moi-même [illegible]
d'autrui. Mon incertitude [illegible]
excès d'équité, [illegible]
flatter trop dans ma propre [illegible]
mement satisfait de voir [illegible]
par les plus honnêtes gens [illegible]
mens pour mademoiselle de [illegible]
firent à la pitié, avec peu d'[illegible]
les effets de sa haine, que mon père [illegible]
n'avoir voulu faire appréhender. [illegible]
trouver délivré de cet embarras, me rendit plus

facile pour les propositions du vieux marquis. Il avoit fait plusieurs soupers dont il regrettoit que je n'eusse pas été. Cependant comme il avoit entrepris de justifier son goût pour les petites-maisons en m'y faisant trouver de la satisfaction pour le mien, il me dit qu'il n'étoit pas fâché d'un retardement qui me procureroit le plaisir d'une nouvelle scène. Ses dernières parties avoient eu trop de ressemblance avec les premières. Il me dit que depuis plus de huit jours, il s'efforçoit d'en former une, qui auroit tout l'agrément qu'il m'avoit promis, mais dont les acteurs avoient été difficiles à rassembler. Elle étoit liée pour un des jours suivans. Je lui engageai volontiers ma parole. Dans un intervalle si court, il m'arriva trois incidens, que je qualifierois tous trois de faveurs du ciel, si la dernière n'avoit été mêlée jusqu'aujourd'hui de tant d'amertumes, que je dois balancer à lui accorder ce nom. Elle a donné naissance à toutes les douceurs de ma vie; mais elle est devenue l'occasion de toutes mes disgrâces. Après avoir ruiné pendant quinze ans mon repos & ma fortune, elle exposoit, il y a six mois, ma tête au dernier danger; & si la générosité d'un ami trop tendre & trop fidelle m'a conservé la vie, presqu'aux dépens de la sienne, c'est pour retomber par d'autres aventures dans une situation si désespérée, que l'unique

consolation de mes malheurs est la liberté de les écrire. Cependant, au milieu de mes tristes sentimens, qu'il reste de souvenirs délicieux dans ma mémoire ! & combien de plaisirs devoient précéder mes peines !

Le président de..., pour qui je n'avois pas pris moins d'attachement que de respect & d'estime, avoit paru s'appercevoir avec plaisir que je voulois cultiver son amitié. J'avois souvent l'occasion de le voir. Il marquoit de la satisfaction à m'entretenir; & fort souvent dans la dissipation des assemblées & des [illegible], nous trouvions le moyen de [illegible] sement plus doux d'une conversation [illegible] nous paroissoit toujours trop [illegible] défiois pas que ces entretiens [illegible] une sorte d'étude [illegible] Lorsqu'il crut m'avoir [illegible] me dit-il [illegible] toutes sortes de [illegible] vous plaisez [illegible] vous [illegible] nez le [illegible] vous con[illegible] driez infiniment [illegible] où j'ai [illegible] le désir de [illegible] si je [illegible]

troduire? Je l'aſſurai que je ne balancerois jamais à ſuivre un ſi bon guide. Il m'offrit de me faire dîner dès le lendemain dans une maiſon qu'il fréquentoit beaucoup. J'acceptai cette offre. C'étoit le jour même que je m'engageai au marquis pour ſa nouvelle partie de ſouper. Je partis en le quittant. Mon rendez-vous étoit chez le préſident, qui me conſeilla de renvoyer mon carroſſe, & de monter dans le ſien.

Je ne vous préviens pas, me dit-il en chemin, ſur les gens auxquels je vais vous préſenter. Vous verrez vous-même juſqu'à quel point ils vous conviennent. C'eſt la ſociété où je paſſe ma vie; car je ne vous dirai pas que celles où nous nous ſommes vus juſqu'à préſent, ſoient mon attrait. J'y parois quelquefois par bienſéance; il faut voir tout le monde; on ſe doit au public; mais j'ai peu d'inclination pour ces maiſons ouvertes, par mille raiſons que vous ſentez moins que moi, ſi vous n'en connoiſſez pas d'autres. Je lui avouai que n'étant à Paris que depuis deux mois, je n'avois vu que celles où diverſes rencontres m'avoient donné l'occaſion de me faire préſenter, & où je croyois avoir obſervé qu'il ſuffit d'avoir un nom & une figure d'homme pour être bien reçu.

Cet entretien d'un moment m'inſtruiſit peu ſur la compagnie où j'allois tomber. Nous en-

trâmes dans une fort belle maiſon. Le préſident me fit monter ſans beaucoup de cérémonie. Il ſembloit être chez lui. Nous trouvâmes, dans un appartement très-propre, cinq ou ſix perſonnes auxquelles il me préſenta ſans affectation. C'eſt M. le comte de.... dit-il au maître & à la dame. Je vous ai parlé de ſon mérite, & à lui du déſir que vous aviez de le connoître. On s'aſſit après un compliment fort ſimple. Deux hommes qui ſurvinrent, rendirent la compagnie plus nombreuſe. Nous nous trouvâmes neuf ou dix à dîner.

Dès les premiers momens, j'entrevis deux choſes qui me frappèrent beaucoup, parce qu'elles m'étoient nouvelles à Paris; une joie douce & modeſte qui produiſoit de la vivacité ſans confuſion; & ce tour fin & judicieux dans la converſation, qui eſt l'effet réuni de l'eſprit, du jugement, de l'uſage du monde & du bon goût. Je m'obſervai d'abord avec grand ſoin, pour ne pas paroître déplacé dans une compagnie ſi reſpectable. Mais je ne fus pas long-tems à reconnoître qu'il n'étoit pas beſoin de contrainte, avec des gens auſſi naturels dans leurs idées que dans leurs manières. Leurs moindres diſcours étoient aſſaiſonnés de grâce & de vérité, mais ſans recherche & ſans affectation. Point d'empreſſement pour parler, ni de langueur à

ſe taire. On s'écoutoit avec complaiſance, on ſe répondoit avec honnêteté. A chaque diſcours, la politeſſe, la bonne humeur, l'eſprit & le ſavoir, ſembloient ſortir enſemble de la même bouche. Rien ne m'avoit paru ſi ſimple & ſi doux. C'étoit le cours d'un ruiſſeau charmant auquel je prenois plaiſir à me laiſſer entraîner. Je ne m'arrête point à des peintures de caractères, parce qu'à l'égard des vertus comme des vices, je veux ôter toute matière aux applications; mais je crus trouver tout le mérite humain raſſemblé & tous les plaiſirs réunis. Hommes & femmes dans les mêmes principes & dans les mêmes goûts. Bonne chère, avec tant d'agrémens pour le cœur & pour l'eſprit.

Je tremblois, en ſortant, que cette maiſon ne me fût difficile à retrouver, comme un lieu inacceſſible où le mérite ſe tenoit renfermé dans ſon temple. Le préſident, à qui je marquai ma crainte, à-peu-près dans ces termes, comprit facilement ma penſée. Il m'aſſura que je ſerois le maître d'y retourner ſouvent, & que j'y avois laiſſé de moi une fort bonne impreſſion. Je m'épuiſois ſur tout en admiration pour un homme dont la phyſionomie & les manières m'avoient charmé. Son âge étoit d'environ trente ans. Le ſavoir & le goût de toutes les bonnes choſes paroiſſoient naturels en lui comme la reſpiration.

Le président m'apprit qu'il se nommoit M. de La.... & qu'étant l'aîné d'une bonne maison, il avoit quitté le service depuis la mort de son père. Au désir que je marquois de le retrouver, mon guide répondit que j'en aurois le pouvoir tous les jours, soit dans le même lieu, soit dans plusieurs autres maisons, dont notre dîner m'alloit ouvrir l'entrée. Quoi! lui dis je, il y en a d'autres qui ressemblent à celle-ci? Votre doute, repartit le président, me prouve mieux que jamais que vous avez mal connu Paris, & que vous en avez jugé apparemment par les sociétés où j'ai commencé à vous voir. La maison d'où vous sortez, ajouta-t-il, est assurément de l'espèce la plus rare, & vous en trouverez peu où toutes les qualités de l'esprit & du cœur soient plus brillantes. Mais en admettant ainsi quelque différence pour le degré, il s'en trouve un grand nombre, où l'on vit dans les mêmes principes & suivant les mêmes règles.

J'écoutois avidement ce que je ne me persuadois encore que par la confiance extrême que j'avois au caractère du président. Je ne le quittai qu'après avoir obtenu de son amitié, qu'il m'établiroit parfaitement dans la société du vrai mérite. C'est le nom que je croyois devoir à celle d'où je sortois, par opposition à tant d'autres,

où je n'avois vu régner que la corruption & les fauſſes maximes du monde, avec auſſi peu de juſteſſe d'eſprit & de véritable raiſon, que de droiture, de juſtice, & de bonté. Ce n'eſt pas ſur le premier eſſai que j'en fis dans cette occaſion, que je veux fonder le parallèle. Mes remarques ſe développeront à meſure qu'on me verra puiſer des lumières dans l'expérience. Mais je venois d'en acquérir aſſez dès le premier jour, pour ne pas me rappeler ſans indignation l'air de préſomption & de ſuffiſance que j'avois vu régner dans certaines ſociétés, l'audace avec laquelle on s'y donne excluſivement le nom de bonne compagnie, & le miſérable abus qu'on y fait du rang ou des richeſſes, pour accréditer la malignité, la ſottiſe, & l'ignorance.

Je me retirai ſi mal diſpoſé pour la plupart des maiſons où j'allois ordinairement jouer & ſouper, qu'ayant quelques lettres à faire pour la province, je pris le parti de me renfermer dans mon appartement, & d'y ſouper ſeul. Je paſſai une partie de la nuit dans les réflexions dont j'avois rapporté le ſujet. A mon réveil je fus ſurpris d'apprendre que monſieur de La..., ce même homme dont j'avois parlé avec tant d'eſtime au préſident, étoit depuis quelques minutes dans mon antichambre. Ayant ſu que j'étois encore au lit,

mais assez près de l'heure où j'avois donné ordre qu'on m'éveillât, il avoit voulu l'entendre sonner à sa montre avant que de permettre à mes gens de m'annoncer sa visite. Alors l'impatience que j'eus de l'embrasser, me fit oublier l'état ou j'étois. Je passai ma robe pour aller au-devant de lui. Il vint à moi les bras ouverts. Son compliment fut celui d'un homme, qui joint à l'usage du monde les plus aimables principes de la bonté & de la tendresse du cœur. Il avoit appris, me dit-il, par le récit du président, les sentimens que j'avois conçus pour lui; & [illegible] même disposition à m'aimer, [illegible] plus long-tems au double mouvement de son inclination & de sa reconnoissance. Je [illegible] demander, ajouta-t-il en m'embrassant, votre estime & votre amitié, & [illegible] ma vie la même chose.

Mon cœur n'avoit point encore [illegible] tion si vive. [illegible] vous donne rien, [illegible] vous avoit reçus [illegible] si bonne grâce [illegible] tous les sermens [illegible] je n'excepte rien [illegible] à vous. [illegible] aussi [illegible] Nous commençâmes [illegible] familier que [illegible]

long-tems. Que la sympathie soit regardée comme une chimère par les cœurs durs, qui ne sont point assez heureux pour l'éprouver. M. de La..., dans ce premier moment d'ouverture, sentit que j'allois trouver autant de plaisir à l'entendre, que lui à me faire connoître sa situation. Il m'apprit que se trouvant l'aîné de sa famille, avec un frère & des sœurs qui étoient à peine sortis de l'enfance, il n'avoit pu se dispenser de quitter le service pour leur tenir lieu de père : qu'il les avoit fait venir à Paris, où ils étoient élevés comme sous ses yeux, dans la maison d'une de ses proches parentes, femme assez mal défendue elle-même par sa situation, puisqu'elle vivoit séparée de son mari, mais si raisonnable & si vertueuse, qu'il ne cessoit pas d'admirer son caractère : il me la nomma. C'étoit la marquise de N..., c'est-à-dire, celle que, sur la foi de l'intendante, j'ai nommée ici plus d'une fois la marquise aux trois amans. Il m'échappa une exclamation fort vive à ce nom. Je ne fus pas le maître de ce petit transport, qui venoit de mon indignation autant que de ma surprise. M. de La... s'étant arrêté, avec quelque marque d'embarras, je le suppliai de reprendre son discours, en lui promettant l'explication de mon étonnement. Il continua de me dire que n'ayant rien à m'apprendre de fort important, son seul dessein dans cette confidence étoit de me faire

[illegible]

comment qu'il [illegible]

pour moi [illegible] dans la ville [illegible] rencontrer souvent [illegible] avoir de [illegible] gens, [illegible] d'y entrer, qu'il [illegible] marquise ; que [illegible] vais procédés d'un mari [illegible] de se séparer, [illegible] tion ; mais que [illegible] son esprit, ne [illegible] son cœur ; que pour [illegible] elle avoit pris le parti de [illegible] revenu, en faveur d'un homme [illegible] tous les excès de la débauche ; ce qui n'avoit [illegible] empêché qu'il n'eût tenté par [illegible] & [illegible] sulte de se faire augmenter une pension à laquelle il n'avoit aucun droit : qu'heureusement deux amis de la marquise & lui s'étoient trouvés chez elle, lorsqu'il y avoit osé paroître, & l'avoient effrayé par des craintes qui auroient fait moins d'impression sur un homme d'honneur ; que pour satisfaire une vengeance impuissante, il avoit eu recours à la ressource des lâches, à la calomnie, en publiant que sa femme n'avoit pas moins que trois amans ; mais que sûre de son innocence,

la marquise méprisoit des bruits ridicules, qui ne faisoient honte qu'à ceux qui étoient capables de les recevoir sans preuve, & qu'elle se tenoit bien dédommagée par l'estime de quelques honnêtes gens qu'elle trouvoit dignes de la sienne.

J'avois laissé parler M. de La... sans l'interrompre. Cependant ma juste indignation, autant que l'intérêt de l'amitié, me faisoit attendre la fin de son discours avec impatience. Je lui répondis naturellement que je croyois connoître la marquise, non au portrait qu'il me faisoit d'elle, parce que je ne l'avois point assez vue pour l'approfondir, mais à l'injustice de ceux qui ne ménageoient point sa réputation. Tel est le malheur des femmes, me dit-il. Le mérite & la vertu les exposent infailliblement à l'envie; & si le hasard les jette dans quelque aventure d'éclat, il n'y a plus de bornes au déchaînement de la malignité & de l'imposture. Je ne vous demande pas où vous l'avez vue, ajouta-t-il, mais je vous prie de venir dîner chez elle, pour apprendre mieux à la connoître. Il n'y avoit point de difficulté à faire sur les bienséances, avec un de ses plus proches parens. Je me laissai conduire. Si le retour de confiance que je devois à mon ami, me fit entrer à mon tour dans le détail de mes affaires, je fus surpris de me trouver la langue liée sur un intérêt

dont je sentis tout d'un coup la force. L'éclaircissement que je venois de recevoir me jeta dans une profonde réflexion, sur la facilité avec laquelle on se prête à la malignité des discours publics. Quoi! disois-je, de tant de personnes qu'on a pris plaisir à décrier dans mon esprit, je n'ai pas eu l'occasion d'en connoître une, à qui je n'aie vu manifestement qu'on fait de cruelles injustices. Madame de B... seroit-elle aussi l'objet d'une infame calomnie? Cette idée fut si vive, que me croyantautorisé par l'exemple de la marquise à ne plus douter de son innocence, je me faisois un reproche amer d'avoir osé la soupçonner. Quoi? l'apparence de toutes les vertus ne seroit que le masque d'une honteuse foiblesse! Cette figure charmante seroit associée avec le vice? Il me sembloit même, en consultant les loix simples de la physique, que cet accord étoit impossible; car les traits du visage doivent se ressentir des affections du cœur. On ne concevroit pas qu'une vive tristesse pût rendre habituellement la physionomie riante: de même, la beauté douce & modeste ne peut accompagner long-tems une passion déréglée. Je m'imaginois encore que [illegible] goût de la vérité & de la justice, qui me [illegible] nissoit ces comparaisons & ces raisonnemens [illegible] j'observois aussi que mon cœur [illegible] des raisons plus [illegible]

tion si vive je ne m'ouvrois point aux yeux d'un ami pour qui je ne voulois plus rien avoir de réservé.

J'avois ignoré que la marquise demeurât fort près de l'intendante. C'étoit le voisinage, comme je l'appris bientôt, qui avoit formé entr'elles une liaison de bienséance plutôt que d'amitié. Nous nous trouvâmes sept à dîner, cinq hommes, avec une dame du même âge que la marquise, c'est-à-dire de trente-deux ou trente-trois ans. J'appris bientôt à me fier au jugement de M. de La... par la satisfaction que je trouvai dans ce petit cercle d'honnêtes gens. C'étoient les mêmes principes & les mêmes usages dont j'avois été si satisfait la veille. Dans l'espace de quelques heures je conçus pour le caractère de la marquise tous les sentimens que M. de La... m'avoit prédits ; & l'on verra que la continuation d'un si doux commerce n'a fait que les augmenter. Je lui parlai de l'intendante, chez qui elle se rappela fort bien de m'avoir vu. Elle y alloit rarement, me dit-elle, parce que mettant beaucoup de distinction entre ses amis & ses connoissances, elle ne trouvoit de douceur, dans la vie, qu'avec les premiers. Je pénétrai le sens d'une raison si modeste. Mais quoique résolu d'imiter sa discrétion dans une première visite, je ne pus vaincre la curiosité qui me portoit à la faire parler sur la

caractère & la conduite de madame de B... Il me sembla que le témoignage d'une femme si raisonnable, alloit détruire tous mes doutes. Sans me demander compte de mes motifs, je pris occasion du seul souper que j'avois fait avec elle, pour lui dire que je n'avois pas été plus heureux depuis le même jour à rencontrer madame de B... Elle me répondit froidement, que cette dame sortoit peu. Une réponse si courte ne servant qu'à m'embarrasser, j'ajoutai qu'on donnoit des explications fort étranges à sa retraite. Hélas ! reprit la marquise, à quoi la malignité n'en donne-t-elle pas ! Le monde ne se persuade pas qu'une femme puisse être sage avec de la jeunesse & de la beauté. Connoissant peu madame de B... ajouta-t-elle, je ne puis juger de la vérité de ce qu'on publie ; mais je ne prendrois point aisément parti contre une femme si aimable ; & sans m'arrêter au proverbe, je suis persuadée qu'il y a plus de langues malignes que de physionomies trompeuses.

Ce n'étoit pas de la marquise que je devois attendre des décisions hasardées sur la réputation d'autrui. Cependant je trouvois dans sa réponse un air d'incertitude qui marquoit à quel point l'opinion publique étoit déclarée contre madame de B... Je n'en fus que plus révolté contre une si aveugle prévention, car dans tout ce que j'avois entendu, je n'avois pas trouvé la moindre app-

rence de preuve. Il ne faut que le bon ſens naturel, diſois-je, avec la moindre ſemence d'équité, pour ſe refuſer à des accuſations ſans vraiſemblance. Prétendra-t-on les juſtifier par la notoriété publique? C'eſt une fauſſe règle ſur tous les faits où la corruption de l'eſprit & du cœur peut être intéreſſée. L'envie de trouver madame de B... vertueuſe, devenoit pour moi comme une paſſion. Mais quelle eſpérance de pouvoir parvenir à cet éclairciſſement? La marquiſe me propoſa une partie de jeu : je m'y engageai d'autant plus volontiers, que les idées dont j'étois rempli me faiſoient trouver de la douceur dans le ſilence.

Mais la nuit ſuivante rendit mes réflexions plus ſérieuſes. A meſure que mes connoiſſances s'étoient étendues à Paris, j'avois formé des plans de vie heureuſe ſur chaque découverte. Dans l'exercice de mes goûts, j'avois aſſez remarqué de jour en jour, que j'étois plus fait pour le plaiſir que pour la fortune; mais dans un tems où la guerre paroiſſoit fort éloignée, je me trouvois excuſable de ne pas écouter beaucoup l'ambition; & j'étois aſſez content de mes richeſſes préſentes, avec l'aſſurance de la ſucceſſion de mon père, pour ne pas déſirer plus d'opulence. La paſſion que j'avois pour le commerce des honnêtes gens, me faiſoit remercier le ciel des ouvertures récentes dont j'étois redevable au préſident. Il ne

m'avoit pas fallu de longues expériences pour reconnoître le vrai mérite, dans la ſociété dont il m'avoit ménagé l'eſtime. Je ne doutois pas, comme il me l'avoit fait entrevoir, que cette première liaiſon ne me conduisît à d'autres; car l'honnêteté n'eſt pas ſtérile; & qui en découvre une veine, peut s'aſſurer, comme dans les mines du plus riche métal, qu'elle a ſes communications avec quantité d'autres canaux. J'avois déjà tiré de cette heureuſe ſource le plus précieux de tous les biens, un ami aimable & vertueux, que je me propoſois de cultiver par les ſoins les plus tendres. Quelques petits ſoupers, bien ou mal aſſortis, dont je n'excluois que la débauche groſſière, me devoient jeter par intervalles, dans des amuſemens un peu plus libres. La lecture, dont l'uſage m'étoit familier; les devoirs de bienſéance ordinaire, qui conſiſtoient, pour un homme de mon âge, à paroître quelquefois chez les grands, & à cultiver les amis de mon père; les ſpectacles pour leſquels j'avois d'autant plus d'inclination, qu'avec le plaiſir d'un honnête amuſement, on y retrouve mille perſonnes qu'on ſe diſpenſe de voir chez eux, & dont on eſt bien aiſe de n'être pas oublié; enfin l'étude même du métier que j'avois embraſſé, & l'obligation de joindre quelquefois le régiment, m'offroient des exercices

assez variés pour ne laisser aucun vide dans mon esprit & dans l'emploi de mon tems.

Que me manquoit il pour être heureux? Je n'aurois pu me répondre à moi-même, si je m'étois fait cette question. Cependant j'étois agité par des inquiétudes qui devoient avoir une cause présente. Je me la déguisois, sans savoir pourquoi. La visite que j'avois rendue à la marquise de N..., m'avoit absolument détrompé sur les fausses accusations dont on la noircissoit; mais elle avoit fortifié aussi l'apparence qu'il y avoit à mes yeux, que madame de B... pouvoit ne pas être plus coupable. Cette pensée revint me frapper avec une nouvelle force. Comme elle alloit jusqu'à troubler mon repos, je résolus, pour m'en délivrer, de satisfaire à toutes sortes de prix une curiosité dont je ne pouvois craindre aucun reproche. Après avoir épuisé mon imagination sur les moyens, je n'en trouvai point qui ne fût beaucoup plus difficile que celui auquel je m'arrêtai. J'avois fait venir de Sédan mon maréchal des logis pour me faire quelques dragons qui manquoient à ma compagnie. Il étoit parisien, homme d'expérience & capable de discrétion. Je le chargeai de se lier dans le voisinage de madame de B..., & de me découvrir absolument ce que c'étoit que cette dame, quels

étoient ſon caractère & ſes amuſemens, pourquoi elle fuyoit le monde à ſon âge, & comment elle vivoit avec ſon mari. Je ſavois que les plus honnêtes gens ont des cenſeurs éclairés dans leurs voiſins, & j'avois peine à croire que les galanteries d'une jolie femme puſſent être ignorées à ſa porte.

Mon maréchal des logis pouſſa le zèle trop loin. Au bout de deux jours, pendant [illegible] je n'avois pu me défendre de beaucoup d'impatience, il vint d'un air [illegible], [illegible] une nouvelle qui me jeta dans [illegible] vive colère. Il avoit lié connoiſſance [illegible] ſecrétaire de M. de B..., & [illegible] boire, il l'avoit déterminé à [illegible] ma compagnie. Il me préſenta [illegible] Par des vues [illegible] lui parler [illegible] vois [illegible] les éclairciſſemens [illegible] prenez-vous [illegible] ſujet d'une [illegible] toutes les [illegible] mais. Cette [illegible] avec des [illegible] s'il eût été [illegible] cauſer de [illegible] peine [illegible]

de cette chaleur, je considérai l'aventure du secrétaire d'un œil fort différent. Je voulois être instruit. Je ne pouvois pas l'être par une meilleure voie. Si madame de B... étoit l'esclave d'une vile passion, je trouvois de la douceur à penser que je l'en guérirois malgré ses propres désirs. Si c'étoit injustement que le public l'accusoit, outre le plaisir de la trouver innocente, j'aurois l'occasion de me faire un mérite auprès d'elle, de la liberté que je lui offrirois pour le secrétaire. Je n'examinai point de quelle source venoit ce raisonnement. Une ardente impatience me faisoit souhaiter de voir sur le champ mon dragon. Mais ayant demandé la permission de retourner le soir chez son maître, pour mettre quelque ordre à ses affaires, il ne devoit paroître devant moi que le lendemain.

La nuit suivante ne m'apporta point un sommeil tranquille. En m'éveillant le matin, je demandai dix fois si le secrétaire avoit paru. Vers midi, lorsque mon maréchal des logis, étonné lui-même de ne le pas voir, se disposoit à l'aller chercher, on m'annonça un laquais de la part de madame de B..., avec une lettre. Nouveau sujet d'émotion. Je conçus aussitôt qu'après avoir dissipé les vapeurs du vin, le secrétaire avoit fait l'aveu de sa folie au conseiller, & que madame de B... reconnoissant mon nom dans celui du

capitaine, m'écrivoit pour obtenir ſa liberté. Quelque motif qu'elle pût avoir pour m'écrire, je n'ouvris point ſa lettre ſans me ſentir le cœur agité. J'avois deviné juſte. C'étoit une ſollicitation preſſante en faveur d'un pauvre jeune homme, diſoit-elle, qui n'étoit pas porté au libertinage, & que l'occaſion avoit ſans doute engagé dans un parti qui ne lui convenoit pas. Elle me rappeloit le ſouper de l'intendante, comme ſi elle eût appréhendé que ſon nom ne fût ſorti de ma mémoire ; ſe remettant à moi de la rançon du ſecrétaire, elle me laiſſoit le maître de la ſomme. Je relus quatre fois cette lettre. J'en obſervai le ſtyle, l'écriture, & juſqu'aux moindres traits. Après avoir ſenti tant de penchant à croire madame de B... innocente, je ne pus écarter mille doutes cruels, qui vinrent m'aſſaillir. Je croyois remarquer dans le tour du ſtyle, un air d'intérêt, une ſorte d'attendriſſement, qui ne pouvoit venir que d'un cœur paſſionné. Un pauvre jeune homme ! Quel ton, diſois-je? Comme elle le plaint ! comme elle l'aime ! Comme elle en eſt folle ! Et la ſomme dont elle me laiſſe le maître ! Feroit-elle plus pour ſon frère ou ſon mari? Le chagrin qui accompagnoit toutes ces idées, ne m'empêcha point de ſaiſir l'occaſion, non-ſeulement de l'obliger, mais de la voir, de l'entendre & de juger, par

mes propres yeux de sa conduite & de ses sentimens. Pour toute réponse, je chargeai le laquais des politesses d'usage, & je lui dis que j'irois recevoir moi-même les ordres de sa maîtresse.

Ce n'étoit point une visite à remettre. Je voulois surprendre madame de B..., sans lui laisser le tems de s'y préparer. M'étant fait habiller sur le champ, je me rendis chez elle. A mon nom, qu'il fallut déclarer à la porte, je vis un mouvement extraordinaire dans la maison. J'en conclus que la faveur de la dame rendant le secrétaire un homme important, tout le monde s'intéressoit beaucoup à son sort. Il se présenta lui-même d'un air humilié. Son compliment étoit inutile pour me le faire connoître. Je vis un homme de dix-huit ou vingt ans, d'une figure supportable, mais la physionomie niaise, & la taille allongée, avec de grands cheveux plats, comme on peut se figurer un secrétaire. Je découvris si peu d'esprit dans ses yeux, que je crus perdre ma peine en lui répondant, avec un peu de méchanceté, qu'il ne devoit rien craindre de son engagement pour le service du roi, si madame de B... étoit résolue de le retenir au sien. C'est donc un homme de cette sorte, disois-je en montant, qui fait tourner la tête à la plus charmante femme du monde !

Comme je [illegible] n'avoit pas eu le tems de [illegible] domestique, [illegible] lequel une femme [illegible] y penser. [illegible] sion qui [illegible] m'attendois de [illegible] après m'avoir [illegible] de politesse, elle me [illegible] voisine, ou [illegible] lit. Voilà M. le [illegible] nous prévient par [illegible] tendre de soins. Mais [illegible] sert d'excuse. [illegible] aussi [illegible] t-elle, que ce qui [illegible] augmente beaucoup [illegible] répondis avec [illegible] voir moi-même [illegible] moindre part [illegible] griner; & lui expliquant [illegible] ma participation, [illegible] billet d'engagement, [illegible] d'autre fruit que de [illegible] marqué [illegible] pect & ma soumission. [illegible] sans être contente [illegible] du secrétaire. Oh [illegible] mettant en pieces, [illegible] opinion de moi. [illegible]

ma réponſe. La facilité que j'avois à lui rendre mon dragon détruiſoit toutes mes vues, & je les avois effectivement comme abandonnées, par la force d'un aſcendant qui me faiſoit aller au-devant de tous ſes déſirs : mais j'aurois ſouhaité qu'elle eût jugé mieux de mon caractère, qu'elle ne m'eût pas cru capable de joindre un motif d'intérêt à ma politeſſe, qu'elle eût compris qu'avec l'envie de l'obliger, j'avois celle de mériter ſon eſtime ; enfin qu'elle eût lu dans mon cœur un empreſſement qui ne reſſembloit point au zèle ordinaire. Cependant que pouvoit-elle y lire, lorſque j'étois encore ſi éloigné d'y rien connoître moi-même?

Le ton dont je m'étois exprimé lui ayant fait juger qu'elle ne pouvoit plus me propoſer de compoſition qui ne me parût choquante, il ne fut plus queſtion, de ſa part & de celle de ſon mari, que de reconnoiſſance & d'amitié. J'y répondis en homme ſenſible. La converſation devint plus libre & plus familière. Je demandai au mari, qui me paroiſſoit fort abattu, quelles étoient ſes infirmités. Il me dit que s'étant peu ménagé pour le travail, avec un tempérament très-foible, il étoit tombé depuis près d'un an dans une ſorte d'éthiſie, qui le conſumoit de jour en jour ; qu'il avoit perdu le ſommeil & l'appétit ; & que depuis trois ou quatre

bliſſement continuel de ſes forces ne lui
ettoit plus de quitter ſon lit. Je conçois,
:pondis-je aſſez malignement, que dans cet
/ous n'avez pas de conſolation plus douce
a compagnie d'une chère moitié, qui ſem-
ıvoir déclaré la guerre au monde, pour
as vous perdre un moment de vue. Il fut
ıé de ce diſcours, juſqu'à verſer quelques
:s. Hélas ! me dit il, l'éloge d'une femme
ıal placé dans la bouche d'un mari. Mais
dame ne m'écoutoit pas, je vous la don-
.s avec le plus ſincère témoignage de mon
', pour la première perſonne de ſon ſexe.
méritoit plus de ſatisfaction dans les liens
ıariage, & mon déſeſpoir eſt de ne pou-
la rendre plus heureuſe. Il interrompit une
nſe modeſte, qu'elle avoit commencée. Je
eſſe continuellement, reprit-il, de voir le
le & de chercher les amuſemens qui con-
ıent à ſon âge. Savez-vous la vie qu'elle
tine à mener dans cette maiſon ? Du matin
oir, elle eſt à lire ou à travailler ſous mes
:. Elle ne me quitte que pour entrer dans
abinet, où elle a fait placer ſon lit, &

dans la vie, ajouta-t-il ; mais je perdrai la vie ſans regret, parce que ma mort la mettra malgré elle dans une ſituation plus digne de ſon mérite & de ſa vertu. Madame de B...... fit une réponſe ſi naturelle & ſi touchante, qu'avec les défiances qui me reſtoient encore ſur la crédulité d'un homme privé de la moitié de ſes ſens, je ſentis qu'il m'étoit comme impoſſible de réſiſter à la perſuaſion qui ſortoit d'une ſi belle bouche. On fit venir le ſecrétaire pour me remercier ; & la manière timide & ſoumiſe dont je lui vis recevoir les avis de ſa dame, affoiblit encore mes ſoupçons. Elle me dit que c'étoit un enfant de famille qui étoit fort recommandé à ſon mari, & qui n'avoit que de bonnes inclinations. J'entendis cet éloge avec moins de peine que je n'avois lu les termes de ſa lettre.

Loin de faire attention que ma viſite devenoit trop longue, ou d'être ennuié de la préſence d'un malade, je ne m'étois jamais moins apperçu de la longueur du tems. M. de B.... crut remarquer que je ne me déplaiſois pas dans la compagnie de ſa femme & dans la ſienne. Ma phyſionomie me rendit un bon office. Il me trouva de la douceur & de la modeſtie. Si je pouvois eſpérer, me dit-il, qu'en faveur de madame de B.... vous euſſiez quelquefois la

courage de venir respirer un mauvais air dans la chambre d'un malade, je vous presserois beaucoup de me faire cette faveur. Je me hâtai de le promettre avec plus de satisfaction qu'il n'en pouvoit avoir à l'obtenir. Mais je découvris de l'embarras dans les yeux de sa femme. Le mari qui s'en apperçut aussi, lui demanda si elle ne seroit pas charmée que je vinsse passer avec eux le tems que je voudrois bien employer si mal. Moi ? dit-elle, je partagerai toujours le plaisir que vous prendrez à voir chez vous M. le comte, & je ne suis embarrassée que de l'ennui qu'il en recevra. Mais le monde est un censeur extrémement dangereux. S'il vous connoît, lui répondit assez vivement M. de B...., il sera forcé de vous respecter ; & que vous importe ses jugemens, s'il ne vous connoît pas ? D'ailleurs, ajouta-t-il, sa malignité seroit ici bien aveugle & bien ridicule. C'étoit ma cause que cet honnête malade plaidoit avec cette chaleur. Je le secondai, en promettant à madame de B.... que ma conduite justifieroit les bontés de son mari & les siennes.

Une joie délicieuse que je rapportai de cette visite, me fit assez connoître que madame de B.... m'étoit chère, puisque j'avois peine à distinguer de quoi j'étois plus satisfait, ou de pouvoir déjà juger sur des apparences raison-

bles qu'elle étoit innocente, ou de la certi
que j'avois de la revoir. Mais, dans mes pr
cipes, il me paroiſſoit ſi impoſſible que je p
jamais prendre d'autres ſentimens que ceux
l'eſtime & de l'amitié pour une femme enga
dans le mariage, que je ne penſai pas mêm
me défendre contre la foibleſſe de mon co
J'aurois acheté bien cher les deux avantages
je venois d'obtenir. Le premier me portoit
le même jour à détromper l'intendante & t
ceux qui étoient dans les mêmes préventi
Cependant je me ſouvins que la même ent
priſe m'avoit mal réuſſi pour le financier,
rent du marquis de...., & je ne voulois
donner au haſard. Le monde n'eſt pas ſeulem
injuſte dans ſes jugemens, il eſt aveugle &
rieux à les ſoutenir; comme ſi la honte de l'
reur étoit bien à couvert ſous l'obſtination. C
le comble de la malignité, mais elle eſt véri
continuellement par l'expérience. Pour la p
miſſion qui m'étoit accordée de retourner c
M. de B...., j'étois bien réſolu d'en uſer a
une diſcrétion qui ne pût expoſer l'honneur
ſa femme à de nouveaux outrages. Je lai
paſſer deux jours ſans m'y préſenter.

Fin du premier Livre.

LIV

LIVRE SECOND.

CEPENDANT je n'oubliai pas, vers le soir, que j'avois pris d'autres engagemens avec le vieux marquis. Je me rendis à la petite maison du chevalier, dont la route commençoit à me devenir familière. C'étoit la complaisance & la civilité qui m'y conduisoient presque uniquement. Après avoir été trompé deux fois par le marquis, je ne me promettois pas beaucoup d'amusement de cette troisieme fois. J'avois vu la premiere sans estime, & la seconde sans plaisir. [illegible] la scène épuisée. Des filles, & d'honnêtes femmes tous les caractères du beau sexe ne se rapportent-ils pas à ces deux traits? [illegible] jamais imaginé la possibilité d'un troisieme.

La compagnie étoit [illegible]. Les femmes étoient [illegible] on avoit [illegible] l'opera, [illegible] maîtresse d'un [illegible] indes, qui étoit allé [illegible] pour la [illegible] homme de [illegible], qui [illegible]

que de goutte. En arrivant, je trouvai la joyeuse bande qui sortoit du sallon pour entrer au jardin. Je fus présenté aux quatre demoiselles comme un homme riche & de qualité, à qui les femmes n'avoient encore rien inspiré depuis plus de deux mois que j'étois à Paris. Oh ! cela est tout-à-fait nouveau, interrompit mademoiselle X, l'une des deux actrices ; & s'adressant à moi d'un air libre & folâtre, est-ce à nous, monsieur, me dit-elle, que vous réserviez votre cœur ? Venez, venez ; mes chaînes, continua-t-elle, en roulant sur ce mot, sont d'une douceur charmante. Mademoiselle XI, l'autre actrice, m'arrêta par le bras, & me dit du même air, en roulant aussi sur le dernier mot ; non non, monsieur, c'est une conquête dont je dispute la gloire. Aussi-tôt, mademoiselle XII, maîtresse du Directeur, s'avançant vis-à-vis de moi, me fit un compliment poli, mais dans des termes plus simples. Mademoiselle XIII, maîtresse de l'homme de robe, ne lui laissa que le tems de finir, & me fit aussi le sien. Je conçus à merveille que sur le titre d'homme arrivé depuis deux mois, les quatre friponnes avoient voulu me mettre d'abord à l'épreuve. J'affectai le même badinage ; & leur répondant successivement dans le même ordre, avec les mêmes roulemens, je dis à la première que c'étoit l'amour même qui m'avoit reservé pour ses chaî-

ai-ai-aines, & que j'en pressentois déjà les douceurs; à la seconde qu'ayant assez de [illegible] rendre double service à l'amour [illegible] puterois pas ma conquête, [illegible] y mît sa gloi-oi-oi-oire [illegible] je n'étois pas d'un âge à [illegible] entre deux & trois; à la [illegible] vouloit de moi, tout [illegible] quatre, je tenois un [illegible] pièces, dont chaque [illegible] vivante & sensible.

Ce début, qui [illegible] saillies, nous [illegible] qu'on puisse se [illegible] ter, sans se [illegible] l'esprit, je [illegible] beaucoup [illegible] pas proprement [illegible] réflexions & les [illegible] sonnement [illegible] pas des [illegible] car ce [illegible] n'y a [illegible] une longue [illegible] entretient [illegible] l'on veut [illegible] jolis [illegible]

Du [illegible]

avoit son mérite. Mademoiselle X, étoit une petite blonde, fort bien faite, qui dans deux petits yeux bleus bien ouverts, avoit assez de feu pour en rendre quatre très-vifs. Tous ses mouvemens étoient tournés de même à la vivacité & à l'enjoûment. Son langage y répondoit. Si le son en étoit charmant, il ne pouvoit pas sortir aussi d'une plus jolie bouche. Elle chantoit comme elle parloit, légérement & d'un air badin. Sa voix n'avoit pas l'étendue des plus grandes; mais il y en a peu d'aussi flexibles & d'aussi douces.

Ce n'est point absolument par sa figure que mademoiselle XI, auroit fait ma conquête. J'ai connu des gens qui l'admiroient: mais une grosse tête, avec le front fort petit, & le menton pointu, ne m'a jamais causé d'admiration. Elle me parut d'ailleurs fort mal faite, quoiqu'on m'assurât qu'elle n'avoit pas toujours eu l'embonpoint qui lui rendoit la taille trop courte & trop épaisse. En récompense, elle avoit un fond infini d'agrémens dans l'humeur, & le ton le plus fin de l'esprit dans ses moindres discours. Je n'ai jamais vu tant de fécondité à fournir de ces bagatelles agréables que j'ai nommées de jolis riens. La folle imagination! Après une partie de six ou sept heures, on auroit cru que toutes les plaisanteries qu'elle avoit prodiguées, lui étoient rentrées dans

la tête, pour en sortir sous une nouvelle forme. Peu de voix d'ailleurs, mais agréable ; & le repertoire de chansons badines le plus complet que j'aie connu.

Pour la beauté, mademoiselle XII l'emportoit de bien loin sur les trois autres. On voit peu de visages aussi réguliers. Le teint, les cheveux, le port & la taille assortis. De la vivacité, fort au-dessous des deux premières ; mais assez pour s'animer avec le secours du vin de Champagne & de l'exemple. Un air trop réfléchi dans le badinage, qui venoit peut-être de vanité & d'émulation. Elle méditoit ce qu'elle avoit à dire. J'ai pris une meilleure idée de son jugement, mais elle lui faisoit faire le rôle de la folie, qui ne lui convient guères. On me dit qu'elle avoit inspiré une passion si vive à son amant, qu'il avoit eu quatre accès de fievre de la [illegible]. Il l'avoit obligée à la fidélité par des [illegible] exécrables. Elle nous [illegible] prononcés de bonne foi, [illegible] repentie le lendemain, & [illegible] de s'en [illegible] XII, ne [illegible] qu'elle exe[illegible] qu'elle re[illegible] tous les re[illegible] au magasin, elle [illegible]

Au premier coup d'œil, mademoiſelle XIII n'étoit que jolie. A ceux qui la voyoient un quart d'heure, elle paroiſſoit plus que belle. C'étoit la magie de ſes yeux, d'où il ſe répandoit mille charmes ſur toute ſa perſonne. Quoiqu'elle eût le teint clair & la peau fort blanche, elle n'avoit pas un trait régulier. Mais cet air dominant de deux yeux les plus fins & les plus tendres du monde, aſſortiſſoit des choſes qui n'étoient pas faites pour ſe trouver enſemble. Elle avoit la bouche grande, par exemple, & les dents d'une petiteſſe ſurprenante ; le nez court & pointu ; le front étroit & les tempes larges ; le bras très-gros & la main fort petite. Mais le regard dont elle accompagnoit un ſourire, le rendoit enchanteur. Les lèvres de cette grande bouche étoient vermeilles. Ces petites dents, d'un ordre & d'une blancheur admirable. Sur ce front ſi étroit, les cheveux étoient placés divinement, & les tempes ne s'ouvroient ſi fort que pour y faire ſerpenter deux belles veines. Je n'ai rien vu de ſi piquant que ce petit nez retrouſſé en pointe, qui ſembloit remonter vers les yeux pour leur dérober de l'éclat. Enfin ces mains enfantines, qui étoient comme déplacées au bout d'un bras ſi charnu, on les auroit crues volées à quelque ſtatue de l'amour. Avec tous ces agrémens, mademoiſelle XIII, avoit de l'eſprit & de la gaieté, mais autant

de caprice dans l'humeur que de bizarrerie dans la figure.

Nous commençâmes notre promenade comme de vrais fous, chantant, dansant, courant l'un après l'autre, pillant des fleurs pour nous les entre-jeter sur les coëffures & les perruques. Le vieux marquis étoit le premier à faire des sauts & des gambades. En passant devant les statues, je m'attendois à quelque réflexion conforme au sujet. Mais XII & XIII, y jetèrent à peine un coup d'œil & passerent sans dire un seul mot. XI, dit d'un ton plaisant; la belle instruction pour des Vestales! Quelle modestie, reprit X, ... qu'on puisse t'apprendre quelque chose. Le ... quis voulut hasarder quelque ... on lui répondit; vous tairez-vous ... En un mot, les statues perdirent ... Pour moi, qui me souvenois ... que j'avois entendus dans le ... souper, & de la morale ... rai cet honnête tempérament ... nymphes.

On s'avança ... la propreté & la fraîcheur de l'heure ... les demoiselles à danser régulierement ... quelques pas de menuet qu'il ... un branle aux chansons ... la ... Les demoiselles ...

le beau gazon qui étoit au pied du grouppe de ſtatues. Nous nous plaçâmes pêle-mêle entre toutes ces figures de marbre. On propoſa des petits jeux. Il y en eut de toutes les ſortes, & la plupart fort ingénieux. Je me ſouviens que dans celui des comparaiſons, mademoiſelle X, que je n'aurois pas ſoupçonnée de juſteſſe d'eſprit, ſe tira d'affaire deux fois par des comparaiſons fort heureuſes. Sur la demande, à quoi comparez-vous ma penſée ? Elle avoit dit, à un œuf. Le mariage étoit la penſée, il falloit comparer un œuf au mariage. Rien de ſi ſemblable, dit-elle, avec ſa vivacité ordinaire, car ils ne ſont bons tous deux que le premier jour. Sur une autre demande, ſon mot avoit été une baſſe de viole, & la penſée étoit un oreiller. La comparaiſon ne s'offroit à perſonne. Oh ! je les compare, dit-elle auſſi-tôt. Ils adouciſſent tous deux les inquiétudes du jour.

On joua aux proverbes, à l'alphabet d'amour, aux propos interrompus, au petit bon homme vit-il, à la bonne mère Angotte, à vendez-vous du ruban, au petit ſifflet, enfin à tous les jeux propoſés, car il n'y a perſonne qui n'ait le ſien à propoſer dans ces occaſions. Les gages furent tirés, & ce badinage ſe ſoutint avec un agrément infini juſqu'à l'heure du ſouper. Le maître d'hôtel étant venu dire gravement qu'on avoit ſervi, tout

le monde ſe plaignit d'être interrompu. C'étoit un vieux domeſtique, qui avoit élevé le chevalier. Les demoiſelles trouvèrent plaiſant de lui faire rompre la gravité de ſa marche, pour le punir du contretems. Elles commencèrent à lui jeter de l'herbe & des fleurs, à le pincer, à lui faire un fouet de leur mouchoir; & les hommes ſe mettant de la partie, monſieur le maître prit la fuite à toutes jambes, & fut pourſuivi par l'orage juſqu'au bâtiment. La troupe folâtre y arriva fort en déſordre & toute hors d'haleine.

Cependant l'appétit ne manquoit pas plus que la gaieté. On ſe mit à table de fort bon cœur, à la vue d'un ſervice qui ne flattoit pas moins l'odorat que les yeux. J'obſervai qu'en ſe plaçant, les acteurs, ſans être plus ſérieux, prirent pendant quelque tems un air plus meſuré. Les demoiſelles ſe traitèrent civilement de madame. Cette qualité m'ayant paru nouvelle, j'en demandai l'explication à mon voiſin, qui m'apprit que c'étoit leur uſage lorſqu'elles veulent ſe marquer de la conſidération; ſoit parce que la plupart ont déjà l'avantage d'être me[illegible], ſoit parce qu'elles peuvent le devenir. De même, elles ont l'habitude, en parlant des jeunes [illegible] de la cour ou de la ville, de ne pas joindre [illegible] nom monſieur, ni d'autres titres. C'eſt [illegible] ment Eraſte & Damon: ce qui [illegible]

fondé ſur une ſorte de droit, parce qu'ils ont été leurs amans, ou que du jour au lendemain ils peuvent l'être. A l'égard des femmes de condition, qu'elles négligent auſſi quelquefois de nommer madame, en ſe contentant du *la*, qui eſt le ſtyle ſimple, comme la Béliſe, la Dorimène; je ne pus découvrir quelle eſt la ſource de cet uſage.

A meſure que l'appétit cédoit à l'envie de parler & de rire, on recommença le badinage & les diſcours agréables. Je ne puis donner une juſte idée de mille propos, qui tirent leur principal agrément des circonſtances, & qui perdroient trop d'ailleurs dans un ſimple récit, c'eſt-à-dire dépouillés de la chaleur & de la vivacité de l'action. Mais ce qui entretient la joie pendant toute une nuit, ne ſauroit être inſipide; ce qui plaît ſi long-tems, ne peut être groſſier & ridicule; ce qui amuſe l'eſprit & les ſens jusqu'à faire oublier tout autre ſoin, mérite aſſurément le nom de plaiſir. Je n'en connoiſſois point encore de cette nature, où ſans bleſſer l'honnêteté des mœurs, on pût tirer parti entre les deux ſexes, de tout ce qu'ils peuvent employer mutuellement pour ſe plaire. La vertu n'eſt pas de ſi bonne compoſition dans une honnête femme; mais le vice groſſier ne s'arrête point aux mêmes bornes. Dans une fête ſi vive, au milieu de la

bonne chere & au [illegible] [illegible] gaie [illegible] fée. A la vérité, [illegible] badines, [illegible] tures d'amour & les intrigues [illegible] dicule des airs & des manieres [illegible] fort exercés. Mais je n'apperçus nulle ombre de malignité pour la réputation d'autrui, de jalousie pour le mérite, ce ressentiment même pour certaines préférences, sur lesquelles [illegible] plus de sensibilité aux demoiselles de cet ordre. Il sembloit qu'à force de voir & d'entendre, elles eussent reconnu les justes bornes où elles devoient se renfermer, & qu'elles fussent accoutumées à ne pas porter leurs idées plus loin. A l'égard même des petites concurrences que j'aurois cru capables de les diviser entr'elles, je remarquai que chacune se rendoit à-peu-près justice & la rendoit aux autres ; qu'elles avoient leurs degrés & leurs rangs établis ; que sachant bien d'ailleurs par quels principes les hommes se gouvernent, elles attendoient moins de leur propre mérite que du caprice des amans ; & que les plus sottes ayant trouvé quelquefois les meilleures fortunes, une préférence présente n'étoit pas pour les autres une *raison* de jalousie, parce qu'elles avoient toujours *l'espérance* de plaire à leur tour, & souvent à ceux *même*

qui les avoient d'abord négligées. Enfin je leur trouvai non-seulement des façons & des usages, mais encore des principes qui leur étoient propres. Elles ne s'en écartèrent pas un moment; & dans la satisfaction qu'elles me causoient, je répétai plus d'une fois à l'oreille du marquis: elles sont charmantes.

Il auroit été difficile que l'ennui se glissât dans notre assemblée, car un plaisir étoit toujours prêt à suivre l'autre. Le chant succéda aux propos de table. Mesdemoiselles X & XI nous amusèrent long-tems par une abondance de jolies chansons. Après s'être fait entendre successivement, elles nous donnèrent des *dùo*, avec autant de justesse & de précision qu'à l'opéra. Les couplets vinrent ensuite. Ceux qui n'ont point entendu chanter des couplets aux demoiselles X & XI, ignorent ce qu'il y a de plus agréable au monde. On finit par des rondes & des *chorus*, qui nous conduisirent fort avant dans la nuit. Le chevalier qui vouloit faire sa cour à toutes nos belles, avoit proposé de danser en sortant de table, pour faire briller le talent de mademoiselle XII. Mais comme la nuit étoit fort claire, elle fut la première à souhaiter d'en passer le reste au jardin. Abandonner un plaisir tel que la danse, après avoir passé quatre heures à table, c'étoit marquer que nous avions des

amuſemens de reſte. On fit quelques tours d'allées qui aboutirent à retourner ſur ce délicieux gazon, où nous avions paſſé deux heures avant le ſouper. Le marquis avoit ſes vues en nous y conduiſant. Il étoit pour les hiſtoires nocturnes, c'eſt-à-dire pour les petits récits entre clair & ſombre, tels qu'il nous en avoit procurés à notre ſeconde fête. Il en fit la propoſition aux demoiſelles, qui ne marquèrent point d'éloignement pour cette nouvelle ſcène. On s'aſſit, & mademoiſelle X commença ſans ſe faire preſſer.

Ma vie, nous dit-elle plaiſamment, n'a rien de plus héroïque que mes rôles de théâtre; mais j'ai eu dans mes chaînes un héros dont je veux vous raconter une ſingulière aventure. Il avoit entendu parler de moi [illegible]; car où n'ai-je pas porté la gloire de mes [illegible]. Ayant été dangereuſement bleſſé dans une bataille, il prit le prétexte de certaines douleurs qu'il reſſentoit après ſa guériſon, pour venir conſulter les chirurgiens de Paris. Son vrai motif étoit de me voir. Il me le [illegible] à ſon arrivée, quoique [illegible] qu'il avoit beſoin de [illegible] ne fus point [illegible] marqua pour me [illegible] un autre amant [illegible] pour moi, & que [illegible]

étoit queſtion d'accorder ces deux intrigues. Je trouvai un expédient merveilleux. Il ne me fut pas difficile de ſavoir à quels chirurgiens mon étranger s'étoit adreſſé. Je les allai voir. Je ne leur cachai point qu'il avoit des vues ſur moi, & je leur demandai ſi l'état de ſa ſanté lui permettoit de penſer à l'amour. Ils me répondirent qu'étant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'imaginoit, rien ne pouvoit être ſi dangereux pour ſa vie. Cette réponſe favoriſoit mon deſſein. Je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me rendre ſervice, & d'obliger tout à la fois deux honnêtes gens; ce qu'ils pouvoient faire d'un côté, en me donnant un certificat formel de leur déciſion, & de l'autre en perſuadant la même choſe à l'étranger. Ils y conſentirent. Je partis fort contente de ma viſite. Dès le même jour, j'expliquai à mon amant l'occaſion qui ſe préſentoit pour moi d'obtenir des avantages conſidérables, & je lui montrai le certificat qui devoit le raſſurer. Aux doutes & au chagrin qu'il me témoigna, je répondis par des reproches & des plaintes. Ne lui offrois-je pas une preuve de tendreſſe & de fidélité? N'aurois-je pas pu le tromper par des artifices, ou le quitter ſans ménagement? S'il ne fut pas perſuadé de ma bonne-foi, il m'aimoit trop pour ne le pas feindre. Lorſque je fus aſſuré de lui, je tournai mes batteries vers

anger. Je lui dis que ne voulant point avoir nort à me reprocher, il étoit impossible que sse pour lui toutes les complaisances qu'il iroit; mais que j'avois de la reconnoissance r ses sentimens, du goût pour ses bienfaits, que s'il étoit disposé à remplir ses offres, je is fort assidue à le voir & fort attentive à lui ire. L'ordonnance des chirurgiens, qui se nit à mes représentations, le fit entrer dans tes mes vues. Il se crut trop heureux qu'une de ma sorte voulût passer le jour près de dans l'oisiveté, pour une grosse somme néanins qu'il convint de me donner tous les mois. me trouvai la plus heureuse créature du nde; riche par les libéralités de deux amans, tranquille, parce que je n'avois rien à me procher. L'amant du jour m'envoyoit prene le matin dans son carrosse pour me traiter licieusement jusqu'au soir; & l'autre étoit le r à m'attendre chez moi, pour m'accabler de resses jusqu'au lendemain. Cette agréable vie ra six semaines. Je ne m'en serois jamais las. Mais voyez de quoi le bonheur dépend, si la prudence y contribue beaucoup. Dans tems que je croyois ma fortune établie, un audit laquais...... Jusqu'ici le récit de maadoiselle X. avoit été fort sérieux; mais voilà nvie de rire qui la prend, avec ces grands

éclats que ceux qui l'ont connue, peuvent se repréſenter. Nous la regardâmes avec ſurpriſe: toutes nos inſtances pour lui faire continuer ſon hiſtoire, ne pûrent arrêter ce tranſport. Comme elle ſe tenoit les côtés, en recommençant toujours, nous nous mîmes à rire auſſi pour la contrefaire. Cette voie nous réuſſit. Ha! le maudit laquais, reprit-elle. Auſſi étoit-il Moſcovite, pour le moins, & ces gens-là n'entendent guères la galanterie. En me reconduiſant le ſoir juſqu'à la porte de ma chambre, avec un zèle que je ne lui demandois pas, il apperçut ſans doute mon amant, qui m'attendoit en robe de chambre. Quatre minutes ſe paſſent. On frappe à ma porte. C'étoit l'étranger. Là-deſſus les ris de mademoiſelle X. recommencèrent, juſqu'à lui faire perdre haleine. Nous affectâmes d'être ſérieux. Je ne trouve là rien de ſi riſible, lui dit gravement le marquis. Rien n'y ſervit. Il fallut encore laiſſer paſſer cet accès. Ah! s'écria-t-elle, en éclatant comme une folle, je ris de mes ſouvenirs. Vous n'avez pas été témoins d'une ſi plaiſante ſcène. Il étoit comme l'autre en robe de chambre & en bonnet de nuit, couvert de ſes emplâtres & de ſes cataplaſmes. Jugez quel fut mon embarras au milieu de deux hommes qui étoient ſi peu contens de ſe rencontrer. Je me mis à rire comme je ne puis encore m'en empêcher

empêcher. Effectivement, [illegible] commen-
cèrent. Enfin, après avoir [illegible]
elle nous promit d'achever [illegible]
néanmoins mon parti, [illegible]
lui demander ce qu'il [illegible]
Il me reprocha ce qu'il [illegible]
grossièrement ma [illegible]
mais sans me faire [illegible]
avoit peut-être quelque [illegible]
lui dans ma conduite. Je [illegible]
ner l'aventure en plaisanterie. [illegible]
répondis-je galamment, [illegible]
manières ; ou par l'exemple, [illegible]
ces deux méthodes, [illegible]
re, voilà un galant homme, [illegible]
montrant mon amant, [illegible]
voir environ douze [illegible]
& qui s'en [illegible]
soit pas moins [illegible]
France, l'exemple [illegible]
ajoutai-je, [illegible]
usages, & que [illegible]
puis six semaines, [illegible]
chaque jour pour [illegible]
difficulté n'est pas [illegible]
de vous rendre [illegible]
plaisanterie, pendant [illegible]
faire ses réflexions, [illegible]

mon amant qui ne paroissoit pas fort ému de l'aventure, lui fit prendre le parti de se retirer sans me répondre. J'attendis impatiemment le lendemain, dans le doute si je verrois arriver son carrosse. Il ne m'envoya qu'une lettre, accompagnée de cent louis. La lettre ne contenoit pas le moindre reproche. Elle portoit que se rendant justice, il reconnoissoit qu'à son âge & dans sa situation, il ne devoit pas exiger qu'une fille telle que moi lui sacrifiât ses plaisirs; qu'il me remercioit d'une complaisance qui s'étoit soutenue trop long-tems, & qu'il m'envoyoit les dernières marques de sa reconnoissance. Je trouvai de la noblesse dans ce procédé. J'aurois été capable de lui renvoyer ses cent louis, si j'eusse été plus piquée. Mais je suis bonne. Je lui pardonnai le petit chagrin qu'il m'avoit causé, & je lui fis le plaisir d'accepter son argent.

Nous trouvâmes ce récit dans la vraisemblance de l'humeur & du caractère. Mademoiselle XI. avoit eu le tems de préparer le sien. Ce fut apparemment ce qui le rendit si court.

J'ai eu des amans, nous dit-elle; eh! qui n'en a pas? Mais ce qui peut vous surprendre à la première vue, j'en ai eu quarante, de bon compte; car j'ai toujours eu soin d'en tenir un état fort exact. Si vous demandiez comment cela

e; on feroit embarrassé lui-même à [illegible]
re. L'un déplaît; l'autre vous [illegible]. C'est
etit-maître qui n'est capable d'attachement
pour [illegible] jours, un officier qui n'a que
semaines à passer à Paris, un homme de
e, ou d'église, qui craint le scandale [illegible]
t de trois mois. On n'est pas maîtresse de
confiance d'amant. Mais je vous touche, lui
ondéré-je, que je n'ai jamais eu deux [illegible]
ques à la fois. Ainsi, toutes mes [illegible]
t sur le compte des hommes. Il y a quel-
es années qu'un homme [illegible] pri[illegible]
goût très-vif pour ma figure. J'étois libre,
ne le rebutai pas. Il étoit prêt à conclure,
rsque le hasard le fit tomber dans mon cabi-
t sur un écrit intitulé, Liste de mes amans.
s y étoient tous, noms & [illegible], avec la date
l'engagement & de la séparation. Je ne m'a-
erçus de l'effet que cette découverte produi-
it sur lui. Un poison subit ne l'auroit pas glacé
lus subitement. Mon foible n'est pas de me dé-
oncerter. D'ailleurs, c'étoit un homme raison-
able; aussi le pris-je par la raison. Connoissez-
vous, lui dis-je, quelque femme qui soit ma-
riée depuis dix ans? Oui, me répondit-il. Je
la suppose aimable, repris-je, croyez-vous que
si elle devenoit veuve, vous eussiez du dégoût

pour elle par la raiſon qu'elle auroit été dix ans la femme d'un autre ? Non, me dit-il ; celle que je connois eſt une femme ſage, & ſon mari eſt un honnéte homme. Eh bien, répliquai-je, il y a dix ans que je ſuis dans la galanterie ; le nombre des nuits n'a pas été plus grand pour moi que pour cette femme ſi ſage, & je n'ai jamais eu deux amans à la fois. Figurez-vous que les quarante n'en font qu'un, qui a toujours été le même. Mon financier fut ſi frappé de ce raiſonnement qu'il entra auſſitôt dans mes chaînes.

On tomba d'accord avec mademoiſelle XI, que pour les ſens il y a peu de différence entre une femme qui a paſſé dix ans avec le même homme, & celle qui en a vu ſucceſſivement quarante dans le même eſpace. Mais vous comptez pour rien, lui dit quelqu'un, le déſordre du cœur dans cette multitude d'engagemens ? Bon, répondit-elle, c'eſt ce qui nous rend plus aimables & plus piquantes. De quoi ſe forme le mérite d'une femme, ſi ce n'eſt de l'agrément de l'eſprit & des manières ; & qu'eſt-ce qui le donne, ſi ce n'eſt l'expérience, qui ne s'acquiert après tout, que par l'exercice & la variété ? Votre chaſte veuve n'a qu'une façon de plaire, qui étoit le goût de monſieur ſon mari. Nous

en avez mille. [illegible] bien, vous [illegible] trésor.

Quoique personne [illegible] nous reconnumes tous [illegible] étoit juste, & qu'il [illegible] qu'elle [illegible] n'en jugeois pas sur [illegible] semblée, je [illegible] des impressions [illegible] qui ne cherchent que [illegible] musement. Pour [illegible] les parties [illegible] dessus de tout ce que [illegible] lieu.

Mademoiselle [illegible] à commencer son [illegible] elle auroit voulu [illegible] & je vis fort bien qu'elle [illegible] amuser, qu'à nous donner une [illegible] pouvoir de ses charmes. [illegible] cette histoire. Vous ne [illegible] elle, combien [illegible] d'embarras. [illegible] entre lesquels [illegible] miner ; le D. de [illegible] & Z... a [illegible] préférence. Ce n'est pas [illegible] de la distinction entre un homme [illegible]

un homme d'affaires. Il est bien doux, messieurs, d'entendre demander qui l'on est, aux spectacles ou à la promenade; & d'entendre dire autour de soi, c'est la maîtresse de M. le D. de...; il en est fou, il se ruine pour elle. Cela procure une certaine considération. Les gens vous regardent, & s'entretiennent de vous. Est-on chez soi? On est respectée de son hôtesse & des domestiques. Mais comme je quitte peu ma maison, & que j'ai l'humeur douce, je ne me soucie point de ce qu'on pense dehors, & je n'ai pas besoin du nom d'autrui pour être obéie des gens que je paye. D'ailleurs je considérois que les seigneurs sont incommodes par le bruit. Ils veulent qu'on leur connoisse un attachement. Ils amènent leurs amis à souper. Ils s'enivrent. Ils perdent le respéct, & vous êtes traitée dans ces occasions comme une fille. Enfin j'étois déjà portée à préférer Z..., qui est un homme fort riche, ennemi du faste, capable de me faire du bien, & de s'attacher pour long-tems. Deux raisons ont achevé de me tourner vers lui. Un jour, le D... qui se désespéroit de mon incertitude, me proposa cinquante louis pour obtenir mes faveurs. Ce compliment me fit voir qu'avec beaucoup d'amour, il avoit peu d'estime pour moi. Eh! fi, lui dis-je. Vous me donneriez cinquante louis ce soir, & vous me quitteriez. Ne serois-je pas demain la plus mal-

heureuse fille du monde ? Il voulut réparer cette grossièreté. Il m'offrit de m'assurer une forte pension pour quatre ans, avec promesse de la faire durer toute ma vie, si nous étions contens l'un de l'autre. Peut-être parloit-il de bonne foi. Mais il m'avoit choquée. Je soutiens mon état avec honneur. Je suis fille à sentimens. Il arriva, deux jours après, un incident fort comique, qui acheva de me dégoûter de lui pour jamais. La D... sa femme ayant appris qu'il étoit continuellement chez moi, s'imagina fort bien ce qu'il y pouvoit chercher. On prétend qu'elle l'aime. D'autres veulent que leur bien étant dérangé, elle s'efforce d'arrêter ses dépenses. N'importe quel motif. Je me laissai conduire à l'étoile avec une de mes compagnes, par deux amis du D..., qui venoient souvent me voir avec lui. Nous n'y fûmes pas long-tems sans appercevoir deux dames, qui avoient leur carrosse dans l'allée d'en haut, & qui s'approchèrent de nous à pied. Elles me considérèrent avec attention. Nos guides les ayant saluées avec un sourire, je commençai à prendre quelque défiance. Mes soupçons se confirmèrent, lorsqu'ayant jeté les yeux vers l'allée d'en haut, je reconnus un carrosse de D... & la livrée de D... Mais on ne prétendoit pas me laisser dans le doute. En prétant l'oreille, j'entendis madame la D... qui disoit tout bas à l'autre dame ;

il faut convenir que cette créature eſt fort bien. Je ne l'aurois pas crue ſi belle. Voilà de quoi faire tourner la tête à mon mari. Mais, ajouta-t-elle aſſez haut pour être entendue, j'aurai ſoin de la faire avertir que ſi elle le reçoit plus long-tems, elle ſera dans quatre jours à l'Hôpital. Cette menace, dont je ne perdis pas un mot, me rendit furieuſe. Je ne pus m'empêcher de répondre; allez, madame, ce n'eſt pas ma faute ſi je ſuis plus belle que vous; & pour une grande dame, c'eſt fort mal fait de s'en prendre à moi. Gardez-le bien, votre monſieur le D..., on ne penſe pas à vous l'enlever, & je ne veux pas qu'on m'accuſe de faire mourir les D... de jalouſie. Elle paſſa, d'un air dédaigneux, ſans marquer d'attention pour ma réponſe. Dans la ſatisfaction que j'avois de n'être pas demeurée muette, je ne laiſſai pas de ſentir un mortel dépit, qui alla juſqu'à me faire pleurer. Je m'obſtinai à vouloir retourner ſur le champ à la ville. En arrivant, je déclarai aux deux amis du D... que je pénétrois à merveille la pièce qu'ils m'avoient jouée; mais que ce ſeroit la dernière, & pour le D..., & pour eux. Les ordres furent donnés à ma porte, ſans que rien ait été capable de me les faire rétracter. Dès le même jour, j'acceptai les offres de Z..., avec qui j'ai vêcu depuis fort tranquillement. Il n'a d'autre défaut que de m'aimer

trop. Cependant je ne le hais pas, & je ne trouve pas même sa jalousie importune. J'ai la complaisance de ne voir que lui. C'est la première fois, depuis long-tems, que j'ai pris droit de son absence pour souper avec ces messieurs, dont la plupart sont mes anciens amis; & quoique je le trouve fort ridicule d'avoir prétendu me lier par des sermens, je puis m'en repentir, & même les oublier, sans être tentée de les rompre.

Le récit de mademoiselle XII, m'avoit attaché. Je ne le pris point du côté qu'elle s'imaginoit, c'est-à-dire, comme une peinture assez burlesque de l'effet de sa beauté, & de l'amour du D... mais j'avois été frappé de son langage, de ses principes, & de tout ce qui n'avoit servi qu'à faire rire les autres. Je me rappelai ce que le marquis m'avoit promis, sur le peu de goût que je lui avois marqué pour nos deux premiers soupers; une troisième partie, qui n'auroit rien de semblable aux deux premières. Je la trouvois en effet dans les agrémens singuliers des deux demoiselles de l'opéra; mais plus encore dans le caractère de mademoiselle XII, qui étoit tout à fait nouveau pour moi. C'étoit le point que j'avois cru impossible entre l'honnêteté & la débauche. J'admirois une femme, qui, sans connoître la vertu, en retenoit une certaine image, & m'y paroissoit même attachée jusqu'au scru-

pule. Comme je n'ignorois pas que Paris est rempli de cet ordre de demoiselles, dont j'apprenois pour la première fois les usages & les maximes, & que j'étois informé qu'elles sont les délices d'une infinité de gens qui emploient le superflu de leurs richesses à les entretenir, je regardai ce goût comme une espèce de luxe inconnu à nos ancêtres ; mais je compris aussi qu'à la réserve de la religion, qui n'admet aucun tempérament, il y avoit peu de devoirs civils avec lesquels il ne pût s'accorder. Je sentois du moins qu'il tient un rang distingué entre les plaisirs ; & qu'en supposant, dans toutes les femmes de cet ordre, la même retenue dont j'avois l'exemple devant mes yeux, avec le même air de liberté & les mêmes charmes, il n'y avoit rien dans leur commerce, non-seulement qui choquât la bienséance des mœurs, mais qui ne le rendît infiniment agréable.

Pendant que je me livrois à cette pensée, on avoit engagé mademoiselle XIII. à faire son récit. Je suis une plaisante fille, nous dit-elle d'un ton charmant ; je n'ai jamais pu joindre quatre phrases ensemble. Mon talent est pour les exclamations. Cependant quand on m'écoute jusqu'à la fin, on parvient quelquefois à comprendre ce que j'ai voulu dire. Je me souviens qu'il y a trente ans.... La folle ! interrompit

evalier ; elle n'en a pas dix-huit. Ne voi-
l pas, reprit-elle ; on oublie qu'il faut m'é-
er jusqu'au bout. Mais vous serez cause que
is m'observer davantage. C'est de ma mère
je parle. Il y a trente ans, & je m'en sou-
, parce qu'elle ne cesse pas de me le ré-
r, que s'étant mariée dans une province éloi-
, elle écrivit à son frère qui étoit valet de
bre d'un jeune seigneur à Paris, qu'elle avoit
n rêve fort extraordinaire. Oh ! des rêves,
ai quelquefois aussi de fort bizarres ; mais
arle de celui de ma mere. Elle avoit donc
, quoiqu'elle n'eût point encore d'enfans,
lle se trouvoit mere d'une fille [illegible]
, qui faisoit la fortune de toute sa famille.
frere, que je puis nommer [illegible]
le, car il est revenu aujourd'hui [illegible]
rge, lui répondit qu'il ne falloit [illegible]
les avis du ciel, que [illegible]
, il falloit l'élever [illegible]
'envoyer toute jeune à Paris [illegible]
t de la faire instruire, & que [illegible]
s, il la pousseroit [illegible]
mplir la prédiction. [illegible]
tieres sans qu'elle eût d'enfans. [illegible]
confiance à [illegible]
ns la treizieme. [illegible]
ien d'efforts [illegible]

pour ce chef-d'œuvre ? Toutes les espérances renaissent. On me trouve jolie, c'est-à-dire, chifonne, telle que vous me voyez encore. On m'élève fort bien pour des gens de notre état. Lorsque je fus à l'âge de douze ans, il prit envie à ma mère de vérifier son ancien songe. Elle écrit à mon oncle qui servoit encore le même maître. Sa lettre portoit que me trouvant en âge d'être propre à quelque chose, avec bien de petits agrémens dont il feroit surpris lui-même, elle me mettoit dans le coche, qui devoit arriver le sixième jour ; que c'étoit sur lui désormais qu'elle se reposoit de mon éducation & de ma fortune ; qu'il devoit me mettre quelque part en apprentissage, & ne pas manquer sur-tout de m'aller recevoir à l'arrivée du coche. Cette lettre vient à Paris par la poste, est portée à mon oncle, qui se trouve absent par hasard, & jusqu'à son retour, prend place sur une table dans une des antichambres de l'hôtel. Le maître avoit eu le tems de vieillir depuis environ vingt-quatre ans ; mais le goût du plaisir ne vieillit point. Il apperçoit la lettre. Il s'attribue le droit de l'ouvrir. Il la trouve si intéressante, que l'ayant serrée fort soigneusement, il attend son valet de chambre avec un plan tout dressé pour l'éloigner. Il lui ordonne de prendre sur le champ le meilleur cheval de son écu-

tie, & de sa [illegible] moment. C'étoit [illegible] qu'elle ne pouvoit [illegible] lui donne une lettre [illegible] de la cour, qui [illegible] ordres. Mon oncle part, [illegible] de son maître. La [illegible] contenoit une [illegible] l'adresse, de faire [illegible] quatre jours, [illegible] effet, mon oncle [illegible] textes, dans une [illegible] tend qu'il soit entré, [illegible] des raisons mystérieuses, [illegible] l'alarmer, il aura le tems [illegible] quatre jours. Il [illegible] l'arrivée du coche. Le [illegible] faire meubler proprement [illegible], dans une rue écartée. Il [illegible], à qui il promet une [illegible], prenant un habit [illegible] vient tranquillement [illegible] demande sa niece. Je [illegible] bon jour, mon cher oncle. [illegible] père, pour ma mere, [illegible] entrer dans un fiacre, [illegible] brassemens à son aise. [illegible] ment qui m'attendoit. Il [illegible]

tendre heureuse comme une petite reine. Rien n'y manquoit pour charmer les yeux d'une jeune fille. Je fus toute glorieuse de voir une servante sous mes ordres. Enfin, il m'assure que Paris est un lieu dangereux, où il ne peut me laisser seule pendant la nuit, exposée aux esprits & aux voleurs. Ainsi je trouve, sans y penser, un amant fort tendre dans mon oncle. Vous me demanderez si j'y fus absolument trompée, ou si j'étois déjà capable d'être entraînée par le plaisir. Non ; je suis de trop bonne foi pour le dire. Mais le charme de l'abondance, la vue de mille jolis colifichets, & l'espérance d'une vie heureuse, m'aveuglèrent. Cependant mon oncle revint deux jours après. Je ne sais de quelles précautions son maître eut besoin pour lui apprendre son artifice. Il le fit consentir à se taire, & le prix de cette complaisance fut une bonne direction qu'il obtint pour lui dans les fermes. Je fus adorée de mon amant. Ma mère, à qui je marquai ma fortune & celle de mon oncle, m'écrivit qu'elle venoit de perdre mon père, & se hâta de recueillir tout ce qu'elle possédoit pour venir s'établir avec moi. Nous avons vécu dans cet état près de quatre ans & demi, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de mon amant. Il m'a laissé une pension viagère de douze cents livres, qui auroit suffi pour me conduire à quel-

que chose, si mon oncle avoit daigné prendre quelque intérêt à mon établissement. Mais ayant acquis de quoi se procurer une charge honorable, il a refusé de me voir depuis la mort de son maître. Le chagrin de me trouver comme abandonnée, l'habitude d'une vie commode, & les conseils de ma mère, qui s'est accoutumée aussi à l'opulence, m'ont fait écouter les offres de l'homme de robe, qui prend soin à présent de mes affaires. Il est riche. Il est homme commode. Ses accès de goutte me laissent souvent une liberté dont je n'abuse jamais. Miséricorde! s'écria mademoiselle XIII, en s'interrompant. Je crains d'avoir ici distilé l'ennui & le sommeil. Et je sens moi-même à la fin de mon histoire, une langueur qui me fait bâiller.

Nous l'assurâmes au contraire qu'elle nous avoit fort amusés. J'avois été plus attaché qu'un autre, par quelques idées dont elle m'avoit fourni l'occasion. La manière dont elle étoit entrée dans la route du plaisir, m'avoit servi d'explication pour ce grand nombre de jeunes filles qui sont réduites au même sort, & dont la multitude doit causer de l'étonnement. On demande quelle est la source d'une dépravation si commune dans un sexe, dont le partage naturel semble être la pudeur & la modestie? Il est certain qu'elle vient moins de leur incontinen-

ce, que de celle des hommes. Auſſi en ſont-elles ordinairement la victime. Les plus heureuſes, & ſans doute les moins coupables, ſont celles qui ſe tenant au premier degré de leur chûte, regardent avec horreur des précipices beaucoup plus profonds, qui ne ſont pas bien loin au-deſſous d'elles. Dans cette ſituation, où la débauche groſſière les révolte encore, où quelques reſtes de ſentiment échappés au naufrage de leur vertu, produiſent le goût de la bienſéance, ſans affectation & ſans auſtérité, ſi elles joignent de l'eſprit & de la politeſſe aux agrémens naturels qui ont cauſé leur perte, elles forment ce troiſième ordre, cette claſſe ſingulière, où l'on trouve preſqu'autant de décence que de liberté dans les plaiſirs.

L'aurore commençoit à nous annoncer le jour. Sa lumière nous fut moins incommode que ſa fraîcheur. Les demoiſelles, en ſe diſpoſant à partir, eurent le courage de nous donner encore quelques airs de chant, pour entrer en lice avec les roſſignols, qui ſe faiſoient entendre ſur tous les arbres du bois. On ajouta cent jolies choſes ſur la naiſſance du ſoleil. Comme il y entroit plus de vivacité que d'ordre & de raiſon; quel perſiflage! s'écria mademoiſelle XI. Ce mot étoit nouveau pour moi; ou plutôt je l'avois entendu pluſieurs fois, ſans en avoir pu deviner le ſens.

Je le demandai au vieux marquis. M. [illegible] dit-il, je l'emploie comme un autre, sans l'entendre mieux que vous. Mais ce que j'ai su bien prendre, c'est ce que nous faisons à present & ce que nous avons fait toute la nuit. Demandons-le à mademoiselle [illegible], qui vient de s'en servir. Elle nous protesta qu'elle l'ignoroit, & qu'elle ne l'avoit appliqué à nos extravagances que pour l'avoir entendu mille fois dans les mêmes occasions. Toute la compagnie fit le même aveu d'ignorance. De cent personnes à qui j'ai [illegible] fait depuis la même demande, je n'en ai pas trouvé deux dont les définitions se soient accordées. La mienne, pour joindre ce trait de grammaire à mon histoire, ne sera ni longue ni recherchée. Le persiflage, autant que j'ai pu le comprendre dans la suite, est l'art de railler agréablement un sot par des raisonnemens & des figures qu'il n'entend pas, ou qu'il prend dans un autre sens. Mais nos demoiselles ne se croyoient pas si obligées de savoir ce qu'elles disoient, que de le dire avec beaucoup de grâce & d'enjouement. Elles nous firent terminer la fête par une danse générale, pour nous marquer qu'elles ne se rendoient point au sommeil; & se dérobant comme des éclairs, elles se jetèrent dans les voitures qui devoient les reconduire.

Comme je n'avois point entendu parler de présent, & que je supposois qu'elles n'étoient parties qu'après avoir été payées, je demandai au marquis si je n'avois pas dû leur donner aussi quelques louis d'or. Justice ! s'écria-t-il. Eh ! de quel barbare climat sortez-vous ? Vous auriez joué à vous faire dévisager. Apprenez qu'à l'opéra on ne connoit point l'intérêt sordide. On est volontiers d'une partie de souper. Si l'on se croit capable d'y donner du plaisir, on vient aussi pour en prendre. Enfin l'on se croit compagnie. Je ne dis point, ajouta-t-il, que si vous avez trouvé les demoiselles assez aimables pour vous faire souhaiter de les revoir, vous ne puissiez offrir quelque jour, une tabatière de prix, une belle robe, un diamant qu'elles vous feront la grâce d'accepter. Mais vous aurez soin que le présent soit du meilleur goût, & qu'il soit offert avec quelqu'assaisonnement de fine galanterie. Je ne vous conseille pas même d'y manquer, si vous voulez paroître quelquefois avec un peu de considération dans les coulisses. Bonne instruction, lui dis-je. Je ne me lasse pas d'entendre ce qui augmente mon admiration pour un petit peuple si aimable. Cette partie, que j'ai trouvé charmante, ne sera point apparemment la dernière. Je vous ferai ma cour, peut-être chaque

mois d'un ou deux de ces délicieux ſoupers, comme je vais une ou deux fois la ſemaine à l'opéra.

Après les douces fatigues d'une ſi belle nuit, le jour entier ne me parut pas trop long pour réparer l'épuiſement de pluſieurs veilles. Mais je n'eus rien de ſi preſſant le troiſième jour, que de retourner chez monſieur & madame de B... Les reproches du mari, pour une abſence qui lui avoit paru trop longue, me perſuadèrent enfin qu'il trouvoit une ſatisfaction ſincère à me voir. Je ne pus être aſſuré de même, des véritables ſentimens de madame de B... La politeſſe & la douceur étoient trop inſéparables de ſon caractère pour me laiſſer voir d'autres apparences; mais une ſévère modeſtie ſembloit faire la garde autour d'elle, & veiller ſur toutes ſes actions. J'aurois appréhendé de la contraindre, ſi l'air aiſé qui accompagnoit ſes moindres mouvemens, & la bonté même avec laquelle elle paroiſſoit me ſouffrir, ne m'euſſent perſuadé que cette retenue lui étoit naturelle. J'avois pris la fin de l'après-midi pour ma viſite. M. de B... me propoſa familièrement de demeurer à ſouper près de ſon lit avec ſa femme. Elle prévint ma réponſe. Ne gênez pas M. le comte, lui dit-elle. Vous figurez-vous qu'il n'ait pas ſes parties faites, & qu'il puiſſe trouver de l'amuſement à ſouper ſeul

avec nous? Je lui répondis, ſans affectation, qu'il y avoit ſans doute vingt ſoupers dont je pouvois être, mais que n'ayant point d'engagement formel ce jour-là, j'accepterois volontiers l'offre de M. de B..., ſi elle avoit la bonté d'y conſentir. Je demeurai. Tous les plaiſirs du monde n'approchent point de cet agréable ſouper. Je mangeai peu, quoique nous fuſſions fort bien ſervis. Mais je trouvai dans les charmes de madame de B..., une nourriture délicieuſe pour tous mes ſens. J'étois à deux pas du lit, placé néanmoins vis-à-vis d'elle, & la table aſſez étroite. Que je lui découvris de nouvelles perfections! Quels tréſors de beauté, d'eſprit & de grâces! Je ſens bien que dans l'admiration que m'inſpiroit une ſi belle perſpective, il entroit déjà de vives étincelles du feu qui s'allumoit ſecrètement dans mon cœur. Mais avec autant de liberté pour la voir, pour l'obſerver, pour l'entendre, elle n'auroit pas paru moins charmante à tous les hommes du monde. C'étoit la juſtice même que je croyois lui rendre, qui m'empêchoit encore de diſtinguer la nature de mes ſentimens.

Je me retirai ſi plein d'elle, que les raiſons qui m'avoient déterminé à mettre quelque diſtance entre mes viſites, me parurent beaucoup plus foibles. Le lendemain j'attendis impatiemment le ſoir. Je repris le même chemin vers la

même heure. Elle parut surprise de me voir. Mais ce fut l'impression d'un moment. Son mari témoignant toute la joie qu'il étoit capable de sentir dans sa situation, nous recommençâmes un entretien dont il ne parut pas moins satisfait que moi. J'allois me retirer, lorsque me regardant avec un sourire; n'y a-t'il pas d'indiscrétion, me dit-il, à vous demander où vous êtes engagé? Je ne le suis pas, lui répondis-je, autrement qu'ici. Que ne demeurez vous donc avec nous, reprit-il; au moins si vous ne vous fâchez pas de faire mauvaise chère, en triste compagnie. Je voulus répondre, sans avoir jetté un coup d'œil sur madame de B... Elle baissa la vue; mais je ne remarquai rien sur son visage de contraire à mes désirs. Non, dis-je aussitôt à son mari, je ne m'en fâche point, & je lui donne [illegible] je demeurerai volontiers. Mon caractère, continua-t-il, se ressent peu de mon âge. Il ne me porte point à la dissipation. J'aime au contraire [illegible] de l'esprit, quand elle est jointe à la bonté du cœur; & je trouve ici l'une & l'autre. Il seroit fort heureux pour moi, répondis-je, que vous me crussiez seulement capable de connoître ces deux qualités, & de les estimer [illegible] ce qu'elles valent en elles. [illegible] plaisir que vous prenez à [illegible] sir, par la confiance de vos [illegible]

Je rappelle ici les invitations & les instances de monsieur de B... pour justifier en quelque sorte l'assiduité avec laquelle je continuai de le voir, & de souper même chez lui presque tous les jours. Je suis bien éloigné de prétendre que les sentimens qu'il avoit pris pour moi, fussent mon seul motif. Mais ils servirent long-tems à me déguiser l'état de mon cœur. Dirai-je qu'ils me devinrent funestes par une trompeuse illusion ? Je ne dois jamais nommer l'amour sans frémir, parce qu'il m'a précipité dans les plus cruelles infortunes; mais il m'a fait connoître aussi le bonheur par des impressions si charmantes, que j'ai peine à lui donner des noms trop durs, & que je ne prononcerai jamais le sien sans respect.

Ces visites, ces soupers, auxquels je me livrois avec si peu de ménagement, étoient un mortel poison dont je m'enivrois. Ce ne fut point à l'excès du plaisir que je m'en apperçus ; je m'en étois fait une trop douce habitude. Je ne reconnus l'amour qu'à ses tourmens. Bientôt, au lieu de cette douce émotion, dont je ne pouvois me défendre à la vue de madame de B..., au lieu de cette tranquillité pleine de charmes que je goutois ensuite auprès d'elle, de cette vivacité qu'elle m'inspiroit à table, de cette gaieté dont elle m'animoit, & de mille sentimens délicieux qu'elle sembloit créer dans mon cœur, d'un regard ou

d'un ſourire; enfin au lieu du bonheur même, dont j'avois gouté comme les prémices, je tombai dans un état que je ne puis encore me rappeler ſans étonnement. Si je déſirois de la voir avec une mortelle impatience, ce n'étoit plus pour me livrer à la joie dans ſa préſence. Il me ſembloit au contraire qu'elle devenoit comme le ſignal de mille ſombres idées qui s'élevoient dans mon eſprit, & d'autant de triſtes ſentimens qui ſe formoient dans mon cœur. J'avois une avidité extrême de l'entendre, & preſque nul empreſſement à lui répondre. Si je la regardois, ce viſage que j'avois conſidéré tant de fois avec un goût ſi vif d'admiration & de complaiſance, rendoit mes yeux immobiles, & les attachoit long-tems avec une langueur ſtupide, où je ne me ſurprenois pas moi-même ſans confuſion. Un coup d'œil, qu'elle jetoit ſur moi, ſembloit me faire ſortir un moment de ma létargie; cependant ce mélange de vivacité & de douceur qui donnoit tant de grâce & de fineſſe à ſes regards, ne tiroit de moi qu'un ſourire lent, preſqu'auſſitót fini que commencé; ou ne ſervoit qu'à me faire changer de poſture pour la conſidérer d'une autre manière, en retombant dans les mêmes méditations. Je ſouffrois, ſans diſtinguer le ſiège de ma douleur. J'étois inquiet, avec un extrême étonnement de ne me trouver aucun ſujet d'inquiétude. Il m'é-

chappoit des soupirs, & je n'avois rien à craindre ni à regretter. M. de B... qui s'apperçut du changement de mon humeur, me demandoit souvent, avec les inquiétudes de l'amitié, s'il m'étoit arrivé quelque sujet de chagrin. Je lui répondois naïvement que j'ignorois moi-même d'où venoit cette altération, & que je me croyois menacé de quelque maladie. Sa femme ne me faisoit pas les mêmes questions; mais je croyois lire de l'embarras dans ses yeux: & quoiqu'elle me regardât peu, je remarquai qu'elle m'observoit quelquefois avec un air d'intérêt. Ses moindres attentions m'étoient pernicieuses. Elles produisoient dans tous mes sens une révolution qui alloit souvent jusqu'à m'effrayer. Un mot qu'elle m'adressoit me pénétroit jusqu'au fond du cœur. Tout ce qui venoit d'elle, ce qu'elle avoit touché, prenoit pour moi une force magique, qui m'y attachoit par des liens comme invincibles.

Il ne falloit pas des preuves si claires pour me faire connoître la vérité de ma situation. Je n'étois pas arrivé à l'extrêmité du mal, sans avoir ouvert mille fois les yeux sur l'état de mes sentimens. Mais défendu, comme je croyois l'être, par des principes dont la nécessité ne m'étoit pas moins présente, je me reposois sur eux de la conduite de mon cœur, & je ne voyois aucun risque à suivre le plus doux de tous les penchans

avec des vues innocentes [illegible] du plaisir. D'un degré à l'autre la distance est imperceptible ; d'ailleurs la pente est si [illegible] qu'on y glisse presque nécessairement. Cependant tous ces degrés, qui composent une longue chaîne, changent de nature à mesure qu'elle s'étend ; & l'on est effrayé de tomber au crime après avoir commencé par l'innocence.

Je puis le dire néanmoins à l'honneur de ma fermeté : ce ne fut pas la crainte de manquer de pouvoir sur moi-même, & de me rendre méprisable par quelqu'indiscrétion aux yeux de madame de B... & de son mari, qui me firent rappeler toutes les forces de ma raison ; mais sentant que le désordre de mon cœur étoit contagieux pour ma santé, manquant d'appétit, ne connoissant plus le sommeil, & perdant le goût de mes plus agréables amusemens, je me fis honte à moi-même d'une foiblesse dont les effets étoient si dangereux. Je réduisis toute la question à ce raisonnement : il n'y a point de penchant si doux, d'illusion si flatteuse, de charme si puissant, qui puisse me faire violer les droits de l'hospitalité & du mariage. C'est un devoir sacré qui ne souffre pas même d'objection dans mes principes. Il ne me reste que le plaisir secret du sentiment ; mais je n'y trouve plus qu'un cruel supplice ; & le progrès naturel d'une si violente

altération, ne peut-être à préſent que la perte de ma ſanté & de ma raiſon. Plaiſir funeſte ! Il faut y renoncer.

Dès le même jour je prévins monſieur & madame de B...., ſur le beſoin que j'avois de garder quelque tems ma chambre, pour une ancienne infirmité qui m'obligeoit à ce régime. Je leur fis ce compliment d'un ton tranquille & qui ſe ſentoit déjà de la force de mes réſolutions. Le mari me témoigna de l'étonnement; mais ne pouvant rien oppoſer à des raiſons de ſanté, il ſe réduiſit à faire des vœux pour mon rétabliſſement. Madame de B...., de qui je pris auſſi congé avec un compliment civil, me fit une réponſe fort courte. Je ne la regardai point pour être plus ſûr de moi, & j'ignorai ce que ſon viſage & ſes yeux pouvoient exprimer. Mais quand vous reverrons-nous ? me dit ſon mari, en me voyant prêt à partir. Je ne ſais pas, lui répondis-je triſtement ; & je ſortis ſans avoir jeté un regard ſur madame de B.....

L'effort que je faiſois ſur moi-même devoit être bien violent, puiſqu'en traverſant l'antichambre, je ſentis des larmes amères qui ſortoient de mes yeux. Je m'éloignai [illegible] avec la même conſtance, & j'allai me [illegible] chez moi le reſte du jour. J'y

dans un abattement incroyable. La nuit ne fut pas plus tranquille. Je ne l'employai qu'à combattre les mouvemens de mon cœur, & qu'à repouſſer comme un poiſon, des images charmantes dont j'avois fait mon bonheur dans un autre tems. Il me fut aiſé de concevoir que je ne devois rien eſpérer de la ſolitude ; je réſolus de me livrer à la diſſipation.

Depuis trois ſemaines que j'étois poſſédé de ces tiranniques ſentimens, j'avois évité les amuſemens d'éclat. On m'avoit propoſé vingt petits ſoupers que j'avois refuſés. Les maiſons tumultueuſes m'avoient encore inſpiré plus d'éloignement. Comme l'heure où je me rendois chez M. de B..... étoit le point ſur lequel tous mes déſirs ſe réuniſſoient pendant le jour, j'avois cherché pendant le reſte du tems des occupations douces & tranquilles. La ſociété du préſident, & quelques autres maiſons dont il m'avoit ouvert l'entrée, celle de la marquiſe où je voyois régulièrement M. de La..., un petit nombre de viſites que je ne pouvois refuſer à la bienſéance, m'avoient ſuffi pour remplir les plus longs jours. Mais en réfléchiſſant ſur ma ſituation, je la trouvai trop inſupportable pour en attendre le remède du tems, & je pris le parti de le chercher dans le tumulte du plus grand monde.

J'allai dîner le jour ſuivant à l'hôtel de... maiſon célèbre par la brillante & nombreuſe compagnie qui s'y raſſembloit. J'y paſſai trois ou quatre heures qui me parurent les plus longues de ma vie. Loin d'y porter l'eſprit d'obſervation, je ſavois par d'autres expériences que ces grandes aſſemblées, où perſonne n'eſt dans ſon naturel, n'offrent rien qui puiſſe attacher l'eſprit ni le cœur ; mais c'étoit cette raiſon même qui m'y conduiſoit. Je voulois voir beaucoup de viſages différens, des robes, des parures nouvelles, des montres & des tabatières de nouvelle mode, entendre des propos vagues auxquels on n'eſt point obligé de faire des réponſes plus juſtes, me prêter au bruit, au faſte, en un mot, me remplir l'imagination de pompeuſes bagatelles. Il n'y manquoit rien de ce que je déſirois ; mais après m'être ennuyé plus d'une heure & demie à table, & deux heures à trouver affecté tout ce que je voyois faire ou que j'entendois dire, je me crus délivré du ſupplice en quittant une compagnie, qui avoit eu l'art de me fatiguer ſans me cauſer de peine ni de plaiſir.

C'étoit l'heure de la comédie. Je me flattai d'y trouver une autre ſorte de variété qui jetteroit plus de mouvement dans mon imagination. Le ſpectacle, l'aſſemblée, la figure des actrices,

la liberté de courir du théâtre aux loges, à l'amphithéâtre, à l'orcheſtre, aux foyers, m'avoient quelquefois fort amuſé. En mettant le pied ſur le théâtre, je trouve à l'entrée d'une couliſſe le vieux marquis, qui lorgnoit attentivement les balcons & les loges. Je fus obligé de le ſaluer deux fois, pour le tirer de ſa méditation. Enfin m'ayant reconnu, avez-vous vu cet enfant, me dit-il avec tranſport. Il parloit de mademoiſelle XIII, cette jolie maîtreſſe d'un homme de robe, que nous avions eue à ſouper. Elle étoit fort brillante dans un balcon. Il faut, reprit le marquis, que nous l'enlevions ce ſoir à ſon amant. Il eſt guéri de ſa goutte; le triomphe en ſera plus glorieux.

Je l'écoutai ſans lui répondre, il me preſſa d'être de la partie. Dans l'impatience des mouvemens qui m'agitoient, je lui dis aſſez froidement que je le trouvois fort heureux de ce goût vif pour le plaiſir, qui ne l'abandonnoit pas un moment; & je m'aſſis pour en prendre, s'il m'étoit poſſible, à la repréſentation d'une fort belle pièce.

Pendant que je faiſois mes efforts pour y fixer mon attention, le marquis, qui ne ſe rebutoit de rien, alla tenter mademoiſelle XIII, par ſes offres. Elle m'avoit apperçu ſur le théâtre. Son caprice lui avoit inſpiré quelques ſen-

timens pour moi dans notre première partie. Elle accepta la propoſition du ſouper à deux conditions ; l'une, que j'en ſerois, pour le plaiſir, lui dit-elle, qu'elle trouvoit à me voir ; l'autre, que ſon amant, qui devoit la venir prendre à la fin du ſpectacle, en ſeroit auſſi, parce qu'elle ne pouvoit honnêtement s'en défaire, & que pour ſes vues d'ailleurs, elle ſouhaitoit que j'euſſe avec lui quelque liaiſon. Le marquis conçut tout ce qu'il y avoit de favorable pour moi dans cette explication. Il paſſa ſur la répugnance qu'il avoit à mettre l'amant de la partie, & ſe hâtant de venir à moi, il me dit à l'oreille que je lui avois des obligations que j'ignorois ; que mademoiſelle XIII me vouloit du bien, & lui en avoit dit aſſez de moi pour ſe faire entendre ; qu'elle le deſtinoit ſans doute pour la confidence ; qu'il rendoit volontiers ce ſervice à ſes amis ; qu'au fond elle méritoit bien que je fuſſe un peu ſenſible à ſes avances ; que ſans chercher à ſavoir d'où venoit mon air ſombre & chagrin, il vouloit abſolument que je profitaſſe de l'occaſion ; qu'il alloit faire chercher le chevalier de *** pour lui demander ſa petite maiſon, en lui offrant d'être lui-même de la fête, & dire à mademoiſelle XIII, que j'acceptois avidement le plaiſir de ſouper avec elle.

Il prit ma froideur & mon ſilence pour un conſentement. Son zèle le fit partir auſſitôt pour exécuter ce qu'il m'avoit offert. Un moment de réflexion ſur ſon projet, me le fit mettre au nombre des amuſemens dont je pouvois eſpérer de la diſſipation. La belle inclination de mademoiſelle XIII, me parut un badinage; mais je me ſouvenois que ſon humeur m'avoit réjoui, & c'étoit un remède à tenter pour ma triſteſſe. Je pris le moment de la ſaluer du lieu où j'étois. Vers la fin de la petite pièce, ſon amant ſe fit voir dans le balcon. Le marquis, qui le connoiſſoit, & qui avoit déjà donné tous ſes ordres pour le ſouper, voulut ſe faire un mérite de l'inviter lui-même. Nous le joignîmes. La partie fut liée ſans affectation.

M. de XXX, étoit un maître des requêtes, dont la figure & les manières me plurent beaucoup. Je ne lui trouvai pas l'eſprit moins agréable. En arrivant à la petite maiſon, nous apprîmes que le chevalier n'avoit pas voulu ſouffrir que le ſouper ſe fît en notre nom, & qu'ayant conſenti d'en être avec quelques-uns de ſes amis, il avoit déjà ordonné les préparatifs. Tout agité que j'étois par le trouble de mon cœur, je m'efforçai de ne pas faire un perſonnage ridicule dans une partie ſi riante. Les regards & les attentions de mademoiſelle XIII,

aidèrent plus que le discours du marquis, à me persuader que je n'étois pas mal dans son esprit. Il eut soin, pendant la promenade, de prendre souvent le maître des requêtes à l'écart, pour me laisser plus de liberté auprès d'elle. La petite coquette en profita mieux que moi. Elle me fit assez comprendre que je ne lui trouverois pas d'aversion pour mes soins. Je reçus ses ouvertures avec plus de politesse que d'empressement.

En nous mettant à table, le marquis ne manqua pas de me placer favorablement. J'étois à la droite de la belle, & son amant à sa gauche. Il se fit pendant tout le souper un petit commerce de ses pieds avec les miens; c'est-à-dire, que me pressant sans cesse le pied, elle me mit dans l'embarras pour répondre à des déclarations si vives. Au fond, je n'y prenois pas assez de goût pour ne pas regretter une paire des plus beaux bas du monde, qu'elle me salissoit sans pitié. Je me gardois bien aussi de lui rendre ses agaceries, parce que je craignois d'engager le jeu trop loin. Cependant je ne pus me dispenser de les payer quelquefois d'un sourire; & c'étoit trop encore, puisqu'on prit cette réponse dans un autre sens que le mien. La séance fut fort gaie. Je me fis une cruelle violence, pour ne

me laiſſer rien échapper de l'amertume de mes ſentimens.

Avant que de nous quitter, mademoiſelle XIII ſe procura l'occaſion de me dire à l'oreille qu'elle avoit ſu ma demeure du marquis, & que j'aurois le lendemain de ſes nouvelles. Cette promeſſe me toucha ſi peu, que retombant auſſitôt ſur le perpétuel ſujet de mes peines, je paſſai le reſte de la nuit dans mes agitations ordinaires. A mon réveil, je reçus la viſite du marquis, & ſon premier compliment fut de ſe féliciter lui-même ſur le bon office qu'il m'avoit rendu. Je vous porterois envie, me dit-il enſuite, ſi j'étois d'un autre âge; elle eſt charmante, & je la livre à vous dans deux jours. J'avois pris juſqu'alors toute cette aventure pour un badinage, dans lequel je n'étois entré que pour me diſtraire; & j'allois répondre dans le même ſens au marquis, à qui je me ſerois bien gardé de confier mon triſte ſecret: mais on me rendit une lettre au même moment. Elle venoit de mademoiſelle XIII. Liſez vous-même, dis-je au marquis, & voyez ſi je veux avoir quelque choſe de caché pour vous. Il ſe mit à lire. On m'écrivoit que ſi j'avois une partie des ſentimens dont on aimoit à ſe flatter, je ſaurois un peu de gré à la plus tendre fille du monde de s'être ménagé, pour le ſoir même, la facilité de nous voir. Je n'avois qu'à me rendre à ſa porte,

un quart d'heure après minuit. L'incommode n'y feroit plus, & la femme de chambre seroit à m'attendre. L'ai-je prévu ? me dit le marquis, en m'embrassant avec transport. Elle est à vous, sans qu'il vous en coûte un sou. Vous voilà sûr de la plus jolie fille de Paris.

En effet, je commençai à regarder cette intrigue d'un autre œil. Dans la ferme résolution que j'avois d'oublier madame de B...., pouvois-je me procurer une diversion plus agréable ? Je ne lui donnois pas le nom de remède, parce qu'il n'étoit pas question du cœur, qui étoit la source de mes peines ; mais ne pouvois-je pas espérer de tromper du moins mes sens & mon imagination ? Je ne sais à quoi cette espérance m'auroit porté, si je n'avois fait réflexion en même tems, que mademoiselle XIII étoit la maîtresse d'un autre, & que son amant étoit même un fort galant homme. Je n'eus pas besoin de me consulter deux fois. Il est fâcheux, dis-je au marquis, que je n'aye pas un peu moins d'éloignement pour l'injustice ; mais on ne me reprochera jamais d'avoir usurpé le bien d'autrui. Il rit beaucoup de mon scrupule. Quelle fantaisie ? reprit-il. A peine connoissez-vous l'amant ; & vous croyez lui devoir de tels sacrifices ? Si j'avois plus de liaison avec lui, répliquai-je, je balancerois bien moins, puisque

garderois la séduction de sa maîtresse comme
crime des plus odieux. Mais il me suffit qu'il
les droits sur sa fidélité par la dépense qu'il
pour son entretien. Je trouve une femme
méprisable de manquer à son amant, lorsqu'elle se fait payer pour être sage ; mais j'ai
de mépris encore pour l'homme qui entreprend de la séduire, & qui cherche des plaisirs
cette nature aux dépends d'autrui.

e marquis étonné de ce discours, me dé-
une doctrine curieuse sur le fond du droit
ir l'usage. Pour le droit, me dit-il, je suis
uadé qu'une femme qui est une fois sortie
régles austères du devoir, appartient à tout
enre humain. C'est le frein de l'unité rom-
dans la religion. Il importe peu que vous
ez calviniste ou luthérien, si vous n'êtes pas
ain. Mais quand vous rejetteriez ce princi-
continua-t-il, pouvez-vous ignorer quel est
ge établi ? Le greluchonage est-il un nom
nger pour vous ? Les maîtresses les plus ré-
s n'ont-elles pas un favori qu'elles reçoivent
ètement dans l'absence de celui qui les paye ?
i est pour le cœur, l'autre pour la fortune.
damnerez-vous deux passions aussi naturelles
la tendresse & le désir de vivre à son aise ?
femme née pauvre & sensible, seroit bien
aindre, si elle étoit forcée d'acheter les ri-

M 2

cheffes au prix de fon bonheur. N'eft-ce pas affez qu'elle y mette fes charmes ? Enfin, la mode, ajouta-t-il, eft fi claire fur ce point, que tout homme fenfé qui fe charge de l'entretien d'une maîtreffe, fait fon compte là-deffus. Je ne répondrai pas férieufement, lui dis-je, à votre pitoyable apologie. Mais avec toute la reconnoiffance imaginable pour les offres de mademoifelle XIII, vous allez voir de quel ton je vais lui écrire. Je me fis donner une plume & de l'encre, & je fis cette courte réponfe. « Je fuis pénétré de votre mérite, & je connois tout le prix de la faveur que vous m'offrez. Mais je fens que fi j'étois attaché à vous, rien ne feroit fi affligeant pour moi que de vous trouver infidelle. Permettez que je n'expofe point le galant homme qui vous aime, à des chagrins qui me feroient mourir de douleur fi j'étois à fa place. » Cette lettre partit auffitôt, malgré les oppofitions du marquis, qui trembloit, me difoit-il, pour le ridicule que j'allois me donner dans le monde. Raffurez-vous, lui répondis-je, je ne les crains pas de cette nature. Je ne connois de redoutable ici que le reproche de mon cœur, qui ne fe pardonneroit pas de manquer d'honnêteté, dans les plaifirs mêmes de l'amour.

Cet acte de vertu m'avoit peu coûté ; car la

pensée que j'avois eue d'accepter le rendez-vous de mademoiselle XIII, étoit venue de mon trouble, plus que de mon penchant ; & lorsque je revins seul à l'examiner, je la regardai comme une profanation. Il me falloit néanmoins des soulagemens pour le plus pressant de tous les maux. Je continuai pendant plusieurs jours de les chercher dans la dissipation. Il n'y eut point d'assemblées de plaisir où je ne me fisse présenter : spectacles, musique, parties de campagne & de chasse. Je passai des journées entières à prendre pour remède l'exercice des visites, que j'avois été quelquefois surpris de voir choisir à d'autres comme une agréable occupation ; c'est-à-dire, que faisant mettre mes chevaux dès le matin au carrosse, je parcourois toutes les maisons de ma connoissance, avec le dessein formé de ne m'y arrêter qu'un moment. Triste amusement des gens oisifs, & sans passions ou sans goûts. J'en rapportois un [illegible] mal, en joignant à ma tristesse une fatigue inutile.

Un jour que je revenois le soir avec ma langueur ordinaire, le hasard me fit passer dans la rue de madame de B... & devant sa maison. L'envie de m'approcher de sa [illegible] m'avoit pris plusieurs fois, & j'avois toujours [illegible] d'y résister. Mais je ne crus [illegible] l'occasion à me traîner avec un peu [illegible]

gence. La nuit étoit obſcure. Je fis arrêter mon carroſſe à l'extrémité de la rue ; & donnant ordre à mes gens de m'attendre, je revins ſeul jusqu'à la porte de cette maiſon terrible, que je regardois comme la cauſe de tous mes tourmens. Ah ! l'air m'y parut enchanté, & ma reſpiration d'une douceur admirable. Le poiſon de l'amour malheureux n'eſt pas toujours noir & épais. Au milieu de l'inquiétude & du tremblement dont je ne pouvois me défendre, je crus ſentir que mon ſang circuloit avec plus de légèreté, & que mon cœur battoit moins de triſteſſe que de joie. Je demeurai près d'une heure dans cet oubli de mes peines, attaché par le charme d'une ſi douce émotion, autant que par mille images flatteuſes qui ſe renouveloient comme à l'envi dans ma mémoire. J'y aurois paſſé toute la nuit, ſi l'inquiétude de mes gens ne les eût portés à me venir chercher malgré mes ordres.

Une heure de plaiſir, goûtée avec tant de tranquillité & d'innocence, me parut une ſi préçieuſe faveur de l'amour, que je me demandai pourquoi je n'avois pas cherché plutôt une conſolation ſi ſimple, & ce qui m'empêchoit encore de m'en procurer d'autres, dont ma raiſon, ni la vertu de madame de B..... ne fuſſent pas plus bleſſées. Si j'avois vu cette aimable femme

à l'église, ne pouvois-je pas l'y voir encore, l'admirer sans en être apperçu? Je [illegible] au ciel comme son plus parfait ouvrage, [illegible] m'accorder une satisfaction qui n'offensoit personne & qui seroit même ignorée d'elle. Je [illegible] mis d'un sommeil plus [illegible], après m'être endormi sur ces idées. Je ne manquai pas le lendemain d'aller à l'église. Je l'y vis [illegible] la modestie, la douceur & la beauté qui composoient son cortege. On auroit remarqué mon trouble si l'on m'avoit observé. Cependant je gagnai sur moi de ne pas sortir du coin où je m'étois placé, & d'où je la considérois librement. Mes sentimens devoient être bien soumis à ma raison, puisqu'en cessant de la regarder, je ne me sentois point embarrassé à tourner les yeux vers l'autel, pour y adresser mes vœux en sa faveur. Elle sortit. Je la suivis par de longs regards, qui firent passer par mes yeux tous les mouvemens de mon cœur. Après son départ, je ne pus résister à l'envie d'aller m'asseoir sur sa chaise. J'y demeurai plus d'un quart-d'heure, & je n'aurois pas été plus [illegible] plus content sur le premier trône de l'Univers. Le soir, je retournai dans le même lieu où j'avois passé la veille une heure si charmante. J'y trouvai la même douceur, & j'en rapportai de nouvelles consolations.

Depuis plus de huit jours que j'étois dans un état si violent, M. de B..... m'avoit fait demander plusieurs fois des nouvelles de ma santé. J'avois répondu qu'il n'y avoit encore aucun changement. Ses gens m'avoient trouvé au lit, & cette situation sembloit confirmer mes réponses. Mais étant venus dans d'autres tems, ils apprirent enfin, que non-seulement je sortois tous les jours, mais qu'à la réserve d'une profonde mélancolie, on ne me connoissoit aucune marque d'infirmité. Je répondois aux politesses de monsieur de B.... en lui envoyant quelquefois aussi mon valet de chambre. Il ne manquoit pas de lui faire diverses questions; & quoique j'eusse pris soin de dicter les réponses, on sait que pour les moindres commissions, il y a peu de fond à faire sur le bon sens d'un valet. Il m'auroit été bien difficile, au retour du mien, de ne pas l'interroger sur tout ce qui appartenoit à madame de B.... Je voulois savoir s'il l'avoit trouvée dans l'appartement, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle avoit dit, quel habit elle portoit ce jour-là, si elle avoit l'air gai ou triste. Les moindres circonstances attachoient mon attention. Lorsque mon messager étoit conduit au lit de son mari, elle s'approchoit pour écouter le compliment dont il étoit chargé: mais elle laissoit à M. de B.... le soin de la

réponse. Il ne lui échappoit pas même un mot, C'étoit toujours monsieur de B.... qui s'intéressoit beaucoup à ma santé, & qui me faisoit faire les complimens de madame & les siens.

Cependant, après avoir reconnu par une expérience continuelle, que les occupations tumultueuses ne changeoient rien à ma situation, je me réduisis aux sociétés dont le président m'avoit procuré la connoissance. J'y trouvai plus de douceur. La compagnie de plusieurs personnes de mérite, dont les sentimens étoient aussi réglés que l'esprit, & les discours aussi agréables que les manières, flattoit du moins mon goût pour tout ce qu'il y a de vertueux & d'aimable. C'étoit le véritable commerce des honnêtes gens dans toute la perfection qui répondoit à mes idées. Je m'imagine que c'est d'après un si beau modèle qu'on regarde Paris comme la ville du monde la plus polie & la plus éclairée. Tous les jours je découvrois quelque nouvelle maison, où la société me paroissoit établie sur les mêmes principes. Je ne faisois pas toutes ces découvertes par mes yeux; car avec la multitude de connoissances que j'avois déjà, je ne cherchois pas à les augmenter; mais je réglois mon estime pour les nouvelles sociétés dont j'apprenois les noms, sur celle des hon-

nêtes gens que je fréquentois ; & je ne craignois pas d'etre trompé sur le mérite d'autrui par le témoignage de ceux que j'estimois aux mêmes titres. Ainsi, malgré la corruption qui règne en public, je m'accoutumai à distinguer dans tous les ordres de Paris une infinité de maisons d'élite, qui font le véritable ornement de cette grande ville.

L'air de mélancolie dont je ne pouvois me défaire, sembloit intéresser tout le monde à mon amusement. Je recevois à tous momens quelques marques obligeantes de cette tendre compassion ; mais loin de m'ouvrir sur la cause de ma tristesse, la même raison qui m'avoit fait abandonner M. de B.... & sa femme, me portoit à la cacher soigneusement. J'aurois appréhendé de me déshonorer par l'aveu d'une passion que je me croyois obligé de combattre ; ou du moins, comme il n'y avoit que mon propre cœur qui connût bien la nature de ses sentimens, je craignois que les moindres explications ne pussent nuire à mon caractère, & même à l'honneur de madame de B..... C'étoit la seule difficulté qui m'avoit empêché de m'ouvrir au meilleur de mes amis, à M. de La...., pour qui je n'avois d'ailleurs rien de réservé. Dans le chagrin de me voir si triste, il me pressoit de lui apprendre mes peines, & d'avoir [illegible]

lui autant de confiance que je devois lui croire de zèle à me servir. La marquise, sa parente, qui n'avoit pas pour moi moins d'amitié, me faisoit les mêmes instances ; je ne me défendois que par des soupirs, qui augmentoient leur inquiétude & leur surprise.

Il s'étoit passé près de trois semaines, pendant lesquelles ma plus puissante consolation avoit été de voir madame de B... à l'église, & de passer tous les soirs quelques momens à sa porte. Son mari, qui ne pouvoit douter que ma santé ne me permît de le voir, puisqu'elle me permettoit si souvent de sortir, & qui avoit trop étudié mon caractere pour se céler du fond d'amitié que j'avois pour lui, résolut enfin de me forcer dans cet oubli que je marquois de la sienne. Il m'écrivit une lettre fort tendre, qui contenoit des reproches & des invitations. Mais ce qui me causa un extrême étonnement, je reconnus à la fin de la page deux ou trois lignes de madame de B.... Il me disoit en finissant, que pour donner plus de force à sa prière, il vouloit que sa femme y joignît la sienne,

Rien n'étoit si simple que cette prière de madame de B.... Elle me marquoit que si j'étois capable d'un peu de reconnoissance pour mes amis, je ne devois pas laisser plus long-tems son

mari dans l'impatience de me voir, & qu'elle me donnoit volontiers cet avis pour le satisfaire. Capable de reconnoissance, moi, m'écriai-je : ah ! si vous connoissiez mon cœur ! Et relisant quatre fois les deux lignes : pour le satisfaire ! Hélas ! repris-je, il n'y a donc que lui dont la satisfaction vous intéresse. Tout le reste est indifférent pour vous ; respect, adoration, vous n'approuvez rien dans un autre ; vous n'appercevez rien ; vous parlez de reconnoissance, & vous n'êtes pas capable vous-même de sentir qu'on meurt pour vous. Toutes ces idées m'attendrissant jusqu'aux larmes, je ne fus pas capable de résister au mouvement qui m'entraîna chez M. de B.... Je me repaissois même en chemin du seul mot que j'avois trouvé flatteur pour mes sentimens. On me donne cet avis volontiers : on ne sera donc point offensé que je l'exécute. On me verra sans peine. On me souffrira sans regret & sans ennui. Il ne me vint pas à l'esprit que mes principes n'étant point changés, cette visite n'alloit peut-être servir qu'à rendre ma situation plus insupportable. Je sentis une joie délicieuse en arrivant, comme si j'eusse cru toucher à la fin de mes peines.

La vive satisfaction dont M. de B..... me parut pénétré, me prouva mieux que jamais l'affection qu'il avoit pour moi. Sa femme s'é-

oit retirée à sa prière ; il l'avoit priée de ne
as se trouver à mon arrivée, pour lui laisser
a liberté de m'exprimer sa joie. Je ne fus pas
ché de ne la point appercevoir dans ce pre-
ier moment. Le désordre de mon cœur au-
oit éclaté dans mon langage ou dans mes re-
ards. Après quelques discours pleins de ten-
resse, M. de B... me pressa d'un ton plus
érieux, de lui expliquer la cause d'une si lon-
ue absence. Vous m'aimez, me dit-il. [illegible]
ûr ; vous êtes sensible à l'amitié que [illegible]
ous. Je ne puis croire que [illegible]
emme, continua-t-il en [illegible]
Que faut-il donc que je pense de [illegible]
l'absence & d'aussi [illegible]
mes excuses que [illegible]
pations ; vous [illegible]
je vois malgré vous [illegible]
vous jetez. Me [illegible]
partie de [illegible]
sans [illegible]
dant je lui [illegible]
êtes amoureux [illegible]
depuis cinq-cents [illegible]
récrier [illegible]
me reconnoître [illegible]
femme.

Quoique [illegible]

nonçât rien de fâcheux, je demeurai si incertain de ses intentions, que je ne pouvois pas l'être moins pour ma réponse. Ah ! lui dis-je avec un trouble extrême, me serois-je écarté du respect que je dois à madame de B....? Je ne me le pardonnerois jamais. Remettez-vous, me dit-il en souriant ; car je m'apperçois que j'ai frappé l'endroit sensible. Et continuant avec la même franchise, il m'assura que dès le troisième jour de notre connoissance, il avoit pénétré tous les secrets de mon cœur ; que loin d'en être alarmé, il avoit pris plaisir à voir le progrès de ma passion, & que souvent il avoit eu pitié de mes peines ; que la supposition d'une maladie ne l'avoit pas trompé un moment ; & qu'ayant jugé, par ma tristesse, du combat qui se faisoit dans mon cœur, il avoit admiré la force de mon courage : que dès le jour de mes adieux il avoit ouvert plus d'une fois la bouche, pour me déclarer que l'amour & la jalousie n'étant pas les passions d'un homme mourant, & croyant d'ailleurs la vertu de sa femme à l'épreuve, il ne trouvoit rien d'offensant pour lui dans mes sentimens ; que l'opinion qu'il avoit de mon caractère l'auroit encore affermi dans ce dessein, s'il n'eût désiré ensuite de savoir comment je serois capable de supporter l'absence ; mais qu'il avoit lui-même assez souffert de la mienne ; que dans

sa situation, un ami tel que moi lui étoit aussi cher que madame de B...., & qu'il ne mettoit point de différence entr'elle & moi. Enfin, me tendant la main avec le sentiment d'une vive tendresse; mon cher comte, me dit-il, j'atteste le ciel que dans la confiance que j'ai à votre honnêteté & à la vertu de ma femme, je ne condamne point votre amour. Elle est charmante, vous ne vous y trompez pas. Fiez-vous au témoignage d'un mari. Aimez-la donc, & ne refusez rien à votre cœur. Mais que [illegible] un peu de cette tendresse; & songez qu'en [illegible]tant peut-être votre bonheur à voir librement madame de B..., vos visites & votre [illegible] seront ma consolation.

Je m'imagine, ajouta-t-il, qu'elle ne peut ignorer votre passion, puisque vous vous êtes trahi à mes propres yeux; mais je n'ai rien remarqué qui puisse me faire croire qu'elle la connoisse autrement. Qu'en est-il? reprit-il agréablement; parlez sans contrainte. J'avois écouté jusqu'alors, avec une admiration qui m'avoit coupé la voix; mais réveillé par cette question, je pris sa main que je serrai entre les miennes. Ah! lui dis-je, qu'ai-je jamais fait que de l'adorer au fond du cœur, & de la respecter comme le ciel même? Rendez justice à mes sentimens, puisque vous les avez pénétrés. Je n'ai [illegible]

lancé entre la crainte de vous offenser l'un & l'autre, & les tourmens d'une absence insupportable. Je vous regrettois aussi; car je n'ai point d'ami qui me soit plus cher que vous. Mais que je vais vous aimer ! Que je vous promets d'attachement! N'êtes-vous pas le meilleur de tous les hommes, le plus généreux, le plus tendre, le plus digne de madame de B..... ? Oui, ajoutai-je, vous pouvez vous reposer sur mon honneur & sur la sainteté de mes principes. Ne vous reposez pas moins sur sa vertu, à quelqu'épreuve qu'on puisse jamais la supposer; & bien plus, lorsque je suis si éloigné de croire que je puisse toucher son cœur. C'est ce que j'ignore, reprit-il en riant; car les femmes ont un art de feindre auquel nous n'atteignons pas. Au reste, ajouta-t-il du même ton, comme vous vous imaginez bien que je n'ai point eu là-dessus d'ouverture avec elle, vous me dispenserez aussi de lui arracher son secret pour vous l'apprendre.

Tandis qu'il tournoit ainsi son aventure en badinage, je m'occupois d'une réflexion que je lui communiquai dans l'abondance de mon cœur. Hélas ! lui dis-je, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, avec aussi peu de risque pour votre intérêt que pour mon innocence. Mais dites-moi donc quelle contenance je vais avoir devant vous, lorsqu'étant aussi sou-

: ici que je me le propoſe & que vous avez
onté de le déſirer, j'aurai tout à la fois à
enir les regards de madame de B..... &
vôtres. Que voulez-vous dire ? me répon-
l. C'eſt à moi, peut-être que ce perſonnage
oit-être difficile ; mais il ne le ſera point
: l'opinion que j'ai de ma femme & de vous.
te penſée m'avoit cauſé tant d'embarras, que
: la joie de me trouver comme à l'aiſe par
ponſe, je baiſai ſa main preſqu'auſſi tendre-
it que j'aurois fait celle de ſa femme. Ah!
lis-je dans le même tranſport, pourquoi re-
er le bonheur que vous m'accordez ? Que
t-elle ici ? C'eſt vous qui êtes le plus heu-
x de tous les hommes ; vous la voyez &
is l'entendez ſans ceſſe. Il ſonna auſſitôt. Ma-
ie de B.... qui étoit à lire dans le cabinet
ſin, s'empreſſa de paroître, dans la crainte
l n'eût beſoin de quelque ſecours.

Le ciel ouvert ne m'auroit pas fait détourner
yeux en la voyant. Après l'avoir regardée
lement, comme ſi mon cœur eût appréhen-
qu'on n'eût changé le moindre de ſes traits,
eine trouvai-je de la voix pour lui adreſſer
compliment timide. Elle me répondit d'un
plus libre, mais avec une réſerve qui mar-
it auſſi quelque embarras. Son mari, vers
iel je tournai la tête pour conſulter ſon vi-

ſage, nous obſervoit avec beaucoup d'attention. Cependant il prévint le ſilence où nous allions tomber pour expliquer les raiſons qui m'avoient éloigné ſi long-tems, & rendre témoignage que je lui avois promis plus d'aſſiduité dans mes viſites. La converſation s'anima inſenſiblement juſqu'à l'heure du dîner, car c'étoit avant midi que j'étois venu. Je me mis à table ſans en avoir été prié. Il eſt vrai qu'on avoit paru s'y attendre, & qu'ayant vu mettre deux couverts j'avois pris la permiſſion de M. de B.... dans ſes yeux. Mais je n'en admirai pas moins le nouveau ſentiment qui me rendoit ſi familier. Je mangeai avec appétit. Madame de B..., qui m'en avoit vu manquer tant de fois en ſoupant avec elle, paroiſſoit ſurpriſe de ce changement, & me félicita pluſieurs fois ſur le parfait rétabliſſement de ma ſanté. Je ne cherchai point à pénétrer ſi ſes félicitations pouvoient recevoir un autre ſens. J'étois enchanté de la voir & de l'entendre. Cette double joie rempliſſoit un cœur affamé par une ſi longue abſence. Je la regardois ; je jetois auſſitôt les yeux ſur ſon mari, pour lui faire connoître mon tranſport, & quelquefois avec inquiétude, comme ſi j'avois appréhendé qu'il ne lui prît envie de rétracter ſes promeſſes.

Il m'encourageoit au contraire par des ſignes

d'approbation & d'intelligence. Mon cœur continua de s'épanouir, & ma gaieté d'augmenter. J'avois remarqué, en nous mettant à table, que madame de B.... avoit aussi l'humeur gaie & le visage tranquille ; ces apparences, qui me persuadoient du moins qu'elle me voyoit sans dégoût, contribuoient encore à soutenir l'air de joie que je faisois éclater. Mais j'observai bientôt que le sien diminuoit par degrés. En vain m'efforçai-je de prévenir ou d'écarter ce nuage. Les soins mêmes que j'y apportois, sembloient produire un effet opposé. On n'avoit pas fait difficulté jusqu'alors de me regarder en m'écoutant. On cessa tout-à-fait de tourner les yeux sur moi, & l'on devint si sourde & si muette, qu'à peine m'honoroit-on d'une réponse froide & sérieuse, qui sembloit n'être accordée qu'à la bienséance. Hélas ! qu'avois-je donc fait qui pût m'attirer de la haine ou des mépris. Je m'examinai soigneusement. Auroit-elle deviné, disois-je, les termes où je suis avec son mari, & sa vertu en seroit-elle alarmée ? Cette réflexion & la crainte de lui avoir déplu, me jetèrent à mon tour dans une profonde méditation. Ma gaieté m'abandonna. Je devins triste & rêveur, jusqu'à m'attirer les reproches de M. de B.... Mais, par une révolution bien plus étrange, les yeux de sa femme parurent s'éclaircir à mesure que

les miens s'appésantissoient, & sa bonne humeur renaître dans la même proportion que ma tristesse. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'agitation. Je cherchois d'où pouvoit venir tant de vicissitudes. Cette femme, disois-je, que j'ai cru si supérieure aux foiblesses communes, seroit-elle capable de se laisser dominer par son imagination ? Avec tant de perfections adorables, auroit-elle des légèretés & des caprices ? Que j'étois éloigné de me flatter ! Je ne me serois jamais persuadé mon bonheur, quand je l'aurois vu à découvert. Quel moyen de me l'imaginer sur de si foibles apparences ! D'ailleurs, je suis obligé de reconnoître aujourd'hui que mon erreur étoit un bienfait du ciel, & que non-seulement l'intérêt de ma sagesse & de mon repos, mais que celui même de ma vie, ne demandoit pas que je pénétrasse sitôt ce qui se passoit en ma faveur dans le cœur & dans l'esprit de madame de B..... Les malheurs qui m'attendoient la nuit suivante, auroient triomphé de ma constance, si j'avois eu dans mon infortune, tous les biens que j'ignorois, à regretter.

Le reste du jour & la soirée se passèrent agréablement, dans un mélange de jeu & d'entretretien. M. de B..... aimoit le piquet. Nous fîmes sa partie, en nous accommodant à sa situation. La facilité que j'avois d'admirer tous

s charmes de sa femme. à mesure que je connoissois son jeu ou que je lui montrois le mien, me fit goûter mille nouvelles délices auprès d'elle. Mais je fus surpris qu'après avoir fini, M. de B.... me demanda le récit d'un incident que je croyois ignoré de tout le monde. L'intérêt qu'il avoit pris à ma santé, me dit-il en souriant, lui ayant fait employer un de ses gens pour observer mon régime, il avoit appris qu'on m'avoit vu fort empressé à la vente de ce qui restoit de bien & de meubles à M. Y. D. Y. que je n'en avois rien acheté, mais que j'avois paru m'y intéresser avec chaleur ; & qu'il avoit su par d'autres informations que cet honnête avocat se retrouvoit en possession de tout ce qu'il avoit été forcé de vendre. Je l'arrêtai, parce que je compris à ce langage équivoque, qu'il avoit reçu des éclaircissemens dont je ne me serois pas défié. Il m'en fit bientôt l'aveu lui-même. Je suis fâché, dis-je, que la reconnoissance de M. Y. D. Y. lui ait fait trahir mon secret. Il ne me l'auroit point arraché, si j'avois prévu qu'il en dût faire cet usage. Mais voici le fait, puisqu'il seroit inutile de le déguiser.

Le hasard m'avoit fait apprendre que M. Y. D. Y. ayant été ruiné par divers malheurs, ses créanciers avoient fait saisir le reste de son bien, qui devoit être vendu suivant la forme établie.

Tout le monde louoit ſon mérite & ſa probité, en plaignant ſa diſgrâce. On ajoutoit qu'étant chargé d'une groſſe famille, il ne reſtoit plus d'eſpérance d'éducation pour ſes enfans ; qu'à ſon âge, à peine ſeroit-il capable de les nourrir par ſon travail ; & qu'après lui, il falloit s'attendre de les voir à la mendicité. Cette peinture me parut d'autant plus touchante, qu'entre pluſieurs perſonnes fort riches à qui on la faiſoit comme à moi, je ne vis point qu'elle excitât d'autre mouvement qu'une ſtérile compaſſion. Je n'expliquai pas mes idées ; mais j'eus ſoin dès le même jour, de m'aſſurer du caractère & de la ſituation de M. Y. D. Y. par des témoignages irréprochables. Avec le bien que j'ai reçu de mon oncle, j'ai trouvé quatre-vingt mille francs dans ſes coffres. Je les avois ici chez un notaire. Pouvois-je les employer mieux qu'à ſecourir le mérite infortuné ? Je les aurois envoyés ſur le champ à l'honnête famille, dont le ſort m'attendriſſoit. Mais les biens étant ſaiſis & la vente annoncée pour le lendemain, je formai un autre plan, dont le ſecret me parut plus ſûr. Je m'informai de la nature des biens, qui conſiſtoient dans une terre du revenu de quinze cens livres, & deux maiſons à Paris. Trois perſonnes de confiance ſe chargèrent de les acheter pour moi, mais ſéparément & ſous des noms

supposés. Je n'assistai à la vente que pour vérifier l'emploi du prix, & la satisfaction des créanciers. Mes agens acquirent pour soixante mille livres, ce qui valoit sans doute un tiers de plus ; & le prix des meubles n'excéda guères cinq mille francs. Les sommes furent comptées avant la nuit. J'étois dans une impatience si vive de délivrer M. Y. D. Y. de la tristesse où je le croyois plongé, que dès le soir je lui envoyai les contrats de vente avec la quittance de tous ces créanciers. J'y joignois un billet [illegible] simple : « Il étoit si doux pour moi, lui [illegible] » je, d'avoir obligé un honnête homme, que » je le conjurois de ne pas troubler la [illegible] » tion de mon cœur par une curiosité impor- » tune. » Au retour de mon notaire, que j'a- vois chargé de cette commission, je fus [illegible] de revoir les contrats & les quittances. Il m'ap- portoit aussi la réponse de [illegible], qui l'avoit pressé inutilement pour savoir mon nom. Dans le transport de sa surprise & de sa [illegible] ce, il lui étoit échappé des [illegible] & [illegible] jures. Prenez mon bien, lui [illegible] ma vie & celle de mes enfans, [illegible] connoître leur bienfaicteur & [illegible] taire ayant exécuté [illegible] l'avoit forcé de [illegible] tournant le dos, il lui [illegible]

Je n'accepterai jamais les bienfaits d'un cruel, qui me refuſe le pouvoir de l'aimer en me ſauvant la vie.

Je me crus trop récompenſé, par ce tendre emportement d'un cœur honnête & ſenſible. Retournez, dis-je au notaire ; & ſans la moindre explication, laiſſez les papiers ſur la table. Mais cette voie ne me réuſſit pas mieux. Le notaire revint, ſans avoir eu la précaution d'obſerver qu'il étoit ſuivi. Pendant qu'il me rendoit compte de ſon voyage, je vis entrer dans ma chambre un homme en robe de palais, âgé d'environ ſoixante ans, & d'une figure reſpectable. C'eſt lui-même, me dit le notaire. Je n'avois beſoin de perſonne pour le connoître. Cet honnête homme ſe ſeroit jeté à mes pieds, ſi je ne m'étois hâté de le retenir. Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, ne me cachez pas plus long-tems mon dieu & mon ſauveur. Si vous refuſez mes adorations, permettez du moins que je vous ſerre dans mes bras. Il faut que mon cœur ſe ſoulage un moment, car je ne puis réſiſter aux ſentimens qui l'étouffent. Il me tint long-tems embraſſé, en me ſerrant de toute ſa force. J'entendois ſes ſoupirs, qui ſembloient ſortir effectivement d'une poitrine oppreſſée ; & le plaiſir que je reſſentois de ſon émotion, m'ôtoit à moi-même la liberté de parler.

Je n'étois point à la fin de cette scene. Il avoit amené ses trois enfans, qu'il avoit fait demeurer dans l'antichambre ; une fille de dix-sept ou dix-huit ans, un garçon de quinze & l'autre de dix ou douze. La grace qu'il avoit demandée à mes gens avoit été de lui permettre d'entrer sans être annoncé. Il quitta mes bras sans prononcer un seul mot ; & marchant vers la porte, il fit signe à ses enfans de s'avancer. Mettez-vous à genoux tous trois, leur dit-il, en me les présentant. Voilà l'homme que vous devez honorer & chérir après dieu. Il vous donne l'honneur & la vie. C'est lui que vous devez nommer à présent votre pere. Ils furent plus prompts à lui obéir que je ne pus l'être à les arrêter. D'ailleurs, j'avoue que ce tendre spectacle me touchant jusqu'au fond du cœur, je me le sentis si serré à mon tour, que j'eus besoin de m'appuyer sur une chaise pour me soutenir. Je fis signe au vicaire de faire lever les enfans. Cessez, cessez, dis-je au pere, de me causer des agitations qui surpassent mes forces. Une reconnoissance si vive est trop au-dessus du bienfait. Vous m'en avez même ôté le mérite, en me faisant si bien connoître que ce que j'ai fait pour un homme tel que vous, étoit un devoir.

Nous commençâmes un entretien plus tran-

quille. Il fallut ſatisfaire M. Y. D. Y., en lu
prenant l'occaſion & les motifs qui m'av
porté à le ſecourir. Sa fille étoit fort aim
Je lui demandai s'il ne penſoit point à la
rier. Dans l'état de ſa fortune, dont je veno
ſauver les débris, il me dit qu'il étoit forcé
tendre des circonſtances plus heureuſes. Co
il me reſtoit quinze mille francs des quatre-
mille que j'avois deſtinés à le ſervir, je l
trouver bon, après de longues réſiſtances
je les donnaſſe pour dot à ſa fille. Je v
ſavoir enſuite s'il avoit quelques vues pour
de ſes fils, qui paroiſſoit ſe ſentir d'une b
éducation. Le déſordre de ſes affaires l'
obligé de le retirer du collège. Je lui offi
le prendre dans ma compagnie, & joindre
que choſe à la paye du roi pour ſon entr
Il ſe rendra digne de ſon père, ajoutai-j
s'il répond à l'opinion que je prends de lu
m'engage à lui faire tomber ma cornette,
le conduire par degrés à d'autres emplois.

Ainſi j'eus le pur & délicieux plaiſir d'
rendu d'honnêtes gens fort heureux, ſan
croire digne de beaucoup d'éloges, puiſq
n'ai fait à leur bonheur que le ſacrifice d'un
ſuperflu. Et, fortune à part, ſi l'on ne veut
parer que le ſentiment du cœur au ſentin
on ne me perſuadera point que M. Y.

ait pu tirer plus de ſatisfaction du rétabliſſement de ſes affaires, que moi d'y avoir contribué par mes ſervices.

Monſieur & madame de B... me prodiguèrent des admirations, que je ne croyois pas mériter pour avoir ſuivi le ſimple mouvement de mon cœur. Mais ſi je n'étois pas fâché que le mari ſe confirmât dans l'idée qu'il avoit de mon caractère, je trouvai une douceur extrême à recevoir de ſa femme des témoignages naturels de la plus haute eſtime. L'amour a cet effet ſur les ames généreuſes. Il leur fait chercher à plaire par l'exercice de toutes leurs vertus. Je n'aurois pas été capable d'informer madame de B..., comme au haſard, de ce qui étoit propre à me relever dans ſon eſprit; mais je ne pouvois me défendre d'une vive joie, lorſque le témoignage d'autrui, ou des aveux qui m'étoient arrachés par l'occaſion, me ſembloient faire cette impreſſion ſur elle.

Etoit-ce à la fin d'un ſi beau jour que la fortune devoit commencer à me déclarer ſa haine? Je me retirois, avant minuit, dans une chaiſe à porteurs, dont j'étois réſolu de me ſervir déſormais, pour éviter l'éclat dans le voiſinage. Je n'avois qu'un laquais avec moi. Tout étoit tranquille dans les rues. J'entendis la voix d'un homme, qui diſoit à mes porteurs: Arrêtez, j'ai

deux mots à dire ici. Les porteurs s'arrêten
demandai ce qu'on souhaitoit de moi. L'inc
me pria honnêtement de lui accorder un
ment d'entretien. Je sortis pour le satisfair

L'obscurité, me dit-il, vous empêche
doute de me reconnoître. Je suis S. V...
effet je le remis aussitôt. C'étoit le frère
demoiselle du même nom que mon père
eu dessein d'épouser. Ah ! lui répondis-je, j
charmé de vous voir à Paris. Il dépend de v
reprit-il, de m'y faire trouver la même sati
tion à vous voir. Vous comprenez les ra
qui m'y amènent. Et continuant de s'expliq
il me dit que l'éloignement de sa garnison
étoit à Strasbourg, lui avoit fait ignorer l
tems les démêlés que j'avois avec sa sœur
par des craintes hors de saison sa famille s
dispensée de l'en informer ; mais que ses
l'ayant servi plus fidellement, il avoit été
étonné d'apprendre ce qui s'étoit passé dan
absence ; en un mot, qu'il ne m'avoit pa
connu au détail qu'on lui avoit fait de mes
cédés, & qu'il venoit me demander des é
cissemens à moi-même.

Je ne vous les refuse point, lui répond
& votre embarras sera bientôt fini, si vou
disposé à me croire sur ma parole. Alors
racontai naturellement l'aventure de mon

& la mienne. En finissant, je protestai avec les sermens de l'honneur, que je n'avois rien changé à la vérité. Je ne vous soupçonne pas d'imposture, reprit-il, mais rendez-moi la même justice. Mon honneur est blessé dans celui de ma sœur. Le public est un tyran. Vous sentez à quoi votre refus m'oblige malgré moi.

Outre l'aversion que j'avois pour les querelles sanglantes, je connoissois S. V... d'un caractère doux & sensé. J'employai toutes sortes de raisons pour lui persuader qu'il n'avoit aucune plainte à faire de moi. Je lui appris même à quoi le scrupule m'avoit engagé; & je lui protestai que dans une affaire dont j'étois peut-être dispensé de m'occuper si sérieusement à mon âge, je n'avois pas eu de juge plus sévere que moi-même. Il ne fit qu'une réponse à toutes mes justifications, mais elle étoit sans réplique. Indépendamment de ses propres idées, me dit-il, dans lesquelles il ne trouvoit pas qu'il fût obligé de tuer son ami ou de se faire tuer pour sa sœur, il étoit poussé par une nécessité cruelle. Les officiers de son corps étoient informés de notre différend. Il s'étoit déjà tenu des discours qui l'offensoient. En un mot, n'étant venu à Paris que pour me chercher, il étoit question d'entendre de ma bouche oui ou non. Vous devez sentir lui dis-je, que le choix ne m'est pas libre;

mais, repris-je encore, de justes explications n satisferoient-elles pas votre corps? Non, me répondit-il froidement; & mettant l'épée à l main, il me conseilla de me défendre. Je lui di du même ton que je ne tirois la mienne qu'à regret. Ainsi nous commençâmes un combat d'autant plus dangereux, qu'il s'étoit engagé sans emportement & sans haine. S. V... en vouloit à ma vie. J'étois résolu de la bien défendre, mais je pensois à ménager la sienne. Toute mon attaque porta au bras de l'épée, dans le double dessein de le blesser ou de le désarmer; ce qui lui donnoit un extrême avantage sur moi, à la foible lueur d'une lanterne à demi éteinte qui m'obligeoit encore plus de mesurer me coups. Il m'en porta un dans les chairs du côté, mais sans m'affoiblir. Je le lui rendis au milieu du bras, & je ne m'apperçus pas non plus qu'il en fût moins ferme. Presqu'aussitôt il me fit une profonde blessure au bas-ventre Je commençai à craindre que la perte de mon sang ne diminuât mes forces; & rappelant tout mon adresse je lui perçai si malheureusement le bras au-dessus de la jointure, que du même coup je le blessai dangereusement près du sein Son épée tomba de ses mains. Je mis le pied dessus, pour l'écouter. Mais je le vis tomber aussitôt lui-même.

Mes gens n'étoient qu'à trente pas dans la rue voisine ; car notre entretien nous avoit donné le tems de nous écarter. Je les appelai ; c'est-à-dire, les porteurs & mon laquais. Mes enfans, leur dis-je, j'ai besoin de votre secours ; mais je ne veux le recevoir qu'après avoir porté mon ennemi chez le premier chirurgien. Il s'en trouvoit un dans la même rue. S. V... n'étoit pas mort, comme je pris soin de m'en assurer au battement de son pouls. Il fut transporté sans connoissance & livré aux secours de l'art. Pour moi, dans la confiance que j'avois en mon valet de chambre, dont mon père m'avoit garanti l'habileté après l'avoir eu vingt ans à son service, je rentrai dans ma chaise pour gagner ma demeure. J'arrivai avec toute ma présence d'esprit, & je ne la perdis qu'un moment pendant la première opération.

Il ne m'étoit pas échappé un mot, depuis l'ordre que j'avois donné à mes porteurs de me conduire chez moi. J'étois retombé, après un combat si sanglant, dans cette même froideur où j'étois en tirant mon épée, & [illegible] mes réflexions ne pouvoient m'en faire [illegible]. Mais dois-je nommer froideur la noire [illegible] où j'étois plongé ? Que de [illegible] venues s'emparer de mon imagination [illegible] ou coupable, à quelle horrible catastrophe ne

voyois-je arrivé, sans en avoir eu le moindre pressentiment ! Ma destinée vouloit-elle s'annoncer tout d'un coup ? J'avois douté plusieurs fois si j'étois fait pour une vie heureuse. Ma passion pour madame de B... m'avoit déjà causé de mortels tourmens ; & dans le changement même qui venoit de se faire en ma faveur, j'avois assez prévu qu'il falloit m'attendre à des peines bien plus vives que mes plaisirs. La seule nature de cet attachement n'en étoit-elle pas une, dont toute la force de mes sentimens ne m'empêchoit pas de gémir ? J'aimois une femme mariée. Eh ! pourquoi cet injuste amour, qui ne pouvoit être satisfait que par l'usurpation du bien d'autrui ? D'ailleurs, mon caractère, que je reconnoissois de jour en jour si différent du commun des hommes, me promettoit-il beaucoup de bonheur dans leur société ? Quelle apparence de pouvoir trouver de la satisfaction dans les mêmes choses, quand on ne se ressemble point par les idées & par les goûts ? Je n'avois donc jamais fait beaucoup de fond sur les avantages de la fortune & de la jeunesse, pour me rendre la vie aussi douce que mes inclinations naturelles me la faisoient désirer ; ou si je parvenois à me faire une situation qui répondît jamais à mes désirs & à mes vues, je prévoyois combien j'aurois d'orages à redouter, dans cette société d'hommes où je trouverois

rois toujours moins de partisans que de censeurs. Telles étoient déjà mes idées sur tout ce qu'on appelle douceur & félicité de la vie. Mais quelle autre perspective se découvroit devant moi? Au premier pas dans cette affreuse carriere, je me trouvois forcé, pour me défendre, de tuer un honnête homme, & de [illegible] de mon propre sang. De quelles [illegible] devois-je me croire menacé? Etois-je donc choisi par le ciel pour grossir le nombre funeste des cé-bres malheureux, & pour donner [illegible] l'univers par mes infortunes [illegible]

Tandis que mille soins [illegible] soient pénétrer dans l'avenir, [illegible] chambre, pour qui j'avois une sorte [illegible] que je devois à son attachement, vint me de-mander si j'étois bien certain que le bruit de mon aventure ne put se répandre, & s'il n'y avoit pas des mesures à prendre pour ma sû-reté. Cet avis, [illegible] me fit chercher dans ma mémoire de qui je pou-vois espérer plus de lumieres. [illegible] au milieu de la nuit. [illegible] lioit avec M. de L... [illegible] le seul qui me [illegible] sommeil. J'envoyai chez lui [illegible] ordre même de l'amener [illegible] teurs s'il avoit la complaisance [illegible]

duire. Il se fit apporter en robe de chambre & en bonnet de nuit, avec toute l'impatience que je m'étois imaginée. Quoique mes gens l'eussent prévenu sur ma situation, il fut effrayé de ne trouver autour de moi que des traces sanglantes de mes blessures. Je lui tendis les bras, en lisant dans ses yeux l'inquiétude & l'émotion de son cœur.

Il s'assit près de mon lit. Vous me voyez, lui dis-je, dans le plus triste état du monde, & plus sensible néanmoins à mes agitations d'esprit & de cœur, qu'à la perte de mon sang qui met peut-être ma vie dans quelque danger. Les porteurs lui avoient dit, que c'étoit en sortant de chez M. de B... que j'avois rencontré mon ennemi. Il avoit cru trouver dans cette circonstance, non-seulement l'explication du combat, mais celle de la profonde mélancolie où il m'avoit vu pendant plus de trois semaines. Ainsi prenant l'ouverture de mon discours dans le sens qui répondoit à ses idées, il m'interrompit, avec le plus tendre empressement, pour se plaindre du mystère que je lui avois fait de mes peines. Je ne suis plus surpris, me dit-il, de la tristesse que je vous reproche depuis si long-tems. Madame de B... est capable d'inspirer une grande passion; & le chagrin de lui avoir trouvé le cœur prévenu, doit avoir été pour vous une source de

peines. Il eſt vrai que lui entendant tenir ce langage, je ne doutai point qu'il n'eût pénétré mon ſecret. Je ſuivis le ſentiment qu'il réveilloit dans mon cœur; & perdant de vûe non ſeulement mes bleſſures, mais le ſujet même qui m'avoit porté à le faire éveiller, je m'attachai tout à la fois à juſtifier l'innocence de madame de B... contre les fauſſes impreſſions qui s'étoient répandues, & la vive paſſion que j'avois pour elle, & le myſtère que j'en avois fait au meilleur de mes amis. Trois points ſi féconds ne purent manquer de produire un long diſcours. Enfin M. de La..., ſurpris de tout ce qu'il avoit entendu, me repréſenta que ma ſituation ne me permettoit pas de parler ſi long-tems.

Il entroit peut-être dans cet avis un peu d'impatience de me répondre. Après m'avoir marqué beaucoup d'étonnement ſur l'état de mon cœur, & ſur le degré de faveur où j'étois chez M. de B..., il me demanda ſérieuſement, ſi je pouvois douter que ſa femme eût pour le moins autant de goût pour moi que je m'en croyois pour elle? J'avoue que je fus révolté de cette queſtion. Du goût, premièrement. Ah! lui dis-je, donnez un meilleur nom à la plus vive paſſion qu'on ait jamais ſentie. Le goût pour une femme de mérite n'eſt point un aſcendant invincible, un empire, une tyrannie qui aſſervit l'ame & les ſens,

& qui leur fait quelquefois éprouver un cruel martyre. J'ai du goût pour mille femmes aimables; & madame de B... me fait connoître l'amour. Dites, continuai-je, qu'elle n'est pas sans quelque sorte de goût pour moi; je me le persuaderai volontiers, & ses bontés m'en répondent; mais vous êtes aussi loin de la vérité en lui supposant pour moi tout ce que je sens pour elle, qu'en confondant mal-à-propos le goût avec l'amour.

M. de L... étoit un homme aimable, qui grâces à l'excellence de son caractère & au commerce des honnêtes gens, ne se ressentoit pas de l'odieuse corruption qui altère les principes. Mais à force d'entendre déclamer contre les femmes, & pour avoir fait de fâcheuses expériences dans quelque malheureux engagement, il étoit parvenu à se former une idée peu avantageuse du sexe entier, & même à regarder la belle tendresse comme un aveuglement ridicule. Cependant il ne se fit pas presser pour reconnoître qu'elle devoit être distinguée du simple goût; & dans un homme de mon âge, qui aime pour la première fois, il convint qu'elle pouvoit être plus ou moins vive, suivant la disposition naturelle du cœur & le mérite de l'objet. Mais revenant à madame de B..., qu'il croyoit capable de m'inspirer la plus forte passion, il ne se relâcha point

sur l'inclination qu'il lui supposoit pour moi. Il en jugeoit, me dit-il, sur la peinture même que je lui avois tracée de sa conduite & de ses manières. Elle n'attendoit, à son avis, que l'ouverture de mes sentimens, pour y répondre avec la liberté que son mari sembloit autoriser. Elle souffroit, peut-être, du retardement. Enfin, ne donnant point de bornes à ses idées, il me fit un reproche de n'avoir pas profité mieux du penchant d'une femme si aimable, sur-tout dans un tems où elle étoit comme perdue pour le reste du monde, par la constance qu'elle avoit à ne pas s'écarter d'un malade. Vous avez dû pénétrer mieux que moi, ajouta-t-il malicieusement, si c'est la tendresse ou l'intérêt qui l'attache si fort à son mari; mais je vous réponds qu'il dépendra de vous, après votre rétablissement, de triompher de l'un & de l'autre.

J'avois écouté ce discours sans l'interrompre. A quelqu'un que j'aurois moins aimé, peut-être aurois-je marqué moins de modération. Ce n'est pas que dans le monde, & dans les sociétés mêmes dont j'ai loué le commerce, je n'eusse reconnu à peu près les mêmes sentimens sur les femmes. Erreurs propres à la plûpart des grandes villes, & fondées sur l'exemple de quelques illustres coupables, qui déshonorent leur sexe. Mais j'étois affligé de trouver cette prévention

dans le plus cher de mes amis. Apprenez, lui dis-je pour aller au-devant de quelque nouveau conseil, que j'ai de madame de B..., l'opinion que je vous ai déclarée; & que non-seulement son mérite m'a séduit le cœur autant que sa beauté, mais que ma passion s'éteindroit bientôt si le premier de ces deux alimens lui manquoit. Dans ce principe, ajoutai-je, je n'ai pas besoin de votre caution pour un avantage que je me garderai bien de solliciter, & que je refuserois peut-être, s'il m'étoit offert. Enfin voici mes maximes: De quelque passion que je sois capable pour une femme, je ne lui demanderai jamais rien qui blesse la fidélité de ses engagemens si elle aime son mari, ou les droits de son mari si elle en est aimée.

M. de La..., qu'un peu de corruption en amour n'empêchoit pas d'avoir le cœur & l'esprit admirables, ne put refuser d'applaudir à mes sentimens. Il ne se retrancha que sur la difficulté de trouver des femmes telles que je peignois madame de B..., & qu'elles devroient être toutes pour le bonheur de leur sexe & du nôtre. Où est l'homme, me dit-il, qui n'adorât point le mérite & la vertu réunis avec la beauté? Mais s'appercevant qu'un si long entretien m'altéroit, il me pria de lui apprendre comment mes blessures se trouvoient liées avec ma passion. Je fis réflexion moi-même que mes sentimens m'avoient

emporté trop loin, & je le surpris beaucoup en lui apprenant qu'ils n'avoient aucun rapport à ma tragique aventure. Je lui avois raconté dans un autre tems les prétentions de mademoiselle de S. V... Il comprit le sujet du combat, lorsque je lui parlai d'elle & de son frère. Les circonstances, que je lui expliquai soigneusement, & qui pouvoient être vérifiées par trois témoins, lui firent croire comme à moi, que toutes sortes de précautions étoient inutiles. Je le pressai de se retirer. Il refusa de quitter mon lit jusqu'au lendemain, pour juger lui-même de mes blessures en voyant lever le premier appareil. Vous voyez, lui dis-je en souriant, que la tendresse peut attacher quelqu'un au lit d'un malade. Que votre exemple vous inspire un peu d'indulgence. Il comprit ma pensée, & son amitié le fit entrer dans mes idées par une réponse flatteuse.

Il passa le reste de la nuit dans un fauteuil. Le matin, vers neuf heures, tandis que le sommeil me fermoit assez légèrement les yeux, on frappa brusquement à ma porte. J'avois deux antichambres. M. de La... se hata de passer dans la première, pour avertir qu'on fît moins de bruit. Mes gens, qui avoient veillé toute la nuit, s'étant retirés, à la réserve de celui qui ouvrit la porte, un officier de la justice, accompagné de quelques gardes, entra sans résistance. Il tra-

versa la première antichambre lorsque M. de La... passoit dans la seconde; de sorte que le voyant paroître en robe de chambre & en bonnet de nuit, il ne put douter que ce ne fût moi-même. J'ai ordre, monsieur, lui dit-il, de vous arrêter, & de vous conduire au Fort-l'Evêque. Vous ne m'obligerez pas, sans doute, à la violence. M. de La... conçut aussitôt que l'ordre ne regardoit que moi. Avec autant d'adresse que de zèle, il entreprit d'aider à l'erreur des gardes, & de se faire prendre à ma place. Il réveilla lui-même mon valet de chambre, qui couchoit dans un cabinet voisin, & que deux mots firent entrer dans son projet. Mes habits convenoient si fort à sa taille, que pour confirmer le succès de son artifice, il demanda le tems de s'habiller. On lui apporta du linge, un habit, & jusqu'à mes souliers. Tandis qu'il se préparoit négligemment, il témoigna quelque surprise à l'officier, de se voir arrété pour une affaire où il ne se croyoit coupable de rien. On lui répondit froidement qu'il en auroit plus de facilité à se justifier. Mes gens s'étant levés pendant cette scène, il affecta de leur donner des ordres, & de demander à l'officier s'il ne lui étoit pas libre d'en prendre un du moins avec lui. Cette permission lui fut accordée. Il trouva le moyen de dire secrètement au valet de chambre, que dans quelque sens que

je pusse prendre cette aventure, je ne devois pas perdre un moment pour me mettre à couvert; & descendant à la tête de ses gardes, il ne fit pas difficulté de monter dans un fiacre qu'ils tenoient prêt à la porte. Il avoit choisi, pour le suivre, un laquais fort sage, qui me servoit depuis long-tems.

A peine fut-il sorti, que mon valet de chambre se hâta de m'éveiller. Mon sommeil n'étoit pas si profond que je n'eusse entendu quelque mouvement dans l'antichambre. Je demandai ce qu'étoit devenu M. de La... On ne balança point à me faire un récit qui me causa beaucoup d'étonnement. Quoiqu'il n'y eût aucun danger pour mon ami dans le service qu'il m'avoit rendu, je regrettai l'embarras où sa généreuse amitié l'engageoit; & sûr comme je l'étois de mon innocence, je délibérai si je devois le laisser à ma place dans une prison, lorsqu'en m'y rendant moi-même, il me sembloit que le pis-aller étoit d'y demeurer un peu plus long-tems que lui. Il n'y avoit pas de crainte qui pût me faire abandonner cette idée, si mon valet de chambre ne m'eût représenté que mes blessures demandoient un autre régime que celui d'une prison. En levant le premier appareil, il trouva celle du bas-ventre assez dangereuse pour me recommander les plus scrupuleuses précautions. Je pouvois consentir

aux soins extérieurs qu'il me prescrivoit ; mais il s'élevoit dans mon cœur des mouvemens sur lesquels je n'avois pas le même empire.

Le conseil de me cacher, que M. de La... m'avoit fait donner avec tant d'instances, sembloit entraîner la nécessité de quitter Paris ; car je n'y connoissois point d'asile impénétrable, & si je pouvois être enlevé dans toutes sortes de lieux, il importoit peu que ce fût dans ma maison ou dans celle d'autrui. J'ignorois même comment & sur la délation de qui on avoit découvert sitôt mon nom & ma demeure ; mais j'en prenois une fort bonne idée de la police, à qui les désordres nocturnes ne demeuroient pas cachés plus long-tems. Quitter Paris, c'étoit renonçer à ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie & la liberté, au plaisir de voir madame de B..., & peut-être à l'espérance d'entendre jamais parler d'elle. Cette réflexion me rendoit presqu'insensible au conseil de M. de La... mes gens néanmoins me pressoient de me faire transporter chez quelque ami, en attendant que je prisse d'autres résolutions. Le parti auquel je m'arrêtai fut de communiquer mon embarras à M. le comte de... mon colonel.

Tandis que mon valet de chambre étoit allé chez lui avec mes ordres, je reçus des offres de service de la part des deux personnes du mon-

de ce qui je devoi[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] ennemi, ce même L. V... [illegible] [illegible] [illegible] à Paris que pour m'égorger [illegible] [illegible] [illegible] licitation de sa [illegible]. Il s'étoit [illegible] [illegible] [illegible] pères..., ou [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] retraite spirituelle. Il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] coup d'affection [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] gereuses, & qu'il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] pouvoient [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] venu [illegible] prendre que la justice avoit [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] qu'il en étoit d'autant [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de notre combat [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] vois fait [illegible]. Il [illegible] [illegible] [illegible] pour une attaque imprévue [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] de quelques ennemis [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] si la justice avoit [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] espace si court, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne me laisseroit pas tranquille [illegible] [illegible] que je pouvois me faire conduire secrètement dans le lieu qu'il avoit choisi pour asile, [illegible] nous serions en sureté l'un & l'autre jusqu'au rétablissement de nos forces; qu'alors nous choisirons mieux notre champ pour la décision absolue de notre querelle, & que sans me porter plus de haine, il s'en remettroit d'avance à la fortune. Il ajoutoit que je pouvois donner toute ma confiance au porteur de sa lettre, qui me serviroit

de guide, si je n'étois pas sûr de la fidélité de mes gens.

J'admirai le caractère de S. V... dans ce projet & dans cette suite de conseils, comme j'en avois été frappé dans les préliminaires de notre combat. Mais je demeurai persuadé que les précautions qu'il avoit prises pour sa sureté, lui étoient plus nécessaires qu'à moi. D'ailleurs j'étois fort éloigné de vouloir renouer la partie de si loin pour un duel. Mon rôle étoit de me défendre, lorsqu'il lui prendroit envie de m'attaquer; & l'honneur ne m'imposoit pas d'autre loi; sans compter que dans mes principes, il y avoit un abus odieux de la religion, à nourrir des idées de sang & de meurtre, dans le sein de la paix & de la charité, en les couvrant du voile d'une retraite spirituelle. Il m'apprenoit qu'il avoit choisi cet asile à la sollicitation de sa sœur; elle étoit donc à Paris, & peut-être avoit-elle eu part à notre combat par d'autres sollicitations. C'étoit une raison de plus pour éviter tous les lieux où je pouvois être exposé à la voir. Je n'apportai pas tant d'excuses à S. V... pour me dispenser d'accepter ses offres; mais je lui répondis en deux mots, que je ne me croyois point dans le cas d'appréhender la justice; & qu'à l'égard de ses vues pour l'avenir, je lui promettois la même

fermeté, avec les mêmes attentions de généro-ſité & d'honneur, s'il penſoit à me mettre encore dans la néceſſité de me défendre.

Son meſſager étoit à peine ſorti, que je reçus une autre lettre. J'en reconnus l'écriture. Dans un premier mouvement d'horreur, je fus tenté de la renvoyer ſans la lire. Cependant ma curioſité fut la plus forte, & me la fit ouvrir. Elle étoit de mademoiſelle de S. V... Loin d'y trouver des injures ou des reproches, je fus extrêmement ſurpris de n'y voir que les témoignages d'une vive douleur & d'une tendre inquiétude. Elle atteſtoit le ciel qu'étant venue à Paris avec ſon frère, elle avoit ignoré ſes ſanglans deſſeins, juſ-qu'au funeſte moment, diſoit-elle, où le voyant entrer percé de coups, elle avoit ſu de lui-même, qu'il m'avoit laiſſé dans le même état. Elle ajou-toit qu'il s'étoit loué beaucoup de ma généro-ſité, & qu'en la quittant pour ſe mettre à cou-vert, il avoit emporté de l'inquiétude pour mon ſort : qu'il n'avoit été manqué que d'un moment par la juſtice, qui étoit venue dès le matin pour l'enlever ; que me croyant menacé du même péril, elle me conſeilloit de prendre des meſures pour ma ſureté ; que ſi je manquois d'aſile, il lui étoit venu à l'eſprit que j'en pouvois trouver un dans l'appartement de ſon frère, où l'on ne renouvelleroit pas les recherches, après en avoir

fait d'inutiles, & où personne ne s'imagineroit qu'il fallût chercher son ennemi : que je pouvois m'y faire conduire secrétement par le guide qu'elle m'envoyoit, & me fier non-seulement à son honneur, mais encore à tous les secours dont elle étoit capable pour hâter ma guérison.

Je balançai si je devois une réponse à cette lettre. J'étois même incertain quel nom je devois donner à ce mêlange de haine & d'affection. La sœur & le frère étoient-ils d'accord à m'embarrasser autant par leurs services que par leurs outrages? Et si je me rappelois qu'au fond l'un en vouloit à ma vie, l'autre à ma réputation, ne devois-je pas me défier de ces dangereuses politesses, qui pouvoient couvrir quelque vue funeste. Je ne croyois pas S. V... capable d'une perfidie, mais il l'étoit d'une violence. Enfin, quoique rien ne fût plus éloigné de mes idées que le véritable projet de sa sœur, la seule considération de son sexe me fit passer sur la répugnance que je sentois à lui écrire. Je crus le devoir rempli par deux lignes de remerciment, auxquelles je joignis quelques civilités de bouche. Après avoir congédié son messager, je donnai ordre que mon appartement fût fermé pour toutes sortes de messages & de visites; & n'attendant que le conseil de mon colonel pour fixer mes résolutions, je crus devoir faire dire à mes

[illegible]

Cette [illegible]

[illegible]

fes [illegible]

pouvant [illegible]

[illegible]

i furent [illegible]

e causa [illegible]

is point d'[illegible]

e toucher peu. [illegible]

étois agité par des mouvemens [illegible]

fs. Dans l'incertitude de [illegible]

ois si l'amitié de M. de [illegible] . . . [illegible]

is de lui communiquer [illegible]

je ne devois pas apprendre à [illegible] que

n absence m'alloit etre plus insupportable que

es blessures. Les discours de M. de La...

m'avoient fait naître des espérances dont je n'aurois jamais trouvé la source en moi-même. Je ne m'en appercevois encore qu'au redoublement de ma passion, qui se nourrissoit secrètement des flatteuses interprétations d'un ami. Il m'avoit paru persuadé que madame de B..., n'étoit pas sans inclination pour moi : cette idée ne s'éloignoit pas un moment de mon esprit. Je cherchois dans ma mémoire tout ce qui pouvoit lui donner de la vraisemblance. Une si douce imagination me faisoit déjà trouver surprenant qu'une femme à qui l'on supposoit quelque retour pour ma tendresse, ne m'eût point encore marqué l'intérêt qu'elle prenoit à ma situation. Ah ! quelles auroient été mes inquiétudes, à la moindre altération de sa santé ! Cependant je considérois que dans une ville telle que Paris, un simple combat, entre deux officiers peu connus, n'est point une nouvelle qui passe tout d'un coup d'une bouche à l'autre ; & le bruit n'en pouvoit être allé jusqu'à madame de B..., puisqu'au défaut de son attention, j'aurois reçu quelque témoignage de celle de son mari. J'examinois donc si je devois attendre qu'ils fussent informés de mon aventure par la renommée, ou les en instruire moi-même, lorsque je vis arriver le laquais que M. de La... avoit pris avec lui jusqu'au Fort l'Evêque.

[illegible]

[illegible] ses [illegible], [illegible] à couvert, en [illegible] par des [illegible], & qu'il [illegible] point appelé le guet à [illegible]. Quelque opinion qu'il eût pu donner de [illegible] bonne-[illegible], ceux qui l'avoient entendu, n'avoient pas manqué de faire ce récit aux archers du guet, qui avoient employé le reste de la nuit à découvrir mes traces. Il ne leur avoit pas été si difficile de trouver les siennes, après avoir pris des informations dans la maison même du chirurgien. Sur le rapport qu'ils avoient fait dès le matin, on avoit donné des ordres pour nous arrêter tous deux ; & mon affaire, qui étoit si favorable en elle-même, devenoit bien plus fâcheuse que celle de S. V..., puisqu'on cherchoit à m'arrêter en qualité d'assassin. Tandis que j'admirois la

bizarrerie des évènemens, le comte de... mon colonel, entra d'un air empressé, & me confirma tout ce que je venois d'entendre. A la première nouvelle de mon accident, il avoit couru chez M. le lieutenant criminel, pour faire révoquer l'ordre de m'arrêter, en expliquant la vérité de l'aventure, & s'offrant même pour caution. Dans l'idée qu'il avoit de mon innocence, il avoit failli de déclarer l'erreur où l'on étoit tombé, & d'en railler un peu la justice. Mais apprenant que j'étois chargé d'un crime fort noir, & que les éclaircissemens pouvoient traîner en longueur, il venoit me presser aussi de me mettre à couvert. Je ne vois point, me dit-il, de lieu plus sûr pour vous que notre garnison. Partez pour Sedan, si votre situation vous le permet. Il ajouta que, dans mon absence, trois jours suffiroient peut-être pour me justifier; au lieu que si j'avois le désagrément d'être arrêté, tout le crédit de ses amis & des miens, ne me sauveroit pas des lenteurs ordinaires de la justice.

Un terme aussi court qu'il me le proposoit, fit disparoître à mes yeux toutes les raisons qui m'avoient fait craindre l'éloignement. Je ne pouvois être alarmé non plus pour M. de La...; puisqu'étant connu des plus honnêtes gens de Paris, il lui suffisoit de paroître devant

les juges, pour leur faire comprendre que leurs officiers s'étoient trompés. Il n'y avoit de péril que pour ma santé. Le mouvement d'un long voyage pouvoit irriter mes blessures, & mon chirurgien protesta que sans régime il ne répondoit pas de ma vie. Le comte leva cette difficulté en m'offrant la litière d'un évêque du Languedoc, arrivé depuis deux jours à Paris. Il l'envoya demander sur le champ. Elle fut accordée. Nous prîmes le parti de la faire conduire à l'extrémité du faubourg, où je pouvois me rendre dans ma chaise à porteurs, & m'éloigner aussitôt sans laisser aucune trace de ma route. Le comte s'imagina que j'allois partir au même instant, & se proposoit de ne me pas perdre de vue jusqu'à la litière. Mais il fut surpris de m'entendre chercher des prétextes pour remettre mon départ à la nuit. J'avois, lui dis-je, des affaires à régler; des soins à prendre; enfin je le priai de s'employer le reste du jour à ménager promptement la liberté de M. de La.., que je regrettois beaucoup de laisser en prison, & de se reposer sur moi de ma propre sureté.

On m'entend si l'on connoît l'amour. Je pensois bien moins à mes blessures ou à la sureté de ma route, qu'à me procurer la douceur de voir madame de B..., avant mon départ. Je voulois non-seulement satisfaire mes yeux par

une ſi chère vue, & munir mon cœur contre les tourmens de l'abſence; mais jugeant qu'elle ignoroit encore ma ſituation, j'étois impatient de la mettre comme à l'épreuve, & d'obſerver quelle impreſſion ma diſgrâce alloit faire ſur elle. J'envoyai au faubourg deux de mes gens, qui devoient me ſuivre à cheval; & ne prenant avec moi que mon valet de chambre, je ſortis dans ma chaiſe avec la précaution de me faire conduire par des rues détournées. Il étoit environ deux heures. J'arrivai lorſque madame de B..., alloit ſe mettre à table. Mon viſage étoit aſſez pâle pour lui faire naître des ſoupçons; & mon valet de chambre, qui m'avoit aidé à monter l'eſcalier, continuant de me ſoutenir pour traverſer l'appartement, elle ne put douter qu'il ne me fût arrivé quelque choſe d'extraordinaire. Cependant, comme j'avançois d'un air tranquille, elle ſe contenta de me regarder en ſilence, avec un œil de diſtraction & d'inquiétude. Je la ſaluai modeſtement; & lui ayant demandé la permiſſion de m'aſſeoir, je ne pus me mettre dans un fauteuil, ſans marquer par de légères grimaces, que je reſſentois quelque douleur.

M. de B..., qui avoit été frappé comme elle du changement de mon viſage, & qui le fut encore plus de ma poſture, n'attendit pas que j'e

repris haleine pour me presser d'ouvrir la bouche. Eh quoi, me dit-il, prenez-vous plaisir à nous alarmer, & ne vous expliquerez-vous pas promptement ? Je lui racontai d'une voix foible toutes les circonstances de ma malheureuse aventure, en évitant néanmoins de lui en apprendre la cause. Je ne parlois qu'à lui. & malgré le dessein que j'avois eu d'étudier les mouvemens de madame de B..., je me sentois de l'embarras à lever les yeux sur elle. Enfin, tandis qu'il me témoignoit ses alarmes avec toute la tendresse d'une vive amitié, je laissai échapper quelques regards, qui me firent appercevoir de l'émotion dans ceux de sa femme. Elle les avoit comme abandonnés sur moi. Je n'ai jamais vu d'image si touchante de la pitié & de la douleur. Mais revenant tout d'un coup à elle-même, & paroissant faire attention qu'elle s'étoit oubliée, elle me dit sans affectation quelque chose d'obligeant sur mon récit, & sur les dangers du voyage que j'allois entreprendre. Hélas! lui répondis-je, je n'en appréhende que la durée.

Notre entretien fut fort triste. N'étant point en état de dîner avec elle, je la pressai de se mettre à table. Elle s'y mit : mais elle mangea si peu, que se croyant obligée d'apporter quelque excuse, elle parla d'une migraine qui lui ôtoit l'appétit. Son mari, inconsolable de mon

malheur & de la néceſſité où j'étois de m'éloigner, me propoſa les reſſources qui lui tombèrent dans l'imagination; mais elles m'expoſoient toujours à me voir arrêter par la juſtice, & c'étoit préciſément de quoi il falloit me garantir. L'offre de ſa maiſon, où il ſe figuroit que je pouvois demeurer bien renfermé, fut la plus preſſante tentation dont j'eus à me défendre. J'interrogeois les yeux de ſa femme; & ſon ſilence ſembloit marquer du moins qu'elle ne penſoit point à s'y oppoſer. Cependant, outre que je ne pouvois m'y croire mieux caché que dans toute autre maiſon de Paris, j'examinois intérieurement ce que je devois à l'honneur de mon ami, & je me perſuadai que dans cette occaſion l'amour & l'amitié devoient connoître les mêmes ſcrupules. J'étois ſoutenu d'ailleurs par le fond que je devois faire ſur les promeſſes de mon colonel. Enfin, tout l'après-midi s'étant paſſé dans ces délibérations, la nuit vint m'avertir qu'il falloit rentrer dans ma chaiſe. . . . . . .

Il ne me reſtoit qu'à faire renouveler l'appareil de mes bleſſures. Mon valet de chambre avoit remis cette opération au moment de mon départ, dans la vue de les entretenir plus fraîches pendant la nuit. Je demandai à madame de B..., la permiſſion de paſſer dans ſon cabinet, quoique ſon mari me preſſât beaucoup d'en uſer

plus familièrement, & de ne pas m'éloigner de son lit. Mes plaies se trouvèrent fort vermeilles. Mais la satisfaction même que je venois de goûter, & qui servoit peut-être à les rendre si belles, avoit mis aussi mon sang dans une agitation qui le fit recommencer aussitôt à couler. Il sortit avec tant d'abondance, que mes forces, après s'être parfaitement soutenues depuis près de vingt-quatre heures, m'abandonnèrent entièrement. Le chirurgien me voyant sans connoissance, appela du secours. Madame de B... qui étoit dans la chambre de son mari, & qui n'avoit personne auprès d'elle, accourut avec le plus vif empressement. Elle ne prononça pas un mot, suivant le récit que je tirai ensuite de mon valet; mais s'étant employée avec une ardeur extrême à me faire rappeler mes esprits, elle fut si satisfaite aux premiers signes de vie dont elle s'apperçut, qu'elle saisit mes mains pour les presser tendrement. Je revenois effectivement à moi. J'ouvris les yeux. Mes regards tombèrent sur elle. Languissant comme j'étois sur un fauteuil, je fus si ému de la voir, si transporté de me sentir les mains dans les siennes, que je retrouvai des forces pour les serrer, pour pencher la tête jusqu'à ces mains adorées, & pour y attacher mes lèvres avec un sentiment inexprimable. Elle fit quelques efforts pour les retirer. Ah madame,

lui dis-je d'une voix éteinte, en réunissant tous les miens pour la retenir, laissez-moi jouir un instant de mon unique bien. Il me fut impossible de faire durer plus long-tems le plus heureux moment de ma vie. S'étant éloignée de quelques pas, je la considérai d'un œil douloureux, comme une divinité cruelle qui rejetoit mes adorations, comme l'unique source d'un bonheur dont je venois de faire un court essai & qui m'étoit durement arraché. Elle fut quelque tems à me répondre. Je crus démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit des expressions. Cependant après s'être tournée vers mon valet de chambre, qu'elle exhorta à ne rien négliger, elle se rapprocha de moi : Vous seriez bien injuste, me dit-elle en rougissant, si vous ne me regardiez pas comme la plus tendre amie que vous ayez au monde. Elle n'attendit point ma réponse. Mais les sentimens dont je l'aurois accompagnée, ne s'élevant pas moins dans mon cœur; je fus prêt à retomber dans l'évanouissement dont je venois de sortir.

L'habileté du chirurgien & la force de ses élixirs, me remirent en état de me traîner jusqu'au lit de M. de B... Sur le récit que sa femme lui avoit fait de mon accident, il renouvela ses instances, pour m'ôter la pensée de partir, & pour m'arrêter chez lui. Ma foiblesse sem-

bloit m'y obliger nécessairement. Cependant mon valet de chambre, qui croyoit devoir autant d'attention à ma sûreté qu'à mes blessures, me représentoit qu'il y avoit peu de fatigue à craindre dans une litière d'évêque. La nuit n'étant pas fort avancée, il me conseilla de prendre quelques heures de repos, après lesquelles je me trouvai effectivement assez tranquille pour n'avoir aucune défiance de mes forces. Je ne désavouerai pas que les bontés de Madame de B..., n'eussent contribué à me soutenir, autant que l'art & les remèdes. Je partis sans la voir. Elle avoit souhaité d'attendre mon réveil pour juger de ma situation, & ne me laisser manquer d'aucune commodité; mais, en passant dans un autre appartement, j'avois exigé d'elle & de son mari qu'ils ne se gênassent point en ma faveur. Ce n'étoit plus la douleur de les quitter qui m'agitoit; c'étoit l'impatience de les revoir.

Qui m'eût annoncé, en sortant de cette maison chérie, que je ne devois m'en rapprocher qu'avec le désespoir dans le cœur, & pour y répandre l'horreur de mes sentimens. J'aurois cru cette menace impossible. Je n'étois pas plus sûr de mon existence que de ma fidélité. Dans un caractère tel que le mien, je sentois qu'un engagement pris au fond du cœur valoit des sermens prononcés

au pied de l'autel. A quelque sort que le ciel me destinât, quelque révolution qui pût arriver dans ma fortune, j'étois à madame de B..., & je ne pouvois être qu'à elle. De son côté, je commençois à m'imaginer qu'elle n'étoit pas insensible. Je la connoissois ; une tendre amitié étoit tout ce qu'elle se croyoit permis ; mais elle ne m'auroit pas tant offert, si son cœur n'eût senti beaucoup davantage. Aussi mes désirs n'alloient-ils pas plus loin. Ce que j'avois souhaité pour le bonheur de ma vie, j'osois me flatter enfin de l'avoir obtenu. Sans pénétrer trop curieusement dans l'avenir, je me croyois si heureux du présent, que loin de regarder M. de B..., comme un rival incommode, je m'applaudissois de laisser mon trésor sous une garde si sûre, & de pouvoir me fier presque également à la double garantie de l'amitié & du mariage.

Ainsi toutes mes réflexions s'attachant au sujet de ma joie, je ne voyois dans la nécessité de mon éloignement qu'une courte disgrâce, dont j'étois consolé par les plus douces espérances. La litière se trouva aussi commode qu'on me l'avoit représentée. Je me mis en chemin avant la pointe du jour, avec mon valet de chambre dans ma voiture, & deux laquais à cheval. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le jour ne m'ap-

porta point d'autre incommodité que celle d'une chaleur excessive. Etant arrivé le soir à Soissons, où je devois passer naturellement la nuit, mes gens m'avertirent qu'ils avoient remarqué depuis le matin un homme à cheval, qui m'avoit suivi à quelque distance; & que s'étant arrêtés plusieurs fois pour l'attendre, ils avoient été surpris de le voir aussi s'arreter, comme s'il eût appréhendé d'être reconnu. Cet avis me fit prendre la résolution de continuer ma route, sans prendre plus de repos qu'il n'étoit nécessaire pour rafraîchir mes chevaux & changer l'appareil de mes blessures. Mon valet de chambre me fit craindre que cet excès de mouvement ne me devînt fort nuisible; mais il se rendit à la promesse que je lui fis de me reposer le lendemain. Cependant les deux laquais n'ayant pas cessé d'entendre marcher derrière eux pendant la nuit, je pris le parti de faire quelques lieues de plus le matin, pour trouver le moyen d'approfondir cet incident. Mes gens, à qui j'en donnai l'ordre absolu, s'embusquèrent à la sortie d'un bois. Ils arretèrent le cavalier, malgré les efforts qu'il fit pour s'échapper par la fuite; & l'ayant reconnu pour ce méme domestique qui m'avoit apporté la lettre de mademoiselle de S. V..., ils le forcèrent de les suivre jusqu'à ma voiture. Je lui demandai quelles étoient ses intentions. Soit que la crainte

l'obligeât de parler, ou qu'il ne trouvât rien d'offenſant pour moi dans ſa commiſſion, il me dit naturellement que mademoiſelle de S. V..., l'avoit chargé à toutes ſortes de prix de découvrir ma retraite; qu'étant retourné dans ma rue après lui avoir porté ma réponſe, il avoit vu ſortir de chez moi deux de mes gens à cheval; qu'il les avoit ſuivis juſqu'au faubourg, où ils s'étoient arrêtés, & que la vue d'une litière lui ayant fait aſſez connoître que cette voiture étoit pour moi, il s'étoit hâté de louer un cheval, dans la réſolution de me ſuivre juſqu'au bout du monde. Loin de le faire maltraiter, j'admirai ſa fidélité & ſon zèle. Votre curioſité ſera ſatisfaite, lui dis-je, ſi vous continuez de me ſuivre. En effet je me déterminai ſur le champ à lui en laiſſer la liberté, après m'être contenté de défendre qu'on lui apprît le terme de mon voyage juſqu'au moment de mon arrivée. Je remettois à conſidérer alors s'il me conviendroit de le laiſſer retourner ſur ſes pas, ou de le faire arrêter auſſi long-tems que je le jugerois à propos.

La diligence me paroiſſant peu néceſſaire, je conſentis à me repoſer pendant le reſte du jour. Mais il n'étoit plus tems de regarder le repos comme une ſimple précaution. Le mouvement & la chaleur avoient enflammé fort dangereuſement mes bleſſures. Mon chirurgien me déclara

[illegible]

ne faire [illegible] chambre, [illegible] en tremblant; [illegible] dans un état qui [illegible] ma vie. La fievre [illegible] avec violence. Je passai une nuit si douloureuse, que je ne [illegible] ma conservation jusqu'au lendemain qu'à la force de mon tempérament.

Le danger diminua le jour suivant; mais quoique la fièvre fût ralentie, elle ne me quitta plus. Mes douleurs étant toujours les mêmes, je crus sentir bientôt qu'il me restoit peu de tems à vivre, & que je n'étois plus soutenu que par un reste de vigueur naturelle qui étoit prêt à m'abandonner. J'entendois répéter d'ailleurs autour de moi, que dans une chaleur si excessive je ne pouvois éviter la grangrene sans miracle, & je jugeois par les observations redoublées de mon

chirurgien, qu'il s'attendoit sans cesse à la découvrir.

Ce fut dans cette situation, que le sixième jour, on m'annonça deux ecclésiastiques qui demandoient à m'entretenir sans témoins. Je ne doutai pas que ce ne fût un pieux artifice de mes gens, pour me proposer les derniers secours de la religion. Je n'en fus point offensé. J'avois la tête libre; cette facilité pour remplir le plus juste de tous les devoirs pouvoit me manquer à tous momens. Oui, répondis-je; on a raison de m'y faire penser. Mes gens néanmoins n'avoient pas la moindre part à cette visite, mais ils se persuadèrent comme moi qu'elle ne m'étoit pas rendue dans une autre intention.

Les deux prêtres s'assirent gravement près de mon lit. Après quelques réflexions convenables aux circonstances, le plus âgé me demanda, si, dans l'état où j'étois, je souffrirois sans peine qu'il me représentât la douleur & les droits d'une infortunée, qui avoit mis sa cause entre leurs mains. Vous m'entendez, ajouta-t-il, & j'attends pour m'expliquer que vous paroissiez y consentir.

Il se trompoit. Je l'entendois si peu, que prenant ses termes dans le sens dont j'étois rempli, je les regardai comme un langage ecclésiastique, qui exprimoit par des figures spirituelles le danger de ma situation & les besoins de mon ame.

Je lui répondis qu'il pouvoit exercer son ministère, & que je n'avois pas d'éloignement pour le devoir qu'il me proposoit. Quelle joie pour une malheureuse ! reprit-il, en suivant aussi ses idées. Elle ne tardera point à paroître ici, quoique ses peines & la fatigue d'un voyage précipité l'aient fort affoiblie. Je prends sur moi, ajouta-t-il, toutes les dispenses nécessaires, & dans l'état où vous êtes, ma qualité de curé me donne le droit des évêques. Il se levoit avec empressement, pour exécuter sans doute quelque plan déjà formé ; mais je crus l'avoir compris. Tout ce qui me restoit de sang se retira vers mon cœur. Mon combat, mes blessures, la présence de la mort, n'avoient pas causé de si étrange révolution dans mes esprits. J'étendis le bras pour retenir le curé, & trouvant à peine la force de parler dans un si grand trouble, je l'arrêtai moins par mes expressions que par mes signes.

Lorsqu'il se fut rapproché, avec beaucoup d'embarras, je pris un moment pour méditer mes termes ; car je n'avois pas besoin de préparation pour le fond de ma réponse. L'état où je suis, lui dis-je, méritoit plus de compassion. Votre zèle pour la personne qui vous emploie, devient une barbare cruauté à l'égard d'un homme mourant. Je ne suis pas curieux de vos motifs, & je veux supposer de la droiture dans vos

intentions; mais apprenez que vous abuſez en vain de votre miniſtère pour m'inſpirer de fauſſes terreurs. Ce que vous me propoſez à l'heure de la mort, je l'aurois fait dans toute la force de ma ſanté ſi j'avois pu le regarder comme un devoir; l'eſpérance d'une meilleure vie à laquelle je touche de ſi près, doit me confirmer dans mes principes. Retirez-vous-donc, ajoutai-je, ſi vous n'êtes point amené ici par d'autres vues. Un diſcours ſi ferme, pour lequel j'avois eu beſoin de recueillir toutes mes forces, lui fit perdre l'envie de me répliquer : il ſe contenta de m'offrir les ſecours ordinaires de la religion, que je reçus avec la ſoumiſſion qu'on doit aux volontés du ciel.

L'abattement où je retombai après ſon départ, ne m'empêcha point d'interroger mes domeſtiques ſur l'arrivée de mademoiſelle de S. V..., en leur reprochant de n'avoir pas apporté plus de ſoin à me délivrer de cette perſécution. Ils me confeſſèrent que dans l'inquiétude continuelle qu'ils avoient eue pour ma vie, ils avoient perdu de vue le courrier qu'elle avoit envoyé ſur mes traces; & qu'ayant enſuite appris qu'elle étoit à Sedan, ils n'avoient pu pénétrer ſon deſſein. Dailleurs la crainte de me cauſer trop d'agitation, leur faiſoit cacher tout ce qu'ils croyoient capable de troubler mon repos, & juſqu'à

jusqu'à plusieurs lettres qu'ils avoient reçues pour moi. Mais au contraire, ils se seroient empressés de me les rendre, s'ils avoient su ce qu'elles contenoient. Le zèle de mes amis avoit déjà terminé mes affaires. Mon aventure étoit éclaircie, & mon combat justifié par la nécessité d'une juste défense. Mon père, qui s'étoit hâté de se rendre à Paris sur une lettre que mon valet de chambre lui avoit écrite sans ma participation, s'étoit joint à mon colonel pour arrêter les recherches de la justice. Il m'écrivoit qu'après m'avoir servi avec tant de diligence & de succès, il étoit résolu de faire le voyage de Sedan, dans les alarmes qui lui restoient encore pour mes blessures; & que non-seulement mon colonel, mais un jeune homme qui paroissoit pénétré d'amitié pour moi & qui avoit recherché la sienne depuis le moment de son arrivée, se proposoient de l'accompagner. Il parloit de M. de La..., à qui l'on avoit rendu la liberté dès le jour de mon départ.

J'ignorois ce que je devois à la tendresse paternelle & à l'affection de mes amis, lorsque vers le soir j'eus la douce consolation d'entendre la voix de mon père, & de me sentir pressé par ses bras. Il arrivoit avec M. le comte de... & M. de La... Ce n'étoit plus par mes yeux que je pouvois les reconnoître, ni par mes discours que j'étois

capable de leur exprimer les ſentimens de mon cœur. Il ne me reſtoit qu'un ſouffle de vie. A peine avois-je diſtingué mon père au ſon de quelques tendres plaintes qui avoient accompagné ſes embraſſemens. La gangrène s'étoit déclarée. Je commençois à perdre l'uſage de mes ſens. L'ombre de la mort étoit répandue autour de moi ; enfin depuis plus d'une heure, on s'attendoit à me voir expirer.

Tous les efforts que je fis pour prononcer quelques paroles, ne tirèrent de ma poitrine que des ſons entrecoupés. Cependant je conſervois un reſte de connoiſſance. Je m'apperçus même qu'on prioit mon père de paſſer dans l'antichambre. M. de La... qui s'aſſit près de moi pendant ſon abſence, ſe figura que ſi quelque choſe pouvoit réveiller les forces de la nature dans la foibleſſe mortelle où j'étois, ce devoit être le nom & le ſouvenir de madame de B... Il connoiſſoit l'innocence de ma paſſion ; il ſavoit qu'un amour vertueux ne ſort du cœur qu'avec la vie, parce qu'il ne connoît point de remords qui puiſſent l'en chaſſer. Il me dit : j'ai vu monſieur & madame de B..., dans le ſeul deſſein de vous apporter quelque conſolation, & je ſuis chargé par l'un & l'autre des plus tendres témoignages de leur affection. Il tenoit ma main. Je ſerrai la ſienne avec toute la chaleur qui me reſtoit, & je ſentis

que l'amour feroit le dernier mouvement de mon cœur.

Cependant mon père fe rapprocha de mon lit, dans un filence que je pris d'abord pour un redoublement de tendreffe & de douleur. Mais c'étoit le noir préfage des malheurs dont il alloit comme ouvrir la fource. Il me pria de recueillir toute mon attention pour l'écouter. Après m'avoir repréfenté que je touchois à ma dernière heure, il ajouta qu'il ne pouvoit me croire incertain de ma fituation, depuis qu'il favoit que je m'étois occupé férieufement d'une autre vie: qu'il manquoit néanmoins à mes préparations, non un devoir, puifque la religion & l'honneur dont je connoiffois fi bien la voix, ne me faifoient rien entendre, mais une furabondance de vertu, une action digne de la nobleffe & de la bonté de mon caractère; que cette malheureufe S. V... étoit condamnée pour toute fa vie à l'opprobre, fi la pitié ne me faifoit pas confentir à lui laiffer mon nom; qu'elle venoit de l'en fupplier avec tant de larmes qu'il en étoit lui-même attendri; qu'il m'importoit peu de mourir dans le célibat ou dans le mariage, c'eft-à dire, d'emporter au tombeau une qualité qui ne changeoit rien à mon fort : enfin qu'il me confeilloit d'avoir cette complaifance pour une fille infortunée & de rendre ma mort précieufe devant dieu &

les hommes, en faiſant le bonheur d'autrui à mon dernier ſoupir.

Je me croyois en effet dans les bras de la mort, & chaque mouvement de reſpiration me paroiſſoit le dernier effort de la nature. Un ſentiment de bonté naturelle, auſſi preſſant que l'exhortation de mon père, prit enfin l'aſcendant ſur toutes mes réſolutions. Je ſerrai la main de monſieur de L... pour lui faire comprendre à qui j'appartenois en expirant; & d'un ſigne de tête je déclarai à mon père que je me rendois à ſes ordres. Mademoiſelle de S. V... & le curé, dont elle n'avoit pas manqué de ſe faire accompagner, furent au même inſtant dans ma chambre. Ils s'approchèrent de moi. J'avois les yeux fermés, & je ne penſai point à les ouvrir; mais j'abandonnai ma main au curé qui me la demanda, comme la ſeule partie de moi-même que je voulois prêter à ſon miniſtère. Il prononça auſſitôt la bénédiction nuptiale.

FIN.

TOUT POUR L'AMOUR

ET

LE MONDE BIEN PERDU.

OU

LA MORT D'ANTOINE

ET

DE CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

luite de l'Anglois de DRYDEN, *par l'Abbé* PRÉVOST.

A



[illegible]ERTISSEMENT

DE L'ÉDIT[illegible]

Œuvres de [illegible]

[illegible] donnant les [illegible]

[illegible]é Prev[illegible]

ne [illegible]

[illegible]

à la nobleſſe de nos Tragédies françoiſes. Cependant on m'a fait appercevoir que cette conſidération ne devoit pas exclure une pièce qui a fait courir toute l'Angleterre à ſes repréſentations, qui paſſe pour un chef-d'œuvre ſur le théâtre de Londres ; que par-tout où il y avoit des beautés, elles devoient prévaloir ſur les défauts qui, au reſte, ne ſont que relatifs aux uſages & aux mœurs ; que tout au moins c'étoit rendre un ſervice au Public de le mettre en état de juger des ouvrages d'eſprit des nations étrangères.

Ces raiſons m'ont paru ſuffiſantes pour me mettre à l'abri de tout reproche, & me déterminer à donner une pièce qui, d'ailleurs eſt ſi rare dans la Librairie & dans les Bibliothèques particulières, que j'ai été obligé de la ſortir d'un Journal de l'Abbé Prévoſt, intitulé le *Pour & Contre*, où elle eſt diſperſée, & où les Actes ſe trouvent preſque tous ſans diviſion de Scènes.

C'eſt par les mêmes ſollicitations, & à

cauſe de la même rareté, que je donne auſſi la *Vie de Cicéron*, traduite par l'Abbé Prévoſt ; elle compoſera quatre volumes in-8°. qui termineront cette collection. Je l'avois écartée parce que cet ouvrage n'eſt pas dans la claſſe des Romans ; je la reſtitue aujourd'hui parce qu'elle ſert à completter davantage le choix des ouvrages agréables d'un Auteur célèbre.



ACTEURS.

MARC-ANTOINE.

VENTIDIUS, Général de Marc-Antoine.

DOLABELLA, Ami de Marc-Antoine.

ALEXAS, Eunuque de Cléopatre.

SERAPION, Prêtre d'Isis.

MYRIS, autre Prêtre.

CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.

OCTAVIE, Epouse d'Antoine.

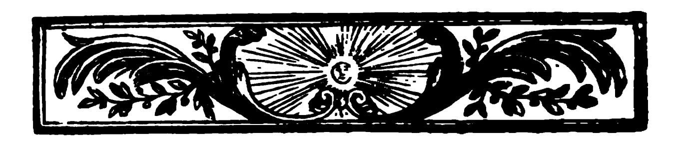
Deux Filles d'Antoine & d'Octavie.

CHARMION & IRAS, Suivantes de Cléopatre.

Un Gentilhomme d'Antoine.

Un Officier d'Antoine.

La Scène est à Alexandrie.



TOUT POUR L'AMOUR,

ET

LE MONDE BIEN PERDU,

OU

LA MORT D'ANTOINE

ET DE CLÉOPATRE.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre représente le Temple d'Isis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

Les prodiges & les monstres sont devenus si fréquens qu'ils en ont perdu leur nom. Nous

avons vu le Nil déborder avant la ſaiſon, & répandre ſes eaux avec tant de précipitation & de violence, qu'elles n'ont pas laiſſé aux gardes de ſes bords le tems de ſe retirer. Les hommes & les animaux ont été contraints de chercher un aſyle au ſommet des arbres. Et par un autre prodige, l'eau eſt rentrée ſi ſubitement dans ſes bornes, qu'elle a laiſſé à découvert les animaux monſtrueux qu'elle avoit apportés. On a vu des dauphins, des baleines & des chevaux marins, ramper dans la fange. Affreux ſpectacle ! Ils s'efforçoient de ſe lever; & ne pouvant ſe ſoutenir, ils retomboient dans la boue en ſecouant la tête & en pouſſant des heurlemens.

SCÈNE II.

ALEXAS *entre & prête l'oreille par derrière;* SERAPION, MYRIS.

MYRIS.

PLAISE aux dieux tout-puiſſans de détourner ces horribles préſages!

SERAPION.

La nuit dernière entre onze heures & mi-

, comme j'étois à me promener seul dans des aîles du Temple, il s'éleva un vent ux qui ébranla le dôme jusqu'aux fonde-:. Toutes les portes se fermèrent avec :nce autour de moi. Les verroux de fer léfendent l'entrée de la voute où reposent les Ptolomées, s'ouvrirent d'eux-mêmes.)erçus tous leurs monumens. Je vis paroi-un fantôme armé sur chaque tombeau. 'e dernier roi levoit avec confusion sa tête e & déshonorée. J'entendis ensuite un mê-: de gémissemens confus, qui furent suivis e cri, poussé par une voix lamentable : *'ypte n'est plus*. Je confesse que tout mon se glaça dans mes veines. Mes genoux blans heurtèrent l'un contre l'autre. Je ›ai d'horreur & de crainte sur le pavé du le, & je perdis ainsi la fin de cette épou-ıble scène.

ALEXAS *se montrant.*

t-ce un songe que vous racontez ? ou bien t-ce une histoire que vous auriez inventée faire peur aux enfans d'Egypte, & les ıtumer de bonne heure à redouter vos es & vos temples?

SÉRAPION.

igneur, je ne vous voyois point, & je ne

me défiois pas que vous pussiez m'entendre ; mais je n'ai rien dit qui ne soit très-certain.

ALEXAS.

Un songe insensé, vous dis-je, l'effet des vapeurs de vos saintes débauches & de vos indigestions.

SÉRAPION.

Je fais mon devoir, seigneur ; ce que j'ai vu n'ira pas plus loin.

ALEXAS.

Gardez-vous d'en parler, quand vos folles visions seroient autant de vérités. Il n'est pas tems d'alarmer le peuple par vos superstitions. Les romains sont campés à deux pas de nos portes, & l'orage pend sur nos têtes.

SÉRAPION.

Nos égyptiens font des vœux pour Antoine ; mais dans le fond de leurs cœurs serviles, ils sont disposés à reconnoître Octave.

MYRAS.

Pourquoi Antoine perd-il donc le tems à rêver ? Que ne tente-t-il la fortune, pour réparer par quelqu'heureux effort tout ce qu'il vient de perdre à Actium ?

ALEXAS.

Il croit son infortune sans remède.

SÉRAPION.

ne paroît pas néanmoins que l'ennemi fort le siége.

ALEXAS.

ſt ce qui me cauſe le dernier étonnement. nas & Agrippa qui ont tant de pouvoir ctave, ſont ſes ennemis déclarés. Octavie pouſe, qu'il a chaſſée de ſa maiſon, folli a vengeance de cet outrage, & Dolabella oit autrefois ſon ami, cherche aujourd'hui ne par des reſſentimens particuliers. Ce nt la guerre ſemble dormir de part & e.

SÉRAPION.

eſt étrange que depuis quelques jours An n'ait pas vu une fois Cléopâtre. Il s'eſt dans ce temple, & le ſombre ſilence au il s'obſtine, marque aſſez que ſon cœur re au déſeſpoir.

ALEXAS.

ppréhende que ſon deſſein ne ſoit de faire fort pour ſe guérir de l'amour par l'o-

SÉRAPION.

eſt vaincu, ou s'il fait ſa paix, l'Egypte s'attendre à n'être plus qu'une province ine, & nos riches moiſſons ſerviront à ..

dommager nos maîtres de la ſtérilité de le pays. Pendant la fortune d'Antoine, Alexandrie étoit la rivale de Rome, & le centre d'un vaſte empire.

ALEXAS.

Si mes vœux étoient exaucés, ces tyrans de la nature, qui ne penſent qu'à réduire le genre humain ſous leur puiſſance, périroient par l'épée l'un de l'autre. Mais puiſque nos forces ne répondent point à nos déſirs, il faut choiſir un maître, & nous ſoutenir ou tomber avec lui.

SÉRAPION.

Que penſe à préſent la reine?

ALEXAS.

Oh! Sérapion, elle eſt plus paſſionnée que jamais pour ce malheureux vaincu. Elle prend plaiſir à s'envelopper volontairement dans sa ruine. Si elle conſentoit néanmoins à l'abandonner, ſi elle vouloit le livrer à ceux qui le poursuivent, elle pourroit encore nous ſauver tous. Mais en vain.... C'eſt ce funeſte aveuglement qui renverſe tous mes deſſeins, qui obſcurcit toutes mes idées, & qui me force à chercher toutes ſortes de moyens pour retenir ici celui que je voudrois voir auſſi loin d'elle que la ſurface de la terre l'eſt de ſon centre. Vous concevez l'état des choſes. Qu'il ne ſoit

ſtion de vos viſions & de vos noirs preſſenti-
. Songez plutôt à relever le courage du
iple.

SCÈNE III.

VENTIDIUS *entre en s'entretenant à part avec un Gentilhomme d'Antoine ;* ALEXAS, SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

CES deux romains pourroient nous entendre. Mais qui eſt cet étranger ? Son air guerrier & la majeſtueuſe fierté de ſon viſage le font reconnoître pour un homme au-deſſus du commun.

ALEXAS.

Ha ! c'eſt Ventidius, le Général de notre empereur en Orient. C'eſt lui qui a fait connoître aux romains que les parthes pouvoient être vaincus. Antoine a [illegible] la [illegible] l'avoir laiſſé pour garder ses [illegible] maines.

SÉRAPION.

Vous paroiſſez le bien connoître.

ALEXAS.

Je ne le connois que trop. Je l'ai vu pour la première fois en Cilicie, lorsque Cléopatre y fut au-devant d'Antoine. C'étoit le mortel ennemi de la reine & de l'Egypte ; mais malgré la haine que je lui porte, je ne puis lui refuser la justice qu'il mérite. Jamais romain plus brave ne porta l'épée. Fidèle à son prince, mais en ami plutôt qu'en esclave. Il n'a jamais pris de part à ses plaisirs. Il ne le voit que dans les momens où il croit le trouver de sang rassis. Il préside le matin à son conseil. En un mot, c'est toute la droiture, la fierté & la rigide vertu d'un vieux romain. Son arrivée n'annonce rien de favorable pour nos affaires. Retirons-nous à l'écart pour l'observer mieux, & j'acheverai de vous communiquer les ordres de la reine, qui m'ont amené dans ce lieu.

Ventidius & le Gentilhomme s'avancent sur la Scène ; Alexas, Sérapion & Myris s'éloignent, & occupent le fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Je ne le verrai pas, dites-vous ? Je prétends le voir. Je le veux.

LE GENTILHOMME.

Il a défendu, sous peine de mort, que personne ose approcher de lui.

VENTIDIUS.

Je lui apporte des nouvelles qui relèveront ſon courage, & qui lui feront renaître l'envie de vivre.

LE GENTILHOMME.

Il ne voit pas même Cléopatre.

VENTIDIUS.

Plût aux juſtes dieux qu'il ne l'eût jamais vue!

LE GENTILHOMME.

Il ne prend aucune nourriture. Il paſſe les nuits ſans dormir. Il ne fait que rêver, dans un profond ſilence, ou s'il parle quelquefois, c'eſt à lui-même, avec toutes les marques d'un homme tout-à-fait hors de ſoi. Il défie alors le monde entier, & il le preſſe de s'avancer contre lui. Il ſe mord quelquefois les lèvres, & il accable Octave d'imprécations, en le traitant d'enfant. Enſuite ſouriant avec dédain, il s'écrie : Prends tout, le monde n'eſt pas digne de mon inquiétude.

VENTIDIUS.

Je reconnois ſon caractère. La vertu eſt ſon chemin naturel : mais quelquefois trop étroit pour ſa grande ame. Il s'écarte alors de ſa route, & il ſuit aveuglément celle du vice, qui l'é-

loigne beaucoup de ſes principes, & qui le plonge à la fin dans les plus grands malheurs. Il ouvre alors les yeux, & auſſi vif à ſe reprocher ſes fautes que prompt à les reconnoître, il s'accuſe amèrement, il ſe juge avec ſévérité, & il ne ſe pardonne point des foibleſſes humaines, parce que ſes qualités l'élèvent d'ailleurs au-deſſus des hommes. Il ne faut point l'abandonner dans le triſte état où vous me le repréſentez.

Alexas & les Prêtres s'avancent.

ALEXAS.

Je vous ai déclaré les volontés de la reine. Faites maintenant votre devoir, & publiez à haute voix ſes ordres.

SÉRAPION.

Romains, égyptiens, écoutez l'ordre de la reine. Ce jour étant l'heureux jour de la naiſſance du grand Marc-Antoine, elle veut que le travail ceſſe, & que chacun de vous célèbre par des chants & des jeux le jour qui a donné un maître au monde. Que les acclamations du peuple s'élèvent juſqu'au ciel, & que tous les échos retentiſſent des marques de la joie publique.

VENTIDIUS, *à part.*

Admirable comédie!

SÉRAPION.

SÉRAPION.

Etalez devant vos portes les images de vos [illegible]ères. Couronnez-les de lauriers [illegible] [illegible]oient parsemées de fleurs, & [illegible] emplissent les temples de [illegible] [illegible]ices. Faites couler des ruisseaux [illegible] [illegible]ous les dieux à témoins [illegible] [illegible]itez-les à la partager [illegible]

V[illegible]

Périsse la [illegible] es hommes [illegible] [illegible]oine à se réjouir [illegible] [illegible]ger ? Cachez, [illegible] vos glorieux [illegible] [illegible]droient ranimer [illegible] de voir des enfans [illegible]

A[illegible]

Un amour sans bornes [illegible] toine, veut marquer par toutes sortes [illegible] le jour où la puissance [illegible] sa grandeur, où chaque étoile [illegible] tendre l'instant de sa naissance, & [illegible] lui ses plus précieuses influences. Notre [illegible] a négligé le jour même de sa propre naissance, comme un destin vulgaire qui ne mérite point de sortir de l'obscurité.

VENTIDIUS.

Que n'eſt il encore à venir, ce jour fatal! Que n'a-t il été remis à quelque ſiècle futur, pour la ruine de quelqu'autre malheureux prince!

ALEXAS.

Votre empereur, tout livré qu'il eſt à préſent à quelque reſſentiment furieux, n'auroit pas la dureté de faire un reproche à ma reine de l'avoir trop bien aimé.

VENTIDIUS.

La victime fait-elle des reproches au prêtre qui va la ſacrifier? Elle ignore qu'il eſt ſon bourreau. Ah! la ruine de mon empereur ne vient que de Cléopatre. C'eſt elle, avec ſon amour empoiſonné, qui l'a conduit au fond du précipice, couvert de fleurs & de feſtons perfides qui lui ont fait trouver des charmes dans ſa perte. Elle a corrompu toutes ſes vertus. Oui, eunuque, je te le dis, elle l'a fait ceſſer comme toi d'être homme. Quel romain le reconnoîtroit aujourd'hui? Qui verroit ſans pitié le maître de la moitié du monde, abattu, languiſſant, devenu le jouet d'une femme, dépouillé d'un tréſor de gloire & d'honneurs, & miſérablement renfermé dans le coin d'un temple en Afrique? O Antoine! le plus brave

ſoldat, le meilleur ami, le plus grand des hommes ! Auſſi terrible au combat (1) que les premiers romains ; auſſi bon, auſſi doux, après la victoire, qu'un enfant du meilleur naturel.

ALEXAS.

Hélas ! qu'il ſeroit à ſouhaiter pour nous qu'à tant de vertus ſublimes, vous puſſiez ajouter de la fidélité pour celle qui l'aime !

VENTIDIUS.

Je voudrois ne le pouvoir pas. Mais qu'ai-je beſoin de perdre des momens ſi précieux avec toi ? Tu es l'inſtrument favori des artifices de ta reine, le miniſtre de ſes pernicieux deſſeins, le ſecond fléau d'Antoine. Va, ne manque point d'apprendre à Cléopatre que Ventidius eſt arrivé, pour rompre tous ſes charmes. Que tes tambours égyptiens ſe faſſent entendre ſeuls, & ſe gardent bien de mêler leurs ſons efféminés avec les trompettes romaines. Lâches que vous êtes, vous n'avez pas le cœur de combattre pour Antoine ; allez prier tant qu'il vous plaira dans vos temples.

(1) Je dois avertir une fois pour toutes, que j'adoucis ou que je retranche fort ſouvent certaines figures qui feroient abſolument choquantes dans notre langue.

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, UN GENTILHOMME *d'Antoine*, SÉRAPION, MYRIS, ALEXAS; UN OFFICIER *d'Antoine entre.*

L'OFFICIER.

L'EMPEREUR s'avance ici, & commande, ſous peine de mort, que perſonne ne ſe préſente à ſes yeux.

LE GENTILHOMME.

Je n'oſe lui déſobéir.

Ils ſe retirent tous, excepté Ventidius.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, *ſeul.*

JE l'oſe, moi. Mais je veux l'obſerver un moment à l'écart, pour découvrir quelle paſſion règne dans ſon ame. J'abandonnerai le reſte au haſard.

SCÈNE VI.

ENTIDIUS *qui se retire dans un coin du Théâtre ;* ANTOINE *entre seul.*

NTOINE, *qui se promène quelque tems sans parler, avec des mouvemens fort agités.*

ON me dit que c'eſt aujourd'hui le jour de
a naiſſance, je veux le célébrer en redou-
lant ma triſteſſe. C'eſt ce que mérite le mal-
eureux jour qui m'a vu naître. *(Il continue de
promener avec les marques du dernier déſeſpoir-
ent.)* Je me ſuis élevé comme le météore du
onde ; on m'a vu ſuſpendu dans les cieux ;
i brillé en cent endroits de ma courſe, juſ-
'à ce que mes feux ſe ſont conſumés, & je
is enfin retombé à terre pour être foulé aux
ieds par Octave.

VENTIDIUS, *à part.*

Quel ſpectacle ! O cieux ! que cette vue
ſt touchante !

ANTOINE.

Compare tes gains, Antoine. Calcule aujour-
d'hui ta fortune. Voudrois-tu [illegible] à ta

prix ? Folle avidité de grandeur ! Ta jeunesse insatiable a tout dévoré. Il ne te reste aujourd'hui que la misère & le mépris pour dernier partage.

VENTIDIUS, *à part.*

Avec quelle violence la tristesse s'est emparée de son cœur ! Mais voilà l'orage qui abat l'arbre jusqu'aux racines, & qui étend ses nobles débris par terre.

ANTOINE, *se jetant à terre.*

Prends la place qui te convient, misérable ombre d'un empereur ! L'espace que tu occupes est à présent toute l'étendue de ton empire. Dans peu de jours il se rétrécira encore, lorsqu'étant réduit à un petit monceau de cendres froides, tu n'occuperas plus qu'une urne. Alors Octavie te possédera seule ; car Cléopatre ne survivra pas à ce spectacle. Elle te portera à César, en contrefaisant la veuve affligée. Il pleurera à cette vue ; le *Crocodile* pleurera de voir un rival qui lui disputoit l'univers, dans une tranquillité, qui ne lui causera plus d'allarmes..... Je n'y veux plus pleurer. Qu'on me fasse entendre quelque musique. Ayez soin qu'elle soit triste. Je veux flatter ma mélancolie, jusqu'à ce que mon cœur étouffé de sou-

pirs, perde tout-à-fait le ſentiment. (*On entend une muſique douce.*) Elle eſt aſſez conforme à mon humeur ; mon imagination ſe repréſente ce que la nature a de reſte à m'offrir pour me plaire. Je me figure que je me trouve ſeul dans une épaiſſe forêt, & que j'y ſuis changé en ſauvage, en farouche habitant des bois, qui eſt abandonné du monde entier, & qui l'abandonne de même. Etendu au pied d'un vieux chêne, j'appuye ma tête ſur la mouſſe qui l'environne. Ma couleur n'en eſt guères différente ; on croiroit, à me voir, que j'en ſuis ſorti ; mes cheveux ſans ordre tombent ſur mon viſage ; ma barbe & mes ongles ont toute la longueur que leur donne la nature. Là, je n'aime ni ne haïs ; je n'ai rien à perdre ni à eſpérer ; je ne ſuis ni perſécuté, ni envié, ni trahi. Un ruiſſeau coule à mes pieds avec un doux murmure......

VENTIDIUS, *à part.*

Cette image me flatte. J'y voudrois être avec lui.

ANTOINE.

Les animaux qui habitent le même lieu, viennent ſauter ſans crainte autour de moi. Ils appaiſent tranquillement leur ſoif, ſans être effrayés de ma préſence & de mes regards. Ils me pren-

nent pour un de leurs ſemblables..... J'aime cette idée. Tâchons de la faire durer. Elle charme les amers ſentimens de mon cœur....

VENTIDIUS.

Il faut l'interrompre ; je ne puis réſiſter plus longtems.

Il ſe préſente à Antoine, qui paroît ſurpris.

ANTOINE.

Es-tu Ventidius ?

VENTIDIUS.

Êtes-vous Antoine ? Je ſuis moins changé que vous.

ANTOINE.

Je ſuis irrité.

VENTIDIUS.

Je le ſuis auſſi.

ANTOINE.

Je veux être ſeul. Laiſſez-moi.

VENTIDIUS.

Je vous aime. Je ne veux point vous laiſſer ſeul.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas ? D'où vient cette hardieſſe à me répondre ? Qui ſuis-je donc ?

VENTIDIUS.

Vous êtes mon empereur, l'homme que j'aime le mieux après les dieux. Vous êtes la bonté même, & si je l'ose dire, un dieu pour Ventidius.

ANTOINE.

Je suis le dernier des misérables. Vous ne voulez donc pas me laisser.

VENTIDIUS.

Je me suis expliqué trop hardiment, en disant, que je ne le veux pas : mais je n'ose vous laisser. Et il y a de la dureté à me chasser ainsi de votre présence, lorsque je viens de si loin pour vous voir.

ANTOINE.

A présent que tu m'as vu, es-tu satisfait ? Car si tu es mon ami, tu m'as [illegible] vu ; & si tu ne m'as vu que trop, si tu es mon ennemi.

VENTIDIUS, [illegible] larmes.

Mon empereur ! Voyez ce qui sort de mes yeux. Il y a quarante ans que je n'ai versé de pleurs ; mais toute la tendresse de mon enfance rentre dans mon cœur. Je ne puis les arrêter.

ANTOINE.

Par tous les dieux, le bon vieillard verse en effet des pleurs. Je vois les gouttes qui

s'entresuivent & qui sillonnent son visage. Retiens-les, Ventidius, ou je vais expirer de confusion. Elles me rappellent trop vivement ma honte; car c'est elle qui les fait verser.

VENTIDIUS.

Eh bien ! je ferai mes efforts pour les retenir.

ANTOINE.

Il faut qu'il y ait de la contagion dans les larmes de l'amitié. Regarde, je surprends aussi les miennes. Mais crois-moi, elles viennent moins de ma douleur que de la tienne .... & je puis dire, mon père..... *Il l'embrasse sans pouvoir achever.*

VENTIDIUS.

Mon empereur !

ANTOINE.

Laisse, laisse un si beau nom; c'est le style de la victoire. Le soldat victorieux & rouge de son sang, que l'ardeur de son courage l'empêche de sentir couler, salue son général par ce titre; mais jamais un son si glorieux ne frappera plus mes oreilles.

VENTIDIUS.

Non, je ne l'espère plus.

ANTOINE.

Actium, Actium ! Ah !

VENTIDIUS.

Ne portez-vous pas aussi le regret trop loin ?

ANTOINE.

Ne l'augmente point par de vaines consolations. J'ai perdu une bataille.

VENTIDIUS.

Le grand Jules en avoit perdu plus d'une.

ANTOINE.

Tu me flattes, & la moitié de ce que tu penses ne sort pas de ta bouche. Si Jules fut battu, il s'étoit défendu vaillamment. Mais, Antoine. . . . .

VENTIDIUS.

Continuez.

ANTOINE.

Hé bien ! puisque tu veux que je le confesse, Antoine a tourné le dos comme un lâche. Il a fui, tandis que ses braves soldats combattoient ; il a fui le premier, Ventidius. Tu brûles de me le reprocher, & je te le permets. Je sais que tu n'es venu que pour railler ma foiblesse.

VENTIDIUS.

Je l'avoue.

ANTOINE.

Parle, je veux t'aider à augmenter ma confusion. J'ai été homme, Ventidius....

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez été, & le plus brave.... Mais.....

ANTOINE.

Je lis dans ta pensée. J'ai perdu la raison, j'ai déshonoré ma qualité de soldat par une honteuse oisiveté; dans le fort de ma gloire, je me suis laissé enlever tous les fruits que j'en devois recueillir. Hélas! la fortune étoit venue au-devant de moi dans ma jeunesse avec une profusion de caresses & de faveurs. Je me suis trouvé dans la pourpre en sortant de l'enfance; lorsque je suis parvenu à l'empire, j'étois porté par les suffrages & les acclamations de tous les peuples du monde, qui se faisoient un bonheur d'être témoins de mes triomphes. J'étois les délices des nations, & l'univers me reçut à bras ouverts, comme le gage d'une paix éternelle. J'étois si grand, si heureux, si chéri, que la fortune même ne pouvoit m'abattre, & m'ôter ce qu'elle m'avoit donné, jusqu'à ce que j'aie

mes

ourné

it

VEN

ANT

VEN

vous rendez

trop vive

de vos

ANT

VENTIDIUS.

Je le ferai.

Antoine éclate de rire amèrement.

VENTIDIUS.

Vous riez.

ANTOINE.

Oui, je ris, de voir ton officieuſe amitié, offrir des remèdes à un mort.

VENTIDIUS.

Vous voulez donc votre perte ?

ANTOINE.

Ne ſuis-je pas perdu ?

VENTIDIUS.

Non, vous ne l'êtes pas encore. Tentez la fortune.

ANTOINE.

Je l'ai tentée juſqu'à la dernière extrémité. Crois-tu donc que tu me voyes déſeſpéré ſans raiſon ? Non. Lorſque j'ai reconnu qu'il ne me reſtoit plus de reſſource, je me ſuis caché aux yeux du monde, & j'ai appris ici à le dédaigner ; c'eſt ce que je fais à préſent du fond du cœur. Je ne le crois pas digne de mes regards.

VENTIDIUS.

Céſar ne penſe pas de même ; il vous re-

[illegible]erciera de lui donner si libéralement [illegible] ne sauroit prendre. Voulez-vous [illegible] Ciceron ? Est-ce là votre dessein ? [illegible] tendez la gorge à César, & mourez [illegible] une victime apprivoisée.

ANTOINE.

Je puis me donner la mort [illegible] main, & j'y [illegible]

VENTIDIUS.

Il est trop aisé de mourir. [illegible] prêt à vous [illegible] le ciel nous ordonne à présent de [illegible] combattre & de vaincre.

ANTOINE.

Tu rêves, Ventidius.

VENTIDIUS.

Ah ! c'est vous-même [illegible] indignement, & qui [illegible] langueur des [illegible] vous accorde encore [illegible] de l'honneur. Q[illegible] tendu par douze légions, qui [illegible] tience de vous voir [illegible] duites par une longue & pénible [illegible] la chaleur & la faim, [illegible] Parthes jusqu'aux bords du Nil [illegible]

les remercier de ce qu'ils ont entrepris pour vous. Votre cœur se ranimera en voyant leurs visages brûlés du soleil, leurs yeux étincelans, & la fière intrépidité qu'ils ont acquise par leurs longs travaux & par leurs victoires. C'est parmi eux qu'il faut chercher la vertu ; ils vendront plus cher leurs cicatrices & leurs membres mutilés, que vous n'avez jamais acheté vos molles parures, & tous les ornemens de vos fêtes & de vos plaisirs.

ANTOINE, *revenant comme à lui.*

Où les as-tu laissés ?

VENTIDIUS.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la basse Syrie.

ANTOINE.

Amène-les moi ; je les connois. Oui, j'espère encore.

VENTIDIUS.

Ils refuseront de venir.

ANTOINE.

Pourquoi me flattes-tu donc d'une fausse espérance ? Veux-tu redoubler mon désespoir ? Ils sont mutins sans doute ?

VENTIDIUS.

Non. Je réponds de leur fidélité & de leur zèle ; mais ils demandent de vous voir à leur tête.

ANTOINE.

ANTOINE.

s aſſiégé dans cette ville.

VENTIDIUS.

ne l'êtes que d'un côté. Comment ai-
our entrer ?

ANTOINE.

: veux point ſortir d'Alexandrie.

VENTIDIUS.

ſoldats ne ſe contenteroient peut-être
cette raiſon.

ANTOINE.

ai jamais accoutumé mes ſoldats à me
er raiſon de ma conduite. Pourquoi em-
é de marcher ?

VENTIDIUS.

ſent qu'ils ne veulent point combattre
léopatre.

ANTOINE.

diſent-ils ?

VENTIDIUS.

s ne combattrons point pour Cléopatre.

Eh ! par quelle raiſon en effet combattroient-ils pour elle ? Seroit-ce pour rendre ſa tyrannie plus abſolue, & votre eſclavage encore plus funeſte ? Ils vous gagneroient donc des royaumes au prix de leur ſang, & vous les prodiguerez à une femme pour le prix d'un baiſer?

ANTOINE, *changeant de viſage.*

Ventidius.... je vous donne la liberté de blâmer toutes mes autres fautes ; mais ſur votre vie, reſpectez Cléopatre ; elle mérite plus d'empires & de mondes que je n'en puis perdre.

VENTIDIUS, *indigné.*

Dieux immortels ! voilà donc dans quelles mains vous avez remis les intérêts de l'univers. Voyez l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, en balance avec une femme légère & capricieuſe, & la honte d'un romain, qui ſacrifie tout à cette indigne idole. Il faut que les dieux ſoient autant d'Antoine, qui comptent eux-mêmes pour rien les intérêts de leur gloire & ceux du monde, lorſqu'ils en abandonnent l'empire à de tels....

ANTOINE.

Vous devenez inſolent.

VENTIDIUS.

Je vous parle ſans fard, en romain qui vous aime.

ANTOINE, *s'emportant.*

Sans fard...... dis ſans reſpect, & avec la dernière arrogance. Tous les hommes ſont des lâches. Et toi, tu n'es qu'un traître jaloux, qui ſous un faux-ſemblant d'honneur & d'amitié, oſe décharger ton fiel à mes yeux. Que n'es-tu mon égal ? Je t'ôterois la vie à ce moment, ſi ton ſang étoit propre à autre choſe qu'à ſouiller mon épée.

VENTIDIUS, *outré de douleur, & lui préſentant l'eſtomac.*

Achevez, ſeigneur. Après m'avoir appelé *traître*.....

ANTOINE.

N'eſt-il pas vrai que tu l'es?

VENTIDIUS.

Apparemment pour vous avoir fait tourner les yeux ſur vous-même, ce que tout autre que moi n'auroit oſé ; mais ſi je méritois ce

nom, que je ne daigne pas répéter, je n'aurois pas eu besoin de vous chercher dans l'état où vous a réduit la fortune, pour partager votre sort, & pour mourir avec vous. Rien ne m'empêchoit de mener mes troupes victorieuses à Octave. J'aurois été un traître alors, mais un traître glorieux & caressé, & personne ne m'en auroit donné le nom.

ANTOINE.

Pardonne, brave soldat ; je me suis laissé emporter par le premier mouvement d'une passion aveugle.

VENTIDIUS.

Vous m'avez vu, perfide ! vous avez cru ces cheveux gris capables de vous trahir ! Prenez ma vie, seigneur.... ou plutôt laissez faire ma douleur & votre dureté, qui m'ont percé le cœur.

ANTOINE.

Je l'ai dit sans le penser. C'est la colère qui m'a fait oublier qui tu es & ce que je te dois. Encore une fois, pardonne, & rends-moi ton amitié.

VENTIDIUS.

Vous êtes le seul prince que j'aie cru capa-

ble de recevoir des conſeils tels que les miens, & je ſuis peut-être le ſeul homme qui eût oſé vous les donner. Mais quel changement ! Hélas, ſeigneur, avant que l'amour eût égaré vos yeux, la nature n'avoit point d'ouvrage dont elle dût être plus fière que de vous. Les dieux s'étoient épuiſés pour vous combler de perfections & de vertus. Vous paroiſſiez fait pour être immortel comme eux.

ANTOINE, *l'interrompant.*

Mais Cléopatre n'eſt pas.... Achève, achève, je puis tout entendre à préſent.

VENTIDIUS.

Non, non, je ne dois plus parler.

ANTOINE.

Tu crains donc encore mon reſſentiment. Mais parle, tu le peux. Je vois bien que tu es le ſeul homme qui m'aime ; tous les autres m'ont flatté.

VENTIDIUS.

Que ce retour me conſole ! Puis-je croire que vous m'aimiez ? Daignez le répéter, ſeigneur.

ANTOINE.

Oui, je t'aime. Ne me cache rien. Tes louanges étoient injustes ; mais je veux les mériter. Fais de moi tout ce que tu veux. Conduis-moi à la victoire ; tu en sais le chemin.

VENTIDIUS.

Eh ! quitterez-vous cette....

ANTOINE.

Au nom des dieux, ne la maltraite pas. Je la quitterai, quoique le ciel soit témoin qu'elle m'est plus chère que ma vie & que mes conquêtes, plus chère que l'empire, plus chère que tout le reste, excepté l'honneur.

VENTIDIUS.

Je reconnois mon maître. Et quand combattrons-nous !

ANTOINE.

Je te promets, brave Ventidius, que tu me reverras bientôt couvert de mes armes, à la tête de ces braves soldats qui ont battu les Parthes, & que tu m'entendras crier courage. Allons, romains, qu'on me suive.

VENTIDIUS, *tranſporté de joie.*

J'entends la voix de mon empereur. Octave eſt perdu. Vous, grands dieux ! faites-moi voir ce glorieux jour, & s'il me reſte dix ans de vie à eſpérer, prenez-les en échange.

ANTOINE.

O Cléopatre !

VENTIDIUS.

Qu'entends-je encore, ſeigneur ?

ANTOINE.

C'en eſt fait ; elle s'éloigne de ma mémoire avec le dernier ſoupir. Je ferai ſentir à Octave ce que c'eſt que d'arracher un amant à tout ce qu'il aime.

VENTIDIUS.

Vos regards m'en répondent déjà. Il me ſemble, ſeigneur, que tout ſoit renouvellé dans votre ame ; je ne vois plus qu'un héros, un dieu dans le grand Antoine.

ANTOINE.

Viens, généreux ſoldat ; ſuis ton empereur.

Nos cœurs & nos bras ſont toujours les mêmes. Il me tarde que nous nous faſſions voir à nos ennemis, & que leurs bataillons enfoncés éprouvent l'ardeur de notre courage & la peſanteur de nos coups.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, ALEXAS.

CLÉOPATRE.

HÉLAS ! que dois-je faire ? à qui aurai-je recours ? Ventidius l'a séduit ; il partira.

ALEXAS.

Pourquoi vouloir l'arrêter ? Il va combattre pour vous.

CLÉOPATRE.

Il devoit donc me dire adieu avant que de partir. Ne me flatte point ; s'il part une fois, je le perds, je ne le reverrai plus, toutes mes espérances sont détruites.

ALEXAS.

Une grande reine doit-elle être capable de tant de foiblesse ?

CLÉOPATRE.

Ah ! suis-je reine encore ? Est-ce régner,

que de me voir affligée & insultée par les romains, & d'attendre à chaque heure les chaînes d'un vainqueur insolent ? Mais je nomme le moindre de mes maux ; Antoine est perdu pour moi, je n'ai point d'autre perte à pleurer. Viens quand tu voudras, Octave, tu n'as plus rien à me ravir. Prépare-moi des fers, je suis propre à l'esclavage ; Antoine a accoutumé mon cœur aux sentimens d'une captive.

ALEXAS.

La raison, madame, ne peut-elle rien pour vous consoler ? Que ne l'appelez-vous à votre secours ?

CLÉOPATRE.

Ah ! je l'ai perdue, & je renonce à l'espoir de la retrouver. L'excès de mon amour est une noble folie, qui rendra témoignage à l'univers que la cause en étoit digne. Je sens le désordre de mon esprit, & mon cœur s'en applaudit..... Crois-tu qu'Antoine pût me voir dans cet état sans pousser quelques soupirs ? Il en seroit attendri ; je connois son noble caractère & son naturel sensible. Que dis-je, hélas ! je le connoissois ; mais je ne le connois plus.

IRAS.

Eh bien, madame, prènez-en occasion de l'oublier.

CLÉOPATRE.

Jamais, jamais, Iras. Son cœur a été à moi; il me reste une impression trop profonde de la possession de ce riche trésor.

ALEXAS.

Représentez-le-vous ingrat, cruel, inconstant.

CLÉOPATRE.

Je ne puis; & quand je le pourrois, l'effort n'en seroit pas moins inutile. Malgré son ingratitude, malgré sa cruauté, je l'aimerois encore. Je vois Charmion.....

SCÈNE II.

CLEOPATRE, IRAS, ALEXAS, CHARMION.

CLÉOPATRE.

QUELLES nouvelles m'apportes-tu? M'abandonnera-t-il? Se rendra-t-il à mes larmes? M'a-t-il condamnée à vivre ou à mourir?

CHARMION.

Je l'ai trouvé, madame....

CLÉOPATRE, *l'interrompant.*

Ah ! tu me prépares des récits d'une longueur mortelle. Si tu m'apportes de la consolation, hâte-toi, soulage mon impatience.

CHARMION.

Il vous aime.

CLÉOPATRE.

Ha !.... te l'a-t-il dit lui-même ? Ses yeux t'en ont-ils assuré, avant qu'il ait ouvert la bouche ? Mais les tiens n'attendroient pas si longtems à me le faire entendre ; je te vois occupée à chercher des adoucissemens & des détours. Ne me déguise rien ; répète l'arrêt de ma mort, tel qu'il l'a prononcé.

CHARMION.

Je l'ai trouvé au milieu de ses soldats, qui étoient muets & sans mouvement, comme autant de statues, tandis qu'il jetoit ses regards majestueux sur tous ses officiers pour s'assurer de leurs sentimens & de leur résolution. J'ai remarqué moins de joie que de fermeté dans ses yeux. Lorsqu'il m'a découvert dans la foule, il a rougi, & il a donné ordre qu'on ouvrît le passage.

ALEXAS.

Je commence à bien espérer.

CHARMION.

Ventidius a fixé sur moi ses yeux farouches, comme s'il avoit eu dessein de m'épouvanter, & il m'a fait place d'un air brusque & chagrin. J'ai rendu fidèlement le discours dont vous m'aviez chargée ; j'ai répété vos propres termes sans ordre & sans liaison, tels que je les avois reçus de vous ; mais je n'y ai pas oublié le compte de vos soupirs & de vos larmes. Pendant que je faisois valoir vos tristes demandes, qui se réduisoient à obtenir de lui un dernier adieu, il a poussé un gémissement douloureux ; & chaque fois que j'ai prononcé votre nom, je l'ai entendu soupirer, comme si son cœur eút été prét à se fendre. Il évitoit néanmoins mes yeux, & il tenoit les siens baissés, avec la contenance d'un homme qui se sent coupable. Je vous assure que ce n'étoit plus ce terrible Antoine qui fait mouvoir des armées d'un signe de téte. Je l'ai vu porter la main à l'œil, en affectant de se le frotter ; mais il tâchoit en effet de cacher une larme qui lui échappoit malgré lui, & que j'ai fort bien apperçue.

CLÉOPATRE.

Une larme ! ne me trompes-tu pas ? Suis-je digne d'une larme d'Antoine ? Ah ! si ce qui

te reste à me raconter n'est pas aussi charmant n'achève pas, & laisse-moi mourir contente.

CHARMION.

Il m'a donné ordre de vous dire, qu'il se connoit si bien, qu'il lui seroit impossible de vous rien refuser s'il vous voyoit, & par conséquent....

CLÉOPATRE.

Qu'il ne vouloit pas me voir.

CHARMION.

Et par conséquent, qu'il vous prioit de ne pas faire usage d'un pouvoir auquel il lui seroit trop difficile de résister ; mais qu'il conserveroit toujours pour vous le respect qu'il vous doit.

CLÉOPATRE.

Du respect ? Est-ce donc là ce que Cléopatre attend d'Antoine ? Quelle offre ! Que je la dédaigne ! Et quel dédain n'ai-je pas pour moi-même, de me trouver encore capable d'aimer après cet outrage ? Qu'il garde ses insipides protestations pour sa femme Octavie. Qu'il parte, le cruel, s'il n'a que du respect à m'offrir.

ALEXAS.

Votre passion, madame, vous trouble jus-

[illegible]

Que [illegible]

[illegible]

J'ai [illegible]
ertain [illegible]
intérêt [illegible]
ressent sans relâche [illegible]
prête l'oreille, il [illegible]
semblent demander [illegible]

C[illegible]

N'entends-tu pas ce [illegible]
s? Il craint de me voir [illegible]

A[illegible]

En [illegible]

voulu dire ; venez à mon ſecours ; délivrez-moi de ce Ventidius, qui eſt mon tyran. Trouvez le moyen de me voir, & fourniſſez-moi un prétexte pour le quitter. —— Mais n'entends-je pas le bruit de ſes trompettes ? Il faut néceſſairement qu'il paſſe ici. Retirez-vous un moment, madame, je veux le préparer à votre entrevue, & vous rendre la victoire encore plus facile.

CLÉOPATRE.

Je ſuis tes conſeils ; mais que je crois tes ſoins inutiles !

SCÈNE III.

ALEXAS, *ſeul.*

JE ne l'appréhende pas moins, quoique je m'efforce de lui rendre le courage par mes promeſſes. Enfin, c'eſt notre dernière reſſource, & le ſort nous favoriſe en le conduiſant ici.

Il ſe retire pendant quelques momens.



SCENE

SCÈNE IV.

ANTOINE, *précédé des aigles, des faisceaux, suivi de plusieurs Chefs*; VENTIDIUS.

ANTOINE.

OCTAVE, en un mot, n'est que le favori de la fortune ; il ne doit rien à sa vertu.

VENTIDIUS.

Est-il brave, seigneur ?

ANTOINE.

Seulement ce qu'il faut pour ne pas mériter le nom de lâche. C'est, je t'assure, le guerrier le plus froid & le jeune homme le plus modéré dans l'occasion, que je me souvienne d'avoir vu à cet âge. S'il se hasarde à un assaut, comme on assure qu'il le fit une fois en Illyrie, c'est qu'il n'a point d'autre parti à choisir, & que tout l'univers a les yeux sur lui.

VENTIDIUS.

On m'a dit, seigneur, que vous l'aviez défié au combat.

ANTOINE.

Oui, Ventidius ; & quelle crois-tu que fut

ſa réponſe ? Rien de ſi doux. Il me fit dire qu'il avoit à choiſir plus d'une voie pour mourir, & qu'il ne m'en reſtoit qu'une.

VENTIDIUS.

Miſérable raillerie !

ANTOINE.

Il eſt vrai qu'il a plus d'une voie à choiſir; mais il les choiſiroit toutes avant celles que je lui offrois.

VENTIDIUS.

Quelques accès de fièvre ſeroient plus de ſon goût.

ANTOINE.

Ce ne ſera pas du moins une fièvre chaude. Il n'a point aſſez de chaleur dans le ſang pour la craindre.

VENTIDIUS.

La vieilleſſe & ſon lit lui rendront quelque jour un meilleur office.

ANTOINE.

Oui, voilà ſon choix ; il voudroit vivre comme une lampe, juſqu'au dernier degré d'épuiſement, & ne pas perdre une ſeule ligne de la carrière de ſa vie. O Hercule ! un homme de cette trempe, qui n'a pas la hardieſſe de ſe fier d'une ſeule entrepriſe à ſon deſtin, ſera-t-il

l'objet du ſoin & des faveurs du ciel ? Pourquoi obtiendroit-il l'empire du monde plutôt que cent mille romains, dont le moindre eſt plus brave que lui ?

VENTIDIUS.

Vous avez vaincu pour lui ; témoins les champs de Philippes. C'eſt-là que votre grande ame vous fit partager avec lui un empire, ſur lequel votre épée vous donnoit tous les droits.

ANTOINE.

Inſenſé que j'étois ! j'ai porté cet enfant ſur mes aîles, juſqu'à ce que j'aie ſenti la fatigue de mon vol, & je le vois aujourd'hui s'élever au-deſſus de moi. Juſtes dieux ! voilà donc celui qui me brave & qui inſulte à ma vieilleſſe.

VENTIDIUS.

Le tems ſe perd, ſeigneur ; les troupes qui doivent vous ſuivre n'attendent que vos ordres pour partir.

ANTOINE.

Marchons ; je brûle de quitter cette ville, que je regarde comme ma priſon. Allons joindre les légions, & faiſons-nous voir encore une fois en pleine campagne.

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS *accompagné d'esclaves.*

ALEXAS.

GRAND empereur, dont les exploits sont renommés dans tout l'univers, & dont la compassion pour les malheureux est égale à celle des dieux mêmes, daignez prêter l'oreille un moment aux dernières paroles que la triste Cléopatre adresse à son seigneur.

VENTIDIUS, *à part.*

Le perfide hypocrite !

ALEXAS.

Elle conjure le ciel par mille tendres vœux, & par mille ardentes prières, de répandre toutes ses bénédictions sur vos entreprises. Elle vous envoye des millions de soupirs & de larmes ; elle voudroit pouvoir vous envoyer autant de baisers, autant d'embrassemens passionnés ; mais elle a trop de raisons de craindre que vous n'en soyez fatigué.

VENTIDIUS, *à part.*

Le faux crocodile !

ALEXAS.

Elle ne pense pas à vous conjurer par toute la tendresse de votre amour passé, & par celui qui ne sortira jamais de son cœur, de ne pas l'abandonner au désespoir mortel ... de la laisser ; cette pensée ne convient ... à ses espérances. Tant de présomption s'accorderoit mal avec l'abaissement de sa fortune, & avec l'altération de vos sentimens. Le tems ... plus où sa beauté dans sa fleur & votre ... naissante, lui permettoient de se regarder comme la maitresse de votre cœur.

ANTOINE, *à part.*

Il faut lui parler avec fermeté. —— ...
Que me veut la reine ?

ALEXAS.

Elle m'a chargé, premierement ...
mander à ces braves ...
guerriers, qui doivent ...
la carriere de la gloire, ...
vation de tout ce qui ...
votre salut, qui cause ...
ses allarmes.

VEN...

Oui, témoin Actium.

ANTOINE.

Laiſſez-le parler, Ventidius.

ALEXAS.

Elle vous conjure, généreux officiers, lorſque ſon courage & ſon ardeur héroïque le précipiteront au milieu du péril, de vous jeter devant ſes pas, comme elle feroit elle-même, ſi elle étoit auprès de lui, d'arrêter ſes tranſports, de lui repréſenter qu'il n'eſt pas invulnérable, que Cléopâtre ſaigneroit de ſes moindres bleſſures ; & pour vous faire ſouvenir de ſa prière, elle vous ſupplie de porter ces bagatelles, (*il leur preſente des joyaux*) comme un gage qu'elle vous redemandera à votre retour, & pour lequel elle vous donnera en échange toutes les richeſſes de l'Egypte. Elle m'a particulièrement ordonné d'offrir ce diamant au grand Ventidius, qu'elle ne peut jamais regarder comme ſon ennemi, parce qu'il aime ſon ſeigneur.

VENTIDIUS.

Dites-lui que je ne veux rien d'elle ; je n'ai pas honte de mon honnête pauvreté, & tous les diamans du monde ne me feroient pas oublier mon devoir & mon honneur. J'eſpère que tôt ou tard ces bijoux & tous ceux qui lui reſtent, feront plus dignement placés.

ANTOINE.

Et qui les porteroit?

VENTIDIUS.

Octavie, à qui vous faites tort.

ANTOINE.

Vous pouviez vous épargner ce terme.

VENTIDIUS.

Et lui, l'offre de son présent, que je méprise.

ANTOINE, *à Alexas.*

On ne t'a chargé de rien pour moi.

ALEXAS.

Ah ! seigneur, qui soupçonnez-vous de vous oublier ? la reine votre esclave !

ANTOINE, *l'interrompant.*

Dis, ma maîtresse.

ALEXAS.

Eh bien ! votre maîtresse, seigneur, votre triste & inconsolable maîtresse vous auroit envoyé son ame, si vous ne la possédiez depuis longtems. Mais elle vous conjure humblement d'accepter ce bracelet de rubis, mêlé de cœurs saignans, qui sont l'emblême du sien, & de le porter au bras pour l'amour d'elle.

VENTIDIUS, *saisissant le bracelet.*

Au nom des dieux, seigneur, au nom de

votre gloire, & pour votre précieuse sûreté, ne touchez point ces pernicieux présens. Ne les touchez pas, ils sont empoisonnés. Le venin qu'ils portent caché, est plus dangereux pour vous que l'aconit.

ANTOINE, *le prenant.*

Ho ! Ventidius, tu es aussi de trop mauvaise humeur. On ne se déshonore point à porter les faveurs d'une dame. Quoi ! tu voudrois que je lui renvoyasse son bracelet ? Non, lorsque je serai seul à méditer dans ma tente, ce sera pour moi un amusement qui me tiendra lieu de ce que je perds en la quittant. Qu'y trouves-tu à me reprocher ?

Ventidius paroît affligé & ne répond pas.

ALEXAS.

Ne craignez, seigneur, les reproches de personne.... Mais vous aurez du moins un amusement, & il ne restera point de consolation à la triste Cléopatre.

ANTOINE, *essayant d'attacher le bracelet à son bras.*

Aide-moi, Alexas ; nous sommes si mal adroits, nous autres gens de guerre.

ALEXAS.

En vérité, seigneur, nous le sommes aussi,

nous autres courtisans, & tous les hommes le sont également pour ces sortes d'affaires. Mais s'il m'étoit permis de parler.....

ANTOINE.

Parle librement.

ALEXAS.

Je crois, seigneur, qu'il faut une belle main pour attacher ce présent ; celle, par exemple qui vous l'envoye.

VENTIDIUS, *s'emportant.*

Honte, infamie ; cet indigne eunuque vous perd. Vous ne la verrez point.

Alexas ordonne secrètement à un de ses suivans d'avertir la reine qu'il est tems de paroître.

ANTOINE.

Pour te satisfaire, Ventidius, je ne la verrai qu'un moment ; je veux seulement lui dire adieu.

VENTIDIUS.

J'ai donc perdu toutes mes peines ; vous êtes dans le piége ; vous êtes pris ; vous êtes ruiné, ses yeux vont faire l'ouvrage d'Octave.

ANTOINE.

Tu t'allarmes mal-à-propos ; je suis ferme

dans mes résolutions. Je connois ma force; mais je ne veux pas passer pour un barbare, pour un monstre né dans les déserts d'Afrique. Je suis romain, Ventidius, & élevé par conséquent dans des maximes de douceur & de politesse. On ne quitteroit pas une maison où l'on a été reçu civilement, sans en avoir salué le maître.

VENTIDIUS.

Vous ne connoissez pas toute votre foiblesse. Vous êtes plus foible qu'un enfant. Etes-vous à l'épreuve d'un coup d'œil ou d'un sourire ? Je suis sûr qu'un soupir va vous désarmer.

ANTOINE.

Je la vois ; elle vient : tu vas connoître ton erreur. Graces au ciel, je m'apperçois que j'ai cru le danger plus grand qu'il n'étoit ; il diminue au contraire à mesure qu'il s'approche.

VENTIDIUS, *en soupirant.*

Attendons-en la fin.



SCÈNE VI.

'OINE, VENTIDIUS, ALEXAS,
ÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

ANTOINE.

us êtes satisfaite, madame, je ne [illegible] pas
sans vous voir.

CLÉOPATRE.

[illegible] est-ce pour voir, que [illegible]
[illegible] moment ?

ANTOINE.

[illegible]

CLÉOPATRE.

[illegible] homme, seigneur.

ANTOINE.

[illegible] seigneur [illegible]

CLÉOPATRE.

[illegible]

ANTOINE.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

CLÉOPATRE.

Les dieux ont vu mon bonheur avec des yeux d'envie. Je n'ai plus d'amis au ciel, & toute la terre est armée contre mon amour. Vous-même, seigneur, vous vous joignez à ceux qui me haïssent. Vous avez pris parti contre moi.

ANTOINE.

Je veux justifier ma conduite aux yeux de la postérité. Ecoutez-moi, si je m'écarte de la vérité, reprochez-le moi hardiment; mais si je ne dis rien qui ne soit certain, je vous demande de ne pas m'interrompre.

CLÉOPATRE.

J'entends vos ordres, seigneur, vous serez obéi.

VENTIDIUS, *à part.*

Ce début me satisfait assez; il prend un ton d'autorité.

ANTOINE.

Que ma ruine vienne de vous seule.

CLÉOPATRE.

O justes dieux! je cause votre ruine!

ANTOINE.

Vous m'avez promis de garder le silence,

& vous commencez à le rompre avant que j'aie parlé.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! vous serez obéi.

ANTOINE.

C'est en Egypte que je vous ai vue pour la première fois. Vous m'inspirâtes de l'amour avant que César vous eût connue ; mais vous étiez trop jeune encore pour vous en appercevoir. Si je rétablis votre père sur le trône, ce fut pour l'amour de vous. César parut, [illegible] avant sa maturité. Il étoit mon maître, & d'ailleurs trop grand pour craindre un rival. [illegible] quoiqu'il vous ait enlevée à mes desirs, je vous ai méritée le premier. Lorsque je vous [illegible] suite en Cilicie, vous étiez l'amante de [illegible]; je vous pardonnai.

CLÉOPATRE.

Je prouvai mon innocence.

ANTOINE.

Vous [illegible] je vous aimai plus que jamais. [illegible] cuses. Je vous [illegible] par César, & [illegible] prix. Je ne [illegible] m'y décidai [illegible]

ma vue des nations entières, qui étoient empressées de me voir, pour me livrer au plaisir de vous posséder sans partage.

VENTIDIUS, *à part.*

Oui, tout cela est certain, confessez-le à votre honte.

ANTOINE.

Pour témoins de la violence de mon amour, je n'appelle que les jours & les nuits employés dans mes transports, & les heures qui sembloient n'être occupées qu'à compter les degrés de ma passion. Un jour passoit, & n'avoit vu que de l'amour ; il en venoit un autre, qui ne voyoit point autre chose. Le soleil se lassoit peut-être de voir toujours la même constance, & je ne me lassois pas d'aimer. Je vous voyois chaque jour, & pendant toute la durée du jour, & chaque jour me paroissoit semblable au premier, tant je retrouvois sans cesse de plaisir à vous voir.

VENTIDIUS.

Tout cela n'est que trop vrai.

ANTOINE.

Fulvie, mon épouse, en conçut une mortelle jalousie. Direz-vous qu'elle fut injuste ? Elle fit naître la guerre en Italie, pour me donner occasion de quitter l'Afrique.

VENTIDIUS.

Oui, & vous n'en fûtes pas plus disposé à la quitter.

ANTOINE.

Pendant que je languissois dans vos bras, l'univers s'est échappé peu à peu de mes mains. Il ne me reste pas aujourd'hui ce qu'il en faut pour remplir une. Voilà les obligations que j'ai à votre amour.

VENTIDIUS, *à part.*

Bon ; ce dernier trait me charme.

CLÉOPATRE, *à part.*

M'est-il permis de parler ?

ANTOINE.

Oui, si je vous ai fait un seul reproche qui ne soit pas juste ; autrement non. Votre silence marque que la vérité vous confond. Fulvie mourut. Dieux ! pardonnez-moi sa mort ; car c'est ma dureté qui lui ôta la vie ; elle mourut pour rendre la paix à l'univers. Je pris Octavie sœur de César ; je l'épousai dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, & je ne puis condamner son ressentiment, puisque c'est faire le dernier outrage à une femme, que de l'abandonner pour une autre. Vous m'appelâtes : ô foiblesse ! l'amour me fit ouvrir l'oreille à cette voix fa-

tale. Je revins me précipiter dans vos bras. Voilà l'origine de la guerre ; vous ſeule en êtes la cauſe. Je voulois combattre par terre, où j'étois beaucoup plus fort : vous vous y oppoſâtes ; & quand j'ai combattu par mer, vous m'avez abandonné dans la chaleur de l'action. Que dis-je ; j'ai fui moi-même. O honte éternelle ! J'ai ſu que je fuyois ; mais je n'ai fui que pour vous ſuivre.

VENTIDIUS.

Souvenez-vous, ſeigneur, que pour tendre ſeulement ſes voiles de pourpre, & donner un air de magnificence à ſa fuite, elle nous débaucha la moitié de nos gens.

ANTOINE.

Je vous rappelle tous les maux que vous m'avez cauſés : voulez-vous donc les augmenter encore, & mettre le comble à mon infortune & à mon déſeſpoir ? Cet honnête homme, mon meilleur, mon ſeul ami, s'eſt efforcé de raſſembler les débris de ma fortune. Il ne me reſte que douze légions, qui brûlent de répandre leur ſang pour ma querelle. Votre curioſité a trouvé le moyen de pénétrer mon deſſein, & vous me ramenez vos yeux pour le rompre & pour achever de me perdre. Si vous avez quel-

que

que chose à répondre, parlez à présent, je vous donne une entière liberté.

ALEXAS, *à part.*

Elle paroît confondue ; le désespoir est dans ses yeux.

VENTIDIUS.

Allons, madame, jetez quelques soupirs sur son chemin pour l'arrêter. Donnez lui une larme pour ses douze légions ; je suis trompé, s'il ne vous les vend à ce prix.

CLÉOPATRE.

Que dirai-je pour ma défense, lorsque je suis déjà condamnée par mon juge ? Prendrai-je pour avocat l'amour que vous m'avez porté ? Il est aujourd'hui contre moi ; il cherche à me détruire. Car tout ce qu'on peut attendre de plus favorable d'un amour passé, c'est qu'il soit oublié ; mais il arrive bien plus souvent qu'il se change en haine. Puisqu'il plaît donc à mon maître de me perdre, je veux lui paroître coupable. Mais, seigneur, (pardonnez l'abondance de mes larmes) l'aurois-je jamais cru que vous eussiez un jour pris plaisir à faire la recherche de mes fautes, & à prendre avantage des moindres choses pour m'ôter cruellement la vie ?

Parlez, cruel Antoine; car je m'arrête ici. Quand j'aurois mérité ce traitement, étoit-ce de vous que je devois l'attendre?

ANTOINE, *embarrassé.*

Au reste, vous me feriez tort, si vous m'accusiez d'avoir cherché des prétextes pour vous quitter, ou d'avoir voulu vous charger plus qu'il n'étoit nécessaire pour me purger moi-même, & pour justifier mon départ.

CLÉOPATRE.

Je vous remercie, seigneur, de cette favorable explication; & puisque vous ne serez point offensé de mon innocence, je ne rougirai point de vous la faire connoître.

VENTIDIUS.

Après cette hardiesse, je ne vois plus rien dont elle puisse rougir.

CLÉOPATRE.

Vous paroissez fâché, & cette colère est obligeante. Que César ait obtenu mon premier amour, quoique vous le méritassiez beaucoup mieux, j'en suis bien plus fâchée que vous, seigneur; car si vous l'aviez eu, vous m'auriez épargné un second choix. Je n'aurois pas été

[illegible]

César, & je l'aimois [illegible] César, dites-vous [illegible] Que vous [illegible] a possédé [illegible] César m'a aimé [illegible] c'est [illegible] sacrifice pour le plus [illegible] mes ; & moitié [illegible] à [illegible] qui [illegible] force.

[illegible]

O Syrene, Syrene [illegible] que [illegible] l'amour [illegible] elle [illegible] sincère, est-il même [illegible] votre [illegible] C'est [illegible] qu'elle répande [illegible]

C[illegible]

Dans quelle justice peut-on me charger les conséquences ; mais [illegible] mon plus grand ennemi [illegible] que [illegible] eu part [illegible] que je vous ai aimé, & que [illegible] séparation [illegible] commode ; car elle [illegible] quitté enfin Césarée pour [illegible]

[illegible]

mais pouvez-vous me blâmer d'avoir été ſenſible au ſacrifice que vous faiſiez d'elle à mes foibles charmes ? Combien de fois ai-je ſouhaité qu'un autre Céſar, auſſi grand que le premier, & auſſi jeune que le ſecond, vînt m'offrir ſon cœur, pour vous le ſacrifier à mon tour ?

VENTIDIUS.

Chimères, chimères. Mais Actium, ſeigneur, n'oubliez pas Actium.

CLÉOPATRE.

Eh bien, là même, j'oſe défier ſa malice. Je confeſſe que je vous ai conſeillé de combattre ſur mer ; mais je ne vous ai point trahi : j'ai fui ; mais c'étoit la crainte qui m'avoit troublée. Que n'étois-je homme ! On m'auroit envié votre amitié, comme on m'envie aujourd'hui votre amour.

ANTOINE.

Nous ſommes malheureux l'un & l'autre, & n'y eut-il point d'autre raiſon que notre mauvaiſe fortune, il faut nous ſéparer. Dites, madame, voudriez-vous rendre ma ruine certaine, en m'arrêtant ici ?

CLÉOPATRE.

Si c'eſt comme un ami que vous me deman-

cer à mes intérêts, & joindre ſes armes aux ſiennes.

CLÉOPATRE.

Et vous m'abandonnez ! Vous doutez de mon amour ! .... Antoine, je vous aime. J'ai rejeté l'offre d'un royaume ; c'eſt un ſacrifice ſi léger, que je ne le fais pas valoir ; mais je ſuis réſolue de ne pas vivre un moment, s'il faut vous perdre. Oh ! permettez-moi de mourir avec vous. Eſt-ce vous demander plus que vous ne devez m'accorder ?

ANTOINE, *d'un ton paſſionné.*

Mourir avec vous, c'eſt tout ce que le ciel peut accorder dans ſa bonté, après le bonheur d'y vivre.

ALEXAS, *à part.*

Il s'attendrit ; notre cauſe eſt gagnée.

CLÉOPATRE.

Non, ſeigneur, vous partirez ; votre intérêt vous appelle. Ces malheureuſes mains ſont trop foibles pour vous retenir. (*Elle le prend par les mains.*) Partez, guerrier, car vous avez renoncé au titre d'amant. Laiſſez-moi mourante ; repouſſez-moi de votre ſein, pâle & ſans force,

telle que vos duretés m'ont rendue. Vous n'aurez pas été longtems en marche, que vous entendrez vos soldats crier joyeusement l'un à l'autre : elle est morte. Peut-etre vous échappera-t-il alors un soupir ; mais Ventidius sera près de vous pour vous faire honte de votre pitié, & vous serez bientôt aussi tranquille, que si la malheureuse Cléopatre n'avoit jamais vécu.

ANTOINE.

Dieux ! c'est trop ; c'est plus que le cœur d'un homme n'est capable de supporter.

CLÉOPATRE.

Eh ! quelle raison reste-t-il de vivre à une femme misérable & abandonnée ? Laissez-moi rendre ici le dernier soupir à vos yeux. Ne m'enviez pas le seul moment dont j'ai besoin pour expirer. Je le hâterai autant qu'il m'est possible, & ma mort finira toutes vos peines.

ANTOINE.

Vous, mourir à mes yeux ! je périrois plutôt mille fois. Je laisserois périr toute la nature, & tomber le ciel pour écraser la terre. Ah ! ma reine ! mon ame !

(*Il l'embrasse.*)

VENTIDIUS.

O ! comble de honte. Qu'eſt-ce donc que votre puéril amour, en comparaiſon de votre fortune, de votre gloire, de votre réputation?

ANTOINE.

Tu le demandes, Ventidius? Apprends qu'il ſurpaſſe tout. Va, nous avons fait plus aujourd'hui que de vaincre Céſar. Non ſeulement ma reine eſt innocente, mais elle m'aime. Diras-tu à préſent que c'eſt elle qui cauſe ma ruine, & que ſi elle pouvoit ſe ſauver ſans moi, elle ne tourneroit pas la tête derrière elle? A genoux, blaſphémateur. Demande pardon à l'innocence outragée.

VENTIDIUS.

Plutôt mourir par mille ſupplices.... Voulez-vous partir, ſeigneur?

ANTOINE.

Partir ! Quitter tout ce que l'univers a de bon & d'aimable ! Non, non.... La foi, l'honneur, la vertu, me défendent d'abandonner celle qui préfere mon amour à des royaumes réunis. Vous, dieux! qui êtes les maîtres des hommes, donnez le monde à votre Cléopatre, donnez-lui ce globe fragile, que je mépriſe & pour

lequel je ne ferois plus un pas. Pour satisfaire l'ambition d'Antoine, il ne faut rien moins que Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Elle est à vous toute entière ; mon cœur est si pénétré de joie, que je suis capable de faire publiquement quelque extravagance, & ceux qui ne connoissent pas les transports de l'amour, croiront que j'ai perdu la raison.

VENTIDIUS.

O femmes ! ô femmes ! ô sexe fatal ! Tout le pouvoir des dieux pour faire du bien, n'approche point de celui que vous avez pour nuire.

Il sort indigné.



SCÈNE VII.

ANTOINE, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS.

ANTOINE.

OU eſt Ventidius ? Je le crois bien irrité. Mais ſans m'écarter de la ville, je prétends lui faire connoître que ce n'eſt point le courage qui me manque. Nos gens ſont armés. Qu'on ouvre la porte qui regarde le camp de Céſar. Il va me payer la tromperie qu'il m'a voulu faire, & l'impatience de revenir précipitera ma victoire.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CLÉOPATRE [illegible], avec CHARMION, IRAS, [illegible], *& une suite d'Egyptiens ; [illegible]* ANTOINE *avec ses Romains [illegible] accompagnés de [illegible] & d'autres instrumens de musique. Charmion & Iras tiennent une branche de laurier suspendue en arc sur les deux amans. Les Egyptiens dansent, & Cléopatre finit la cérémonie en couronnant Antoine.*

ANTOINE.

JE m'étois bien attendu que ces beaux bras me recevroient après ma victoire, & renouvelleroient dans mon cœur les plus tendres joies de l'amour. Cette espérance m'a fait trouver des charmes à combattre. Elle a rendu mes coups plus terribles.

CLÉOPATRE.

Venez, chers guerriers, jouissez pleinement

de votre triomphe. Que les mêmes ſoupirs & les mêmes tranſports faſſent votre bonheur & le mien.

ANTOINE.

Ma brillante Vénus ! plus charmante que celle qu'on adore.

CLÉOPATRE.

O divin Mars ! plus terrible & plus aimable que celui de l'Olympe.

ANTOINE.

Noms heureuſement aſſortis ! N'en prenons plus d'autres, ma reine. Suppoſez-moi de retour des champs Phlégræens, où j'ai laiſſé les géans terraſſés par le tranchant de mon épée. Mars arrive. Recevez votre amant, déeſſe. Qu'Octave tende ſes filets comme Vulcain. Je voudrois être vu du ciel & de la terre entre vos bras, & faire envie à ceux qui croiroient nous faire honte de nous ſurprendre ; ce ſeroit à eux à rougir. Je continuerois de vous aimer d'un air qui les forceroit au reſpect, ſans m'embarraſſer de leurs regards, & comme un dieu ſupérieur à eux. L'amour ne ſe raſſaſie point avec vous ; tous ſes feux ſe rènouvellent ſans ceſſe dans vos yeux. C'eſt le printems perpétuel des charmes & des plaiſirs.

fais

mais

uvante

il me

ier. A

ice, que je

SCÈNE III.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS *s'approche d'Antoine & l'arrête par la robe.*

EMPEREUR!

ANTOINE, *tournant la tête par derrière.*

C'eſt ta chanſon ordinaire, n'eſt-ce pas ? Je t'en ſupplie, épargne-moi

VENTIDIUS.

Empereur ! Je ne vous demande qu'un moment.

ANTOINE, *paroiſſant irrité.*

Quitte ma robe, ou, par mon père Hercule..

VENTIDIUS.

Par Hercule ſon père ! voilà un nouvel air de grandeur. ——Je vous apporte des nouvelles que vous ſerez ravi d'apprendre.

ANTOINE.

Tu vois que nous ſommes obſervés. Attends-moi ; je reviens à l'inſtant.

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, [illegible]

E m'apperç[illegible] que ma faveur [illegible]. [illegible]nt je [illegible] comme sa folie [illegible] [illegible]ître, qui le [illegible] volontairement [illegible] ruine. Et [illegible] que [illegible] [illegible]ssi passionnément que moi. Ses vertus [illegible] [illegible]lement mêlées avec ses crimes [illegible] [illegible]nme impossible à leur justice de le récom[illegible] [illegible]ser ni de le punir.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, ANTOINE.

ANTOINE.

[illegible]N peut vaincre, comme vous voyez, sans [illegible]tre secours. Nous avons délogé leurs trou[illegible] ; ils nous regardent maintenant à quelque [illegible]tance, & leur ardeur me paroît un peu re[illegible]idie. J'ai fait mordre la poussière à cinq mille [illegible]mmes.

VENTIDIUS.

J'admire votre courage. Celui qui a perdu tant de braves gens, en aura pu épargner dix mille autres ; cependant si cet avantage pouvoit vous faciliter votre réconciliation, tandis que César doute de la forune....

ANTOINE.

Oh ! ne compte pas là-dessus, Ventidius. Il veut ma ruine ; ses oreilles sont fermées à la paix : son mauvais caractère éclatera au premier avantage. C'est le meurtrier le plus tranquille ! Il assassine de sang froid.

VENTIDIUS.

N'avez-vous pas quelque ami dans son armée, qui puisse lui faire goûter des conditions raisonnables ? Mæcenas & Agrippa ont du pouvoir sur son esprit.

ANTOINE.

Ils sont trop dans ses intérêts. Nous nous ferons raison à la pointe de l'épée, ou notre résolution est de périr.

VENTIDIUS.

Je voudrois trouver quelqu'autre voie.

ANTOINE.

Je rends grace à ton affection ; mais cinq ou six

ictoires, tel [illegible]
de peine

[illegible]

je vous [illegible]

Je sais, [illegible]

tre toute [illegible]

privoise [illegible]

r [illegible]

[illegible]

qu'un. Jamais il n'y eut d'exemple d'une amitié ſi parfaite.

VENTIDIUS, *à part.*

Je ſuis trompé, ſi nos idées ne ſe rencontrent.

ANTOINE.

Il n'eſt pas beſoin que je le nomme ; tu dois entendre que c'eſt Dolabella.

VENTIDIUS, *joyeux.*

Le croyez-vous au camp de Céſar?

ANTOINE.

Qu'importe dans quel lieu, puiſqu'il a ceſſé de m'aimer. Il s'offença un jour de ce que je lui défendis de voir Cléopatre, parce que j'appréhendois qu'il ne prît de l'amour dans ſes yeux. Il m'aſſura que s'étant ſenti du penchant pour elle, il l'avoit étouffé en faveur de l'amitié ; mais il la quitta bientôt, ſans m'avertir de ſon départ, & cette conduite confirma tous mes ſoupçons.

VENTIDIUS.

C'étoit une marque qu'il vous aimoit plus qu'elle. Il s'apperçut que la jaloufie s'emparoit de votre cœur, & il ne voulut point cauſer de chagrin à ſon ami ; je ſais qu'il vous aime.

ANTOINE.

Je l'aurois quelquefois vu depuis ce tems-là.

VENTIDIUS.

Peut-être l'a-t-il employé à travailler à votre paix.

ANTOINE.

Que n'eſt-il ici !

VENTIDIUS.

Etes-vous porté à croire qu'il vous aime encore ? Je lis votre penſée dans vos yeux ; vous le ſouhaiteriez. Pour ne vous pas tenir incertain plus longtems, il vous a envoyé du camp de Céſar un meſſager avec des lettres.

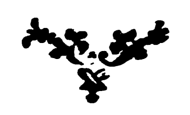
ANTOINE.

Qu'on me l'amène promptement.

VENTIDIUS.

Vous l'allez voir paroître.

Il ſort, & rentre auſſitôt avec Dolabella, qu'Antoine court embraſſer.



SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, DOLABELLA.

ANTOINE.

C'EST lui par tout ce qu'il y a de ſaint dans l'amitié, c'eſt lui-même. Tu reviens donc entre mes bras, chère partie de moi-même ? Ah ! me rapportes-tu tout ce qui manquoit à mon cœur ? Que je meure, ſi quelque choſe pouvoit m'être plus doux que ton retour.

DOLABELLA.

Permettez, ſeigneur, que je rappelle un moment mes eſprits. J'ai l'ame toute occupée d'une haute entrepriſe. Pardonnez ſi je paroîs répondre ſi froidement à vos careſſes.

ANTOINE.

Diſpoſe de tout ce qui me reſte de moi-même ; car je ſuis tombé ſi bas, que je touche à mon dernier terme. Les ſources de ma fortune ſont taries, ou prennent un autre cours. Il ne m'en reſte qu'un cœur qui s'enfle encore,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Je [illegible] que [illegible] je [illegible] proche [illegible] c'étoit [illegible] chez Dolabella [illegible] ami tel que [illegible] le matin à ma porte les [illegible] qui attendoient pour me saluer [illegible] narques de l'Orient, qui [illegible] du soleil pour venir rendre leurs [illegible] au mien. Tu te souviens de les avoir vu [illegible] en foule dans les cours de mon Palais, comme autant de domestiques empressés à me servir. Le respect leur fermoit la bouche en ma présence ; ils observoient mes yeux, & le moindre signe de ma volonté, étoit reçu comme l'ordre des dieux.

DOLABELLA.

C'étoient les esclaves de votre fortune.

ANTOINE.

Elle eſt paſſée ! Elle ſert à préſent Céſar. Et moi, que ſuis-je devenu ?

VENTIDIUS.

Ce que vous vous êtes fait vous-même. Je ne veux point vous flatter.

ANTOINE, *tendrement.*

Encore ? Ventidius. Sois notre juge, Dolabella. Eſt-ce là le ton de l'amitié ?

DOLABELLA.

Oui, ſeigneur, lorſque ſon intention vous eſt connue ; je dois même me joindre à lui. Je le dois, & vous ne ſauriez vous en offenſer ; car pourquoi ſuis-je votre ami ?

ANTOINE.

Prends garde, jeune homme, comment tu vas parler de mon amour. La reine a des yeux; tu as un cœur ; te ſouviens-tu de la première fois que tu la vis, dans un tems où tu l'accuſois d'avoir été complice de la mort de ton frère ? Tu croyois la haïr.

DOLABELLA.

De grace, épargnez-moi ce ſouvenir. Ce fut un jour fatal ; vous m'en voyez rougir encore.

ANTOINE.

Rappelle, rappelle-toi le pouvoir de ſes

charmes. Ne sentis-tu pas ta fureur désarmée au premier regard ? L'admiration laissa-t-elle vivre un moment la haine ? Tu fus ébloui de l'éclat de ses yeux. Tu vins te réfugier derrière moi, & me conjurer à l'oreille de ne lui pas faire connoître que tu l'eusses soupçonnée d'avoir eu part au meurtre de ton frère.

DOLABELLA.

Et ma foiblesse peut-elle servir d'excuse à la vôtre ? J'étois dans un âge où l'amour se pardonne aisément. L'ardeur de la jeunesse le fait regarder comme un tribut qu'on doit à la nature ; mais vous....

VENTIDIUS.

Achevez hardiment. Votre âge, veut-il dire, étoit déjà sur son déclin ; mais aujourd'hui que tout ce que vous avez de chaleur est forcé, & que tous vos désirs sont autant de violences que vous faites à la nature ; j'ose le dire, quoiqu'à regret, faire le tendre & le passionné, n'est-ce pas radoter ?

ANTOINE, *rougissant.*

Ha !

DOLABELLA.

Ventidius va trop loin ; mais n'est-il pas vrai, seigneur, qu'il n'étoit question pour moi que d'une perte particulière ? Je n'avois que moi-

même à perdre ; je n'ai pas perdu des légions, je n'ai pas perdu l'empire du monde, ni l'amour des peuples.

ANTOINE.

Un ami me traiter de cette ſorte !

DOLABELLA.

Oui, Antoine, un ami ſincère, un ami ſi tendre, que chaque mot que je prononce me perce le cœur, avant que vous l'ayez entendu. Ah ! ne jugez pas mal de ma tendreſſe, parce que je vous fais quelques reproches. Je vous excuſe tous les jours auprès de Céſar.

ANTOINE.

Dieux ! à quelle honte étois-je réſervée ! Ai-je donc vécu pour être excuſé auprès de Céſar !

DOLABELLA.

Auprès de lui, comme votre égal ; tant que je porterai cette épée, il ne ſera rien de plus. Je vous apporte des conditions de ſa part.

ANTOINE.

Des conditions ! Sont-elles nobles du moins? Sont-elles dignes de moi ? Je me flatte que tu ne les aurois point apportées, ſi elles étoient autrement ; cependant je le pénètre ; ſon cœur eſt plein de diſſimulation. Il ne connoît point d'honneur diſtingué de ſon intérêt ; il eſt fait

pour acheter des royaumes, plutôt que pour les conquérir.

VENTIDIUS.

D'accord, si vous le désirez ; mais quel pouvoir n'a-t-il pas fallu sur un esprit si difficile pour l'amener à des termes si honorables ?

ANTOINE.

J'attribue ce miracle à Dolabella, ou à quelque dieu.

DOLABELLA.

Ce n'est point moi, ni même Agrippa, ni Mæcenas ; ils sont vos ennemis ; & pour moi, quoique votre ami, mon crédit étoit trop foible ; c'est néanmoins une personne de Rome.

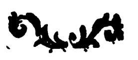
ANTOINE.

Le service est digne d'un romain. Hâtez-vous de me faire connoître à qui j'ai l'obligation d'avoir conservé ma vie, mon amour, mon honneur ; faites seulement que je le voie.

VENTIDIUS.

C'est moi qui prends cette charge. (*A part.*) Le ciel sait s'il me verra volontiers revenir.

Il sort.



SCÈNE VII.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

Vous n'oublierez pas, ſeigneur, à qui vous devez des biens qui vous ſont ſi précieux.

ANTOINE.

Si je l'oublie jamais, puiſſes-tu m'oublier, toi qui m'es ſi cher ! Ma reine ne l'oubliera pas non plus.

DOLABELLA.

Je crains qu'elle n'en ait pas tant de reconnoiſſance.

ANTOINE.

Elle en eſt plus capable que tu ne penſes. La reine, Dolabella ! Ne te reſte-t-il rien de ton ancienne fièvre ?

DOLABELLA.

Je ſerois fâché de voir ſa ruine.

ANTOINE.

Quand je l'abandonnerai, je conſens que tous les dieux m'abandonnent ; car la bonté de ſon cœur l'emporte ſur ſa beauté. Céſar lui a offert

des royaumes, pour l'engager à me trahir. Tu n'ignores pas qu'elle a tout rejeté ; & tu me reproches de l'aimer trop !

DOLABELLA, *voyant rentrer Ventidius, qui conduit Octavie & deux petites filles qu'elle avoit d'Antoine.*

Oui, vous en voyez la raiſon.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, DOLABELLA, VENTIDIUS, OCTAVIE, *& ſes deux Filles.*

ANTOINE, *comme effrayé.*

HA !.... C'eſt Octavie que je vois !

VENTIDIUS.

Elle-même. Quoi ! Eſt-ce un poiſon, ou une affreuſe maladie que je vous préſente ? Regardez-la du moins ; jetez les yeux ſur elle & ſur ce qu'elle vous amène. Ne reconnoiſſez-vous rien ? La nature n'a-t-elle pas quelque voix ſecrète, quelque mouvement tendre, qui vous avertiſſe que ce ſont vos enfans ?

DOLABELLA.

Par honneur, si ce n'est par amour, recevez-les, seigneur, avec des yeux plus favorables. Si vous faites profession d'être homme, allez au-devant d'eux, embrassez-les, témoignez-leur quelque joie de les voir. Vos bras ne devroient-ils pas s'ouvrir d'eux-mêmes, & vos yeux choisir la place d'un baiser, avant que vos lèvres puissent y toucher !

ANTOINE.

J'étois surpris de les voir, & je cherchois dans moi-même comment ils ont pu se rendre ici.

VENTIDIUS.

Je les ai fait venir, je les ai introduits, sans la connoissance des gardes de Cléopatre.

DOLABELLA.

Quoi ! votre froideur dure encore ?

OCTAVIE, *à Dolabella.*

Vous voyez qu'on me fait attendre assez longtems une simple civilité, à laquelle j'aurois droit du moins en qualité d'étrangère. Grands dieux ! qui suis-je donc ?

ANTOINE.

La sœur de César.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

prenne [illegible]

it de vous [illegible]

[illegible]

Prenez-la, [illegible]

[illegible]

Elle la prend [illegible]

trop fiere [illegible]

mpérament qui [illegible]

maine.

ANTOINE, [illegible]

Octavie...... [illegible]

ayez demandé [illegible]

OCTAVIE.

Lâchement ? ſeigneur.

ANTOINE.

Oui, lâchement ; à votre frère.

OCTAVIE.

Je ſuis incapable de faire une demande lâche, & mon frère de l'accorder.

ANTOINE.

Je m'abaiſſerois devant Céſar ? moi qui ai pu faire des rois de mes eſclaves, je lui demanderois pardon ? J'élèverois un homme qui n'eſt que mon égal au rang de Jupiter, de qui j'ai reçu l'être ? Non. Le mot de pardon ne ſortira jamais de ma bouche.

DOLABELLA.

On n'exige pas que vous le prononciez.

ANTOINE.

Je ne veux pas même qu'il dépende de lui de m'en diſpenſer. Allons, vous m'avez tous trahis ; & toi auſſi, qui te dis encore mon ami. Ma femme m'a acheté de Céſar par ſes prières & ſes larmes, & c'eſt d'elle à préſent que je vais devenir l'eſclave. Elle me reprochera, cent fois le jour, la vie qu'elle m'a donnée. Au moindre regard, qui ne la ſatisfera pas, elle me menacera de porter ſes plaintes à ſon frère.

OCTAVIE.

La rigueur de mon ſort m'expoſe toujours à vos fatales mépriſes. Je vous apporte, ſeigneur, des conditions que vous pouvez accepter ſans honte. Votre honneur m'eſt cher, parce qu'il eſt inſéparable du mien. On ne reprochera point à Octavie que ſon époux ait été l'eſclave de ſon frère. Vous êtes libre, ſeigneur ; vous êtes même dégagé, ſi c'eſt votre envie, des liens qui vous attachoient à celle pour qui vous n'avez que du dégoût. Car quoique le deſſein de mon frère ſoit de mettre à prix votre amour, & de faire de moi le ciment de votre réconciliation, j'ai comme vous le cœur grand ; je ne puis recevoir le vôtre comme une faveur arrachée, ni faire enfin la ſuppliante, pour obtenir ce que je crois mériter. Je rapporterai à mon frère que nous ſommes réconciliés. Il retirera ſes troupes, & vous irez gouverner l'Orient. Vous me confinerez à Athènes, ou dans tel autre endroit du monde qu'il vous plaira de choiſir pour ma retraite. Je ne m'en plaindrai pas ; je conſerverai le ſtérile nom de votre épouſe ; mais mon abſence & mon éloignement ne vous laiſſeront craindre de ma part aucun trouble.

VENTIDIUS, *à part.*

Quel étrange combat d'honneur ! Ils craignent tous deux s'avilir par trop d'obligations !

DOLABELLA, *à part.*

Elle l'a touché par l'endroit ſenſible. Il rougit de dépit & de honte de ſe voir vaincre en généroſité.

VENTIDIUS, *à part.*

Voyez ſon embarras, & comme il s'efforce de cacher une larme qui lui eſt échappée malgré lui.

ANTOINE.

Je n'ai rien perdu de votre diſcours, Octavie, & je ne puis refuſer mon admiration à la grandeur de votre ame. Mais il m'eſt impoſſible de me rendre à vos propoſitions, car mon cœur ne peut ſe laiſſer vaincre que par l'amour, & je ne vous vois agir que par le motif du devoir. Vous me rendrez libre, dites-vous, & vous retournerez à Athènes. N'eſt-ce pas là votre penſée ?

OCTAVIE.

C'eſt ce que je diſois, ſeigneur.

ANTOINE.

Il faut donc que j'aie obligation à une per-

ſonne

J'aime à voir [illegible]

[illegible]

Pourquoi [illegible]
rtu de votre [illegible]
tout ce qu'[illegible]
nesse, que [illegible]
de la vie, [illegible]
n qu'à [illegible]
ne demandez-vous [illegible]
vez rempli d'amertume par vos [illegible]
dains ?

A[illegible]

Vous ne m'aimez donc point

O[illegible]

Je ne devrois pas vous aimer

A[illegible]

Et c'est pour cette raison [illegible]
[illegible] fuite ?

DOLABELLA.

Ne voyez-vous pas, ſeigneur, qu'après avoir eſſuyé tant de duretés & d'injuſtices, elle a l'ame trop grande pour confeſſer qu'elle vous aime? Mais eſt-il difficile d'en juger ? Sa modeſtie & ſon ſilence parlent aſſez pour elle.

ANTOINE.

O ! Dolabella, de quel côté dois-je tourner? Je me ſens le cœur attendri ; mais abandonnerai-je Cléopatre, qui ne demande qu'à mourir avec moi ? La pitié parle pour Octavie ; mais parle-t-elle moins pour la triſte Cléopatre?

VENTIDIUS.

Octavie a pour elle tout enſemble & la pitié & la juſtice, & des deux côtés Cléopatre n'a rien à prétendre. L'une voudroit ſe ruiner avec vous ; mais c'eſt elle qui a commencé votre ruine : au lieu que vous avez à vous reprocher d'avoir ruiné l'autre ; & c'eſt elle néanmoins qui aſſure aujourd'hui votre ſalut.

ANTOINE.

Que mon cœur eſt cruellement déchiré!

OCTAVIE.

Puiſſe le ciel y faire renaître la paix!..... ſeigneur ! Si le mien peut oublier toutes ſes douleurs, il me ſemble que le même effort ne

[illegible]

[illegible] ses [illegible] mes [illegible] à [illegible]

Les [illegible] tous s'app[illegible]

VENTIDIUS.

Vit-on jamais [illegible] empereur !

DOLABELLA.

Mon ami !

OCTAVIE.

Mon époux !

LES DEUX FILLES.

Mon père !

ANTOINE.

Mon cœur se rend ; je me livre à vous Oc-

tavie. (*Il les embrasse tous.*) Partagez tous ensemble votre empereur, votre ami, votre époux; & vous, chers enfans, votre mère. Que je dois d'arrérages à votre amour; mais l'avenir va tout réparer.

OCTAVIE.

O précieux moment !

DOLABELLA.

Heureux changement !

VENTIDIUS.

La joie de mon cœur s'arrête sur ma langue. Mais (*versant quelques larmes*) elle trouve ici deux passages au lieu d'un.

ANTOINE.

Tu vois ton triomphe, chère Octavie, choisis le lieu où tu veux que je te suive. Je n'excepte pas même le camp de César.

OCTAVIE.

Vous n'y trouverez que des amis, seigneur, comptez d'y être le maître.



[illegible]

SCENE [illegible]

VENTIDIUS, [illegible]

VENTIDIUS.

[illegible]CILA de charmantes nouvelles [illegible] n officieux eunuque. Va, [illegible] d'en aller faire ta cour le premier. [illegible] dis-je, ne perds pas un moment. [illegible]

SCÈNE XI.

ALEXAS, *seul.*

AVEC son air épais, & ses manières rustiques, ce vieux soldat, cette tête grossière & pesante a trompé mon adresse & ruiné tous mes artifices. Quel parti me reste-t-il à prendre ? Les plaisirs m'ont abandonné dès le berceau. L'incontinence d'autrui a mis de bonne heure un frein à la mienne. Rebuté de la nature, privé de ce qu'elle ne refuse pas à ses moindres ouvrages, je n'ai point eu d'autre voie pour m'élever, que ma propre indignité & le mépris même de ceux qui m'ont employé à leur service, en m'accordant leur confiance. Aujourd'hui je perds jusqu'à ce misérable avantage. Si Cléopatre avoit suivi mes conseils, elle auroit trahi celui qui l'abandonne. L'amour a causé sa ruine, & va causer sa mort ; mais elle en a goûté du moins les plaisirs. Dieux ! est-il juste que, moi qui les ignore, je meure pour la même cause ?

SCÈNE XII.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, *Suite de la Reine*; ALEXAS.

ALEXAS.

AH ! madame, j'ai vu ce que je tremble de vous annoncer, Octavie eſt ici.

CLÉOPATRE, [illegible]

Laiſſe ton funeſte avis. Hélas ! je ſais tout, & tu me vois dans les douleurs de la mort.

ALEXAS.

Vous êtes perdue, madame, l'Egypte eſt ruinée.

CLÉOPATRE.

Que m'importe l'Egypte [illegible] vie, mon ame eſt perdue. [illegible] O ! non [illegible] à Cléopatre. [illegible] ment de tout [illegible] tu l'as vue ; dis-moi, [illegible] Eſt-elle auſſi brillante qu'[illegible] t-elle toutes les perfections [illegible] mes ? Ah ! [illegible] dieux qui l'ont [illegible]

cette préférence que leur protection m'abandonne.

ALEXAS.

Elle peut passer, madame, pour un prodige....

CLÉOPATRE.

Un prodige ! je suis donc perdue sans espérance.

ALEXAS.

J'entends un prodige de bonté, madame, car tous les prodiges cessent auprès de vous pour la beauté.

CLÉOPATRE.

Je respire. Tiens, prends ce diamant pour récompense ; mais que j'appréhende que tu ne me flattes !

CHARMION.

Dieux ! Elle vient, madame, je la vois.

IRAS.

Fuyez, fuyez, madame, c'est la sœur de César.

CLÉOPATRE.

Moi, la fuir ? Non, non, fût-elle la sœur du foudroyant Jupiter, portât-elle les éclairs de son frère dans les yeux ; je veux la voir & lui parler en face.

Octavie entre d'un air orgueilleux, & suivie d'un train superbe.

SCENE [illegible]

CLÉOPATRE, [illegible]
ALEXAS, [illegible]
suite d'Octavie.

*Cléopatre fait [illegible]
tour d'elle. [illegible]
[illegible]*

C[illegible]

IL n'est pas [illegible]
re ; cet [illegible]

C[illegible]

Vous [illegible]
esoin non [illegible]

C[illegible]

Je suis [illegible]
ii les renversé aussi [illegible]

C[illegible]

Votre maître, [illegible]
main.

OCTAVIE.

Il l'a été, jusqu'à ce qu'il ait perdu ce nom pour être esclave en Egypte ; mais je viens lui rendre la liberté.

CLÉOPATRE.

Un ton plus bas, je vous prie, vous, Junon éternelle de mon amant. Lorsqu'il s'est trouvé fatigué de votre mauvaise humeur, il a choisi mes chaînes, qui lui ont paru plus douces.

OCTAVIE.

Je ne m'étonne pas qu'il ait trouvé plus de douceur dans vos chaînes. Vous êtes accoutumée depuis longtems au métier ; il n'est pas le premier pour qui vous ayiez tendu vos filets. Témoin Jules César.

CLÉOPATRE.

Je n'ai jamais eu d'amour pour César ; il n'a eu de moi que la reconnoissance que j'ai cru devoir au sien. Tout ce que votre malignité a de pis à me reprocher, c'est que le plus grand des hommes a été mon esclave. J'ai reçu après lui, mais avec une estime bien différente, celui que les loix ont fait votre mari, & que son amour a rendu le mien.

OCTAVIE,

Je veux

qui a usurpé

ils donc

phent, dit-

mes, &

Oh !

chercher ;

ment

du son

A

épouse

ton sexe

mes

dans le

C'est vous

pourvue. S

de la nature,

plus brave de

les remercier

quoi en aurois-je



plutôt gloire ? Je ſuis fière & orgueilleuſe de ſon amour. Quand je ceſſerai de l'aimer, puiſſe le ciel me punir en me donnant un viſage tel que le vôtre !

OCTAVIE.

Va, tu ne l'aimes pas tant que moi.

CLÉOPATRE.

Je l'aime mille fois plus, & je ſuis plus digne de ſon amour.

OCTAVIE.

Fables, chimères. N'eſt-ce pas vous qui avez cauſé ſa ruine ? Qui l'a déshonoré à Romè ? N'eſt-ce pas Cléopatre ? Qui l'a rendu le mépris des étrangers ? Cléopatre. Qui l'a trahi à *Actium ?* Cléopatre. Qui a fait de ſes enfans des orphelins miſérables, & de moi la plus affligée de toutes les veuves ? Toujours, toujours Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Oui ; & celle qui l'aime le mieux, celle qui l'adore eſt auſſi Cléopatre. Si vous avez eu quelque choſe à ſouffrir, j'ai ſouffert plus que vous. Vous êtes revêtue du ſpécieux titre d'épouſe. Il dore votre cauſe. Il excite en votre

faveur la compassion de tout l'univers. Et moi je n'ai que son mépris, car j'ai perdu mon honneur; j'ai perdu ma réputation; j'ai souillé la gloire de mon illustre sang; & tout cela pour le seul titre de maîtresse. Il n'y manque que le sacrifice de ma vie, & je ne la sacrifierois pas moins volontiers pour celui que j'aime.

OCTAVIE.

Puisse le ciel t'exaucer à ce moment, puisque tu le souhaites!

Elle sort.

SCÈNE XIV.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *suite de la reine.*

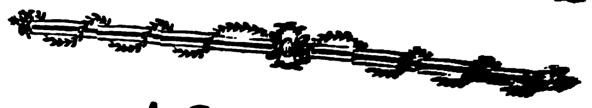
CLÉOPATRE.

HÉLAS! il n'est que trop vrai que c'est à présent l'unique chose que j'aie à désirer. J'ai perdu le seul bien pour lequel je voulois vivre. Mes yeux s'obscurcissent. Je ne vois plus rien

de fixe autour de moi. Eſt-ce la mort qui vient heureuſement à mon ſecours ? La préſence d'une rivale odieuſe a ſoutenu quelque tems mes eſprits. Ciel ! Dans quelle extrémité n'aurois-je pas retrouvé des forces pour réſiſter à ſes dédains ? Mais le courage m'abandonne contre mon déſeſpoir & mes affreuſes douleurs.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

POURQUOI vous décharger de ce fardeau sur moi ? Ne pouvez-vous lui dire vous-même que vous êtes forcé de partir.

ANTOINE.

Non, je ne puis. Je pourrois m'arracher un œil & le jeter au loin, sans que l'autre versât une larme. Mais, cher Dolabella ! que ce mot de départ est affreux ! Quel son mortel ! je n'ose le confier à ma langue. D'un seul regard elle me feroit fondre en pleurs, & je retomberois dans toutes mes foiblesses.

DOLABELLA.

Donnez ce soin à Ventidius. Il est d'un naturel moins sensible.

ANTOINE.

Ah ! Ventidius parleroit trop durement. Il la tueroit par cette nouvelle. Il n'y a que toi, toi ſeul.

DOLABELLA.

La nature m'a fait ſi tendre, que je ne puis prêter l'oreille au récit d'une aventure touchante, ſans me ſentir les yeux humides & le cœur amolli. Je m'expliquerois avec ſi peu de fermeté, avec tant de crainte de la chagriner, qu'elle ne croiroit pas ma commiſſion ſérieuſe.

ANTOINE.

Et c'eſt par cette raiſon que tu es le ſeul que j'en puiſſe charger. Figure-toi que tu es moi-même, lorſque tu lui parleras, mais prends d'abord les choſes de fort loin ; & lorſque tu commenceras à lui parler, évite tous les mots dont tu croiras le ſon trop dur. Tâche que notre ſéparation ſe faſſe avec autant de douceur que l'amour des autres commence.

DOLABELLA.

Ce que vous me dites pénètre tellement mon ame, que ſi vous me forcez de lui parler, il ſera impoſſible que je lui parle autrement.

ANTOINE.

Je vous laiſſe donc à votre triſte emploi. Adieu,

[illegible]

[illegible]

A[illegible]

[illegible]
... ssiez [illegible]

[illegible]

Fiez-vous [illegible]

[illegible]

C'est donc [illegible]
Pardonneras-tu [illegible] passionnés ? Dis-lui que malgré notre [illegible]tion, si j'apprenois qu'elle écoutât quelque autre amour, cette nouvelle me perceroit le cœur. —— Je te quitte absolument, car chaque

H

fois que je retourne, je ſens que mon cœur s'attendrit de plus en plus, & peut-être le premier ordre que je te donnerois, ſeroit de la retenir, & de nous perdre tous deux.

Il ſort.

SCÈNE II.

DOLABELLA, *ſeul.*

LES hommes ne ſont que des enfans d'une taille plus haute. Leurs déſirs ne ſont pas moins ſujets à changer. Même inſtabilité, même caprice d'inclinations. L'ame, qui voit ſi clair au dehors, n'apperçoit rien dans ſon obſcure demeure, & ſans être capable de prendre le moindre empire ſur elle-même, elle a la préſomption d'appeler les autres à ſon tribunal. C'eſt ainſi que j'ai fort bien reconnu que la ruine d'Antoine vient de l'amour, & que j'ai condamné ſa conduite. Cependant je lui porte envie. Je voudrois être à ſa place, & me voir ruiné comme lui.

SCÈNE III.

DOLABELLA, VENTIDIUS.

VENTIDIUS, *à part.*

SEUL ! S'entretenant avec lui-même, & avec un air de trouble & d'embarras ? Ma conjećture ſeroit-elle juſte ! Il l'a aimée. Sa paſſion dure peut-être encore.

DOLABELLA.

O ! amitié, amitié, tu n'as donc rien à répondre, & toi, raiſon ! encore moins. C'eſt une infidélité d'y penſer, une folie de l'entreprendre, & peut-être un malheur de réuſſir. Précipices de toutes parts ; cependant l'occaſion eſt belle. Quel tort ferai-je à mon ami, en prenant un bien qu'il abandonne ?

VENTIDIUS, *à part.*

Non, non ; vous ne lui en ferez point. Puiſſiez-vous réuſſir au contraire. Ce ſeroit un excellent moyen pour guérir tout à fait Antoine.



SCÈNE IV.

VENTIDIUS, DOLABELLA, CLEOPATRE, CHARMION, IRAS, *suite de Cléopatre.*

DOLABELLA.

JE la vois. Ciel ! Que la douleur a de charmes fur un fi beau vifage. Ne femble-t-il pas que la trifteffe s'y plaife avec la douceur ? Un fouris mélancolique fe fait jour de tems en tems au travers des nuages, & ne laifferoit pas de répandre la lumière & la joie fur ce que la nature a de plus infenfible.

VENTIDIUS, *à part.*

L'aimeroit-elle auffi ? Mais voici fon fidèle eunuque ; la vue de ce miférable me préfage toujours quelque défordre. Je veux me mettre en état de les entendre.

Ventidius fe retire fans être vu dans un coin du Théâtre ; & pendant qu'Alexas entretient la reine, Dolabella s'approche de Charmion & d'Iras, avec lefquelles il fait femblant de s'entretenir.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, DOLABELLA, CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS.

ALEXAS.

CROYEZ-MOI, madame, tâchez de le rendre jaloux. La jalousie ressemble au miroir qu'on approche des lèvres d'un homme mourant, pour s'assurer qu'il vit encore ; s'il respire, son haleine le marque aussitôt.

CLÉOPATRE.

J'avoue que la jalousie est une preuve d'amour. Mais quel en sera l'effet ? Ah ! que me reviendra-t-il de rallumer dans son cœur ce qui ne peut plus servir au bonheur du mien !

ALEXAS.

C'est non-seulement votre dernier remède, mais le plus puissant que vous puissiez employer. Et je n'y vois personne si propre que Dolabella. Il est bien fait, jeune, vaillant. On l'a déjà soupçonné de vous aimer. Un mot favorable, le moindre coup d'œil, est capable de mettre

ſon cœur en feu, & vous le lâcherez enſuite comme un *brûlot*, pour enflammer celui d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Puis-je me faire cette violence ? Ah ! je ne puis. Mon amour eſt ſi ſincère, qu'il m'eſt impoſſible de le déguiſer où il eſt, & de le contrefaire où il n'eſt pas. La nature m'avoit formée pour être une épouſe, l'eſclave ſimple & innocente d'un mari, paſſionnée ſans art, & complaiſante ſans étude ; mais la fortune qui m'a réduite à la qualité de maîtreſſe, m'a pouſſée dans le monde comme au haſard, ſans m'avoir accordé le fond de légèreté & de perfidie, qui me ſeroit néceſſaire pour être heureuſe.

ALEXAS.

Prenez quelque choſe ſur vous-même. Songez quel en doit être le fruit. Vous verrez revenir à vous votre amant, avec une double ardeur de poſſéder un bien qu'il aura craint de perdre.

CLÉOPATRE.

J'en veux faire l'eſſai ; mais le ciel ſait avec quel regret.

Alexas ſort. La reine joint Dolabella.

[illegible]

[illegible]

[illegible] [illegible]
[illegible]
vo [illegible]
gon [illegible]

DOLABELLA.

Ces beaux esprits de Rome n'étoient jamais venus en Egypte. Autrement, madame, Délia & Cytheris n'auroient pas fait la matière de leurs vers. Pour moi, qui ai le bonheur de voir..... je choisirois un plus noble sujet si j'étois né poëte.

CLÉOPATRE.

Vous me flattez, seigneur. On est flatteur & peu sincère à Rome, c'est le vice du climat. Votre ami s'en ressent comme vous. Je suis sûre qu'il ne vous a pas envoyé ici pour me tenir ce langage.

DOLABELLA.

Il est vrai, madame : cependant il m'envoye......

CLÉOPATRE, *l'interrompant avec un souris forcé.*

Eh bien ! il vous envoye.....

DOLABELLA.

Pour exécuter une commission moins agréable.

CLÉOPATRE.

Moins agréable pour vous ou pour moi ?

DOLABELLA.

Pour l'un & l'autre, madame, car vous la

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Qu[illegible]

[illegible]mes [illegible]

[illegible]

Premièr[illegible]

ſt-ce pas [illegible]

ſion,

DOLABELLA.

Je voudrois qu'il me fût permis de me tair.

CLÉOPATRE.

Paſſons donc ſur cette queſtion, puiſqu'ell vous chagrine. Je me ſouviens d'un tems oì j'en aurois eu plus de regret. En ſecond lieu, je dois perdre ma couronne, n'eſt-ce pas ? Adieu donc, Egypte. Reſte-t-il quelque choſe encore !

DOLABELLA.

Je vois, madame, que le ſentiment de votre douleur eſt ſi vif, qu'il ne vous laiſſe pas toute la liberté de votre eſprit.

CLÉOPATRE.

Non, non, ſeigneur, ne craignez pas que ma raiſon ſoit dérangée ; je ſais ſupporter la mauvaiſe fortune. Un amour peut être guéri par un autre amour, comme un poiſon eſt ſouvent chaſſé par un autre.

DOLABELLA.

Je ſuis pénétré de joie, madame, de vous voir triompher ſi aiſément de votre douleur. Vous avez entendu le plus fâcheux ; mais comptez que tous les hommes ne ſont pas auſſi fidèles que lui.

SCÈNE VII.

DOLABELLA, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION.

DOLABELLA.

JE m'étois préparé avez un ſoin extrême à la commiſſion dont je me trouvois chargé malgré moi, dans la penſée, madame, qu'elle pourroit vous cauſer un mortel chagrin. Mais vous m'avez entendu avec tant de modération, que mon office en devient plus aiſé, & ma langue qui devoit s'employer pour les affaires d'autrui, vous repréſenteroit volontiers mes propres intérêts.

CLÉOPATRE.

Arrêtèz, Dolabella. Commencez par m'apprendre ſi c'eſt Antoine qui vous a choiſi, ou ſi vous avez ſollicité vous-même cet emploi.

DOLABELLA.

Il m'a choiſi comme ſon meilleur ami, & il m'a dicté de ſa propre bouche les termes que je devois vous adreſſer.

as

pré

més, &

x bru

i pour

ion,

uine

isse

de la

d'en

! je ne

L

'ai-je fait. Malheureux que je suis.

femmes prennent

ir.

CHARMION.

Que les dieux ſoient loués ! Elles reprend ſes eſprits.

CLÉOPATRE, *jettant un œil de courroux ſur Dolabella.*

Qu'il ne s'approche point de moi. Ah ! pourquoi me rappelle-t-on à la vie ? Qu'ai-je à prétendre ſur la terre, le ſéjour de la perfidie, du parjure, de l'amour & de la foi violée. Par pitié, laiſſez-moi mourir. Je ſerai tranquille au tombeau. Laiſſez, laiſſez-m'y deſcendre, & que vos cruelles mains ceſſent de m'arrêter. Les horribles ſons que je viens d'entendre, n'y perceront plus mon triſte cœur. Antoine ! Ah ! cruel ; cruel !

DOLABELLA, *à genoux devant elle.*

Au nom des dieux, madame, au nom de votre amour, écoutez-moi. C'eſt moi que je veux accuſer, c'eſt contre moi-même que je vais parler, je mérite, hélas ! d'être cru. J'ai fait tort à mon ami. Il n'a jamais prononcé ces paroles barbares. Ah ! ſi vous aviez été témoin des ordres dont il m'a chargé, ſi vous aviez vu combien de fois il eſt revenu ſur ſes pas, pour ajouter quelque choſe de doux & d'obligeant à tout ce qu'il m'avoit déjà dit ; enfin, ſi vous ſaviez dans quel état je l'ai laiſſé,

dans quel trouble, dans quel déſeſpoir...... Je ſuis un traître. La paſſion que j'ai pour vous, m'a fait forger ce menſonge; & que ne peut-elle pas, puiſqu'elle ma rendu perfide? Mais j'en ſuis déjà puni, & c'eſt à genoux que je vous conjure de me pardonner.

CLÉOPATRE.

Avec quelle facilité ne croyons-nous pas tout ce qui nous flatte! Levez-vous, Dolabella; ſi vous êtes coupable, la faute en eſt ſur moi, l'excès de mon amour m'a fait faire une démarche que je me reproche. En vous faiſant quelques avances de tendreſſe, je n'ai point eu d'autre vue que de rappeler mon amant par la jalouſie. Mais j'aimerois mieux perdre tout-à-fait ſon cœur que de le jouer d'une manière ſi honteuſe.

DOLABELLA.

Je vois bien, madame, que le vôtre eſt à l'épreuve de toutes les attaques humaines. Le cryſtal n'eſt pas plus ſolide ni plus pur. Antoine, Antoine! A quel tréſor as-tu renoncé? Et par quelle fortune peux-tu jamais réparer celle que tu abandonnes?

CLÉOPATRE.

Si vous prenez quelque intérêt à ma peine, ſeigneur, ne pourriez-vous pas m'obtenir de lui un moment d'entrevue. Hélas ! ſemblable à ces voyageurs qui ſe préparent à traverſer des déſerts inhabités, & que la néceſſité force à faire des proviſions contre la faim, je voudrois raſſaſier encore une fois mon cœur & mes yeux, pour me préparer à mon fatal départ. Le voyage auquel je ſuis condamnée eſt long, ſeigneur, du moins ſi le lieu où l'on paſſe après la mort eſt éloigné, & la malheureuſe Cléopatre eſt menacée de n'en revenir jamais.

Ventidius regardant Cléopatre comme une coquette qui veut ſe conſoler avec Dolabella, étoit allé avertir Octavie de cette découverte, & voulant l'en convaincre, il l'amène pour l'en rendre témoin.



SCENE

SCÈNE VIII.

DOLABELLA, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, OCTAVIE VENTIDIUS.

Ventidius & Octavie demeurent au fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Vous pourrez les obſerver d'ici.

DOLABELLA *prend la main de Cléopatre & la baiſe.*

Je vous obéirai, madame, & je ne vous demande que cette récompenſe. —— De grace, ne la retirez pas. C'eſt tout ce que je vous demanderai jamais.

VENTIDIUS, *à part.*

L'avez-vous vu, madame, le marché eſt conclu. Le voilà ſcellé d'une manière fort tendre; mais ils jettent les yeux ſur nous.

OCTAVIE.

Que le crime a les yeux perçans!

VENTIDIUS.

Avancez, madame, & faites semblant de n'avoir rien apperçu.

Ils s'avançent.

DOLABELLA.

Avez-vous vu l'empereur, Ventidius?

VENTIDIUS.

Non, seigneur; j'ai demandé à le voir; mais il veut être seul. Il n'a avec lui qu'Hipparque son affranchi.

DOLABELLA.

Savez-vous quelle affaire l'occupe?

VENTIDIUS.

Il écrit à César.

DOLABELLA.

N'importe; il faut absolument que je l'entretienne.

Dolabella sort avec Cléopatre.



[illegible]

[illegible]

V[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il [illegible]
[illegible]
ıds. [illegible]
eux. —— [illegible]
e no[illegible]

[illegible]

Que [illegible]

[illegible]

J'ai [illegible]
[illegible]
ses yeux [illegible]
is les [illegible]
ter, elle [illegible]
intemen[illegible]
se [illegible]
l'arrivée [illegible]
nte, [illegible]

vieillard tous les feux de la jeunesse. J'ai vu les pontifes les plus saints & les plus âgés, demeurer suspendus à la voir sourire, oublier leur gravité, & se perdre dans l'éclat de ses yeux. Moi-même qui la hais, je ne puis la regarder sans une espèce de joie maligne, & je sens naître des désirs même en la détestant. Antoine peut conserver des restes de passion, qui le conduiront tôt ou tard à une rechûte encore plus funeste, si l'on ne trouve quelque moyen de les éteindre entièrement. Je sais que dans ce moment même il écrit pour elle à César, & qu'il s'efforce de faire sa paix.

OCTAVIE, *après avoir rêvé un moment.*

Je me rends à votre avis..... Mais mes vues vont plus loin. (*Elle fait quelques pas, en disant à part.*) Je veux essayer de quelle manière il recevra cette découverte..... Quoi? faire la paix d'une infâme?.... J'en ai le cœur indigné. Non, je ne le souffrirai jamais.

VENTIDIUS.

Je vois paroître ses gardes. Souffrez que je commence, madame, & vous me seconderez.



SCÈNE X.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

JE vous cherchois, madame ; vos dépêches sont-elle achevées ? Je viens de donner mes dernières instructions.

OCTAVIE.

J'ai fini, seigneur.

ANTOINE, *tirant Ventidius un peu à l'écart.*

Un mot en particulier. Y a-t-il longtems que vous n'avez vu Dolabella ?

VENTIDIUS.

Je le quitte à ce moment, seigneur. Il sort d'ici avec Cléopatre.

ANTOINE.

Parle plus bas. C'est par mon ordre qu'il l'a vue, pour lui faire mes derniers adieux.

VENTIDIUS, *parlant plus haut.*

En effet, cela avoit tout-à-fait l'air de votre dernier adieu.

ANTOINE.

Parle donc plus bas. Mon dernier adieu.... Eh bien, quel mystère trouves-tu dans ces mots? Il le faisoit par mon ordre.

VENTIDIUS, *tout haut.*

Je ne dis point que ce ne fût par votre ordre. Et vous lui aviez ordonné sans doute de le faire avec toute la douceur & la complaisance de l'amour.

ANTOINE, *parlant toujours bas.*

La pauvre infortunée! Quelle aura été son affliction?

VENTIDIUS.

Pourquoi? elle a reçu le compliment comme elle devoit. Elle supporte votre départ comme elle a supporté celui de César, comme on supporte celui de tout autre, lorsqu'on s'engage dans un nouvel amour.

ANTOINE, *levant brusquement la voix.*

Tu l'accuses indignement. C'est une imposture basse & honteuse.

VENTIDIUS.

Je n'ai pas cru vous déplaire, seigneur, vous ne m'entendrez plus ouvrir la bouche.

OCTAVIE, *s'approchant d'Antoine.*

Vous paroissez chagrin, seigneur.

ANTOINE.

C'est une bagatelle, madame : de grace laissez-nous un moment.

VENTIDIUS *s'adressant à Octavie d'un air ironique.*

Une bagatelle assurément. L'empereur avoit envoyé Dolabella....

ANTOINE, *l'interrompant avec colère.*

Tais-toi, & garde-toi de me déplaire [illegible] m'en répondra.

OCTAVIE.

Ce n'est donc pas une bagatelle, seigneur?

VENTIDIUS, *à Octavie.*

C'est moins encore, madame [illegible] rien. Et puis vos yeux [illegible] comme les miens [illegible]

ANTOINE.

Elle a été témoin?

VENTIDIUS.

Oui, seigneur, elle a vu [illegible]

ANTOINE.

Le jeune Dolabella?

VENTIDIUS.

Jeune! Sans doute, seigneur, qu'il est jeune,

I 5

& l'on peut dire aimable aussi. Ce n'est pas elle seulement qui en juge de cette manière ; mais il n'est pas question de ce qu'il est. Vous l'aviez envoyé vers elle, & la commission dont vous vous étiez remis sur lui devoit être fort agréable ; car elle l'a reçu avec de grandes marques de satisfaction. Elle a souri, & bientôt il est devenu familier avec sa main ; il l'a serrée, il l'a baisée amoureusement ; & pour elle elle a rougi, elle a soupiré, elle a souri, elle a rougi encore. Enfin, il a pris l'occasion de lui parler à l'oreille ; & j'ai vu ses joues fort proche des siennes, sans qu'elle s'en soit autrement défendue. Elle s'est écriée ensuite, que la constance méritoit bien d'être récompensée.

OCTAVIE.

Ventidius ne dit rien dont je n'aie été témoin.

ANTOINE, *à Ventidius.*

De quelle femme parles-tu ? Comment se nomme celle que tu as vue si familière avec mon ami ? Ce n'est pas Cléopatre.

VENTIDIUS.

C'est elle-même, seigneur.

ANTOINE.

Ma Cléopatre ?

vraie. Quoique je l'aie quittée, je ne voudrois pas qu'on pût blâmer mon premier choix, ni me reprocher d'avoir aimé une femme d'un caractère si méprisable ; mais je vous pardonne tous deux.

VENTIDIUS.

Qu'ai-je fait dans ma vieillesse, pour être cru capable de vous tromper par des mensonges ? Si le ciel est vrai, Cléopatre est une perfide.

ANTOINE.

Quand le ciel & la terre s'uniroient pour l'accuser, je ne la croirois pas coupable.

SCÈNE XI.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS, *voyant paroître Alexas, qui est effrayé de l'appercevoir avec Octavie.*

JE veux donc vous produire un témoin infernal. Approchez, eunuque, & gardez-vous de sortir.

Il le fait avancer avec quelque violence ...

le hard[illegible]
foi[illegible] que V[illegible]
ds-la contre [illegible]
la haine.

OCTAVIE, *à part.*

Voyez comme il l'encourage, & combien il craint de la trouver perfide.

ALEXAS, *affectant de l'embarras.*

Autant que l'amour & le mérite de l'objet aimé peuvent servir d'excuse aux foiblesses d'une femme, autant ma reine mérite-t-elle, divine Octavie, que vous lui pardonniez l'excès de tendresse qu'elle a eue pour votre illustre époux; autant doit-elle espérer, brave Ventidius, que vous ne donnerez point de mauvaise interprétation à sa conduite passée.

ANTOINE, *l'interrompant.*

Fort bien, prends courage, Alexas. Et toi, remarque bien, Ventidius.

ALEXAS.

Pour vous, grand empereur, vous n'attendez point d'excuse de la violence de sa passion. Elle doit être justifiée, du moins aux yeux de celui qui l'a fait naître. Les charmes de sa beauté, indépendamment de sa couronne, avoient attiré à sa cour tous les rois de l'Afrique & de l'Inde. Tous leurs sceptres étoient à ses pieds. Elle pouvoit choisir où il lui plaisoit de régner. Elle a cru qu'un romain méritoit seul son cœur, & de tous les romains elle a senti que c'étoit A-

e n'aurois [illegible]
[illegible] confeffer [illegible]
[illegible] maitreffe. Cependant [illegible]
[illegible], fi je difois que [illegible]
[illegible] changé...

ANTOINE, *l'interrompant d'un air furieux.*

Non, ne le dis pas, sur ta vie. Garde-toi bien de prononcer ce mot fatal.

OCTAVIE, *à part.*

Dois-je souffrir ce que je vois ? Juste ciel ! inspire-moi toute la patience dont j'ai besoin.

VENTIDIUS.

Continue donc, cher eunuque. Pourquoi t'arrêter ?

ALEXAS.

Dolabella l'avoit aimée longtems. Après le divin Antoine, il n'y a personne qui mérite si bien son cœur ; & quand elle approuveroit sa passion, rejetée comme elle est de celui qu'elle aimoit uniquement....

ANTOINE.

Hors de mes yeux, infâme ; fuis mon courroux. (*Il pousse brusquement Alexas hors du Théâtre.*) Que toutes les furies t'entraînent aux enfers, & t'y déchirent, par tous leurs tourmens, jusqu'à ce que Cléopatre y soit précipitée aussi pour partager tes supplices.

OCTAVIE, *piquée d'une vive jalousie.*

C'est me traiter bien mal, seigneur, c'est ménager bien peu votre épouse, que de vous

ɪorter jusqu'à ce point pour une indigne :tituée.....

ANTOINE.

Ɩe grace, madame, laissez-moi ; je me sens ɔeu ému, faites-moi la faveur de me laisser.

OCTAVIE.

:h quoi ! seigneur !

ANTOINE.

e vous supplie encore une fois de me laisser.

VENTIDIUS.

Ɩbéissez, madame, croyez-moi ; la prudence s oblige de céder un peu, & de voir quelle : aura cet orage.

OCTAVIE, *piquée jusqu'au vif.*

Ɩu'ai-je donc fait, seigneur, pour mériter re chassée de votre présence ? Suis-je une ide ou une infame ? Suis je une Cléopatre ? ! si je l'étois, loin de m'ordonner de sor- vous vous jetteriez dans mes bras, vous :pteriez aveuglément mes excuses, vous ap- ɪdiriez jusqu'à mes perfidies.

ANTOINE.

;'est beaucoup trop, Octavie, c'est trop. suis accablé de chagrin, & vous prenez

plaisir à l'augmenter. Je voudrois être s
pour recueillir un peu mes forces.

OCTAVIE, *amèrement.*

Ha ! vous voulez être seul ; c'est pour p
ser sans doute à celle que vous aimez, &
n'a pas laissé de vous trahir. Je vois tro
quelle manière votre cœur est revenu à
Je vois où il est encore. Et je n'ignore
avec quel soin vous vous employez à faire
conditions pour elle. Vous ne voulez pas s
rer ses intérêts des vôtres. Voilà les pre
que vous me donnez de votre amour.

ANTOINE, *se tournant impatiemment Ventidius.*

Es-tu mon ami, Ventidius ? Ou te doi
regarder comme un second Dolabella ? Es
toi qui me lâches cette furie ?

VENTIDIUS, *à Octavie.*

Au nom des dieux, madame, ayez la c
plaisance de vous retirer.

OCTAVIE, *furieuse.*

Oui, je me retire ; mais pour ne reven
mais. Elle ne vous importunera plus cett
rie, puisque vous m'outragez jusqu'à me do
ce nom. Seigneur, seigneur, l'amour pay
gratitude & de mépris, apprend enfin à

buter. Retournez à celle que vous me pr[illegible]rez ; elle n'attend que le moment d[illegible] pelée par le [illegible] que vous êtes ! [illegible] ses artifices, [illegible] Pour moi, [illegible] permette [illegible] jamais de [illegible] oublier [illegible] & tous mes [illegible] mier [illegible]

[illegible]

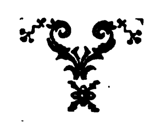
L[illegible]
dont [illegible]
au moins [illegible]
mais le [illegible]
prise [illegible]

SCÈNE XIII.

ANTOINE, *seul.*

POURQUOI les dieux m'ont-ils formé avec ce cœur honnête & sincère, qui ne sait déguiser ni ses foiblesses ni ses peines ? Un peu de dissimulation m'auroit fait renfermer mon trouble dans moi-même ; j'aurois appris l'infidélité de Cléopatre avec un souris forcé. Les apparences auroient satisfait Octavie, & elle seroit demeurée. Mais je suis aussi incapable de tromper que de me garder de l'être. On me pénètre jusqu'au fond. Je suis crédule ; je suis sans défiance, & tout le monde se joue de ma droiture & de ma simplicité.

Il voit entrer Dolabella.



SCÈNE XIV.

ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

VOICI l'autre traître, qui a profané le nom sacré de l'amitié, & qui s'est fait aussi une joie honteuse d'abuser de ma confiance. Qui n'y seroit pas trompé comme moi ? Voyez l'air de candeur qui brille sur ce front, & tout ce dehors imposant qui cache l'ame la plus noire. Ne diroit-on pas que ce visage & ce maintien sont faits pour la vertu ? Dieux ! Vous aidez les hommes à tromper, lorsque vos présens & vos bienfaits favorisent ainsi leurs impostures.

DOLABELLA, *entrant.*

O cher ami !

ANTOINE, *paroissant se faire violence.*

Eh bien ! Dolabella, vous vous êtes acquitté de ma commission.

DOLABELLA.

Oui, cher Antoine ! mais, hélas ! malgré moi.

ANTOINE.

Malgré vous ? Notre ſéparation eſt-elle ſi affligeante pour vous ? Vous deviez la ſouhaiter.

DOLABELLA.

Pourquoi donc, ſeigneur ?

ANTOINE.

Parce que vous m'aimez. —— Et mes adieux ont-ils été reçus avec une triſteſſe auſſi ſincère que vous les avez portés ?

DOLABELLA.

Elle vous aime juſqu'au tranſport.

ANTOINE.

Oh ! je le ſais. Vous-même, Dolabella, vous ne ſavez pas mieux que moi avec combien de ſincérité elle m'aime. Comment ſuis-je capable d'abandonner une maîtreſſe ſi tendre & ſi fidelle ?

DOLABELLA.

Je ne le ſerois pas, ſi j'en étois aimé comme vous.

ANTOINE.

Et c'eſt vous-même qui m'avez perſuadé de la quitter. Vous n'êtes point conſtant dans vos conſeils.

DOLABELLA.

J'ai penſé d'abord comme vous le dites; mais je vous ai repréſenté enſuite que je n'étois point propre à votre commiſſion, que je n'aurois pas la force d'entendre ſes ſoupirs & de voir ſes larmes. La pitié a pris le deſſus dans mon cœur, & peut-être le prendra-t-elle auſſi dans le vôtre ; car je lui ai promis de lui procurer encore une fois la douceur de vous entretenir, & la voilà déjà qui vient me ſommer de ma promeſſe.



SCÈNE XV.

ANTOINE, DOLABELLA, CLÉOPATRE.

ANTOINE, *sans la regarder.*

PERFIDE Dolabella !

DOLABELLA.

Qu'entends-je, ſeigneur ? quel nom.....

ANTOINE, *ne retenant plus ſa fureur.*

Oui, tu es un perfide, & Cléopatre ne l'eſt pas moins que toi. Vous êtes deux monſtres, dignes l'un de l'autre. Venez, couple ingrat. (*Il les prend tous deux par le bras.*) Approchez, ſerpens que j'ai élevés & nourris dans mon ſein, & qui êtes d'accord aujourd'hui pour me le percer cruellement.

DOLABELLA, *ſurpris.*

Je ne connois rien à cette violence. Par où ai-je mérité, ſeigneur, d'être traité ſi durement ?

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Hélas ! de quoi le ciel me menace-t-il en-

core ? Me réserve-t-il à quelque chose de plus affreux que notre séparation ?

ANTOINE.

Si le ciel est juste, il mesurera ses châtimens à votre perfidie. Les pierres roulantes, les vautours dévorans, sont des supplices trop doux, & inventés dans un âge où l'on ne connoissoit point encore de forfaits pareils aux vôtres. Les dieux doivent en chercher de nouveaux, & méditer tous ensemble pour trouver un tourment proportionné à vos crimes. Ingrats ! vous que j'ai.... Ah ! cet horrible trait n'a point de nom. A moi ! A moi ! qui vous avois donné ma tendresse, qui n'avois point d'autres désirs, d'autre joie, d'autre vie que vous.... Lorsque la moitié du monde étoit à moi, ne vous l'avois-je pas abandonné en *douaire* avec mon cœur ? Je n'en ai point prétendu d'autre usage ni d'autre fruit que vous. Un ami & une maîtresse étoient tout ce que le monde pouvoit me donner. O Cléopatre ! O Dolabella ! Comment avez-vous pu trahir ce tendre cœur, qui se reposoit dans votre sein avec une si douce confiance, & qui s'y croyoit en sûreté pour toujours, comme dans le sanctuaire de l'amour & de l'amitié ?

DOLABELLA.

Si elle vous a trahi, seigneur, elle mérite

que le ciel & l'enfer s'uniſſent à vous pour la punir.

ANTOINE.

Si elle m'a trahi ! Tu t'épargnes toi-même. Tu voudrois déguiſer la part que tu as à ſon crime. Mais oſe jurer par les dieux que tu ne l'aimes pas, oſe-le.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas tant que je vous aime.

ANTOINE.

Pas tant ! Jure, jure donc que tu ne l'aimes pas.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas plus qu'il ne m'eſt permis par l'amitié.

ANTOINE.

Pas plus ! ſache, perfide, que l'amitié ne te permet rien, & que dès-là tu es un parjure ; mais tu n'as pas juré. Le reſpect des dieux t'arrête encore. Tu n'oſes les prendre à témoins. Pas tant ! Pas plus ! O ! lâche hypocrite ! qui n'oſes confeſſer devant elle que tu ne l'aimes pas, ni devant moi que tu l'aimes. Ventidius l'a vu. Octavie l'a entendu.

CLÉOPATRE.

Ah ! vous en croyez mes ennemis.

ANTOINE.

Alexas en est-il aussi? C'est lui, c'est lui-même qui m'a tout conseillé. —— (à Dolabella.) Eh! qu'ai-je besoin d'autre témoignage que le tien? Toi que j'ai chargé de lui porter mes derniers adieux, n'es-tu pas revenu me presser de la laisser ici?

DOLABELLA.

Hélas! Que puis-je répondre? Si c'est un crime de l'avoir aimée, je me confesse coupable; mais si ce crime, tel qu'il est, a pu être effacé par le repentir, j'ai déjà cessé d'être criminel. Cependant quelque opinion que vous en ayez, le crussiez-vous indigne d'être jamais pardonné, ce n'est point elle qui doit en souffrir. Elle est innocente.

CLÉOPATRE.

Ah! de quoi l'amour ne rend-il point une femme capable, pour conserver le cœur dans lequel elle a placé tout son bonheur? C'est moi-même qui ai tâché de rallumer les restes de sa passion, dans le dessein de vous inspirer de la jalousie, & dans l'espérance indiscrète de vous ramener à moi par cet artifice. [illegible] projet d'une amante [illegible] contrefaire un [illegible]

porté ſur tous les intérêts de mon repos & de ma vie. Cependant le cruel deſtin a ſaiſi l'occaſion, & le déguiſement d'un inſtant me coûte tous les fruits de ma conſtance & de ma fidélité.

ANTOINE.

Chimère, impoſture auſſi frivole qu'inutile ! Je vois, je perce juſqu'au fond du noir complot.

DOLABELLA.

Seigneur, ne vous endurciſſez pas contre ſes pleurs. Pardonnez à votre maîtreſſe.

CLÉOPATRE.

Pardonnez à votre ami.

ANTOINE.

Vous vous êtes trahis & convaincus vous-mêmes. Vous plaidez la cauſe l'un de l'autre Eh ! quels témoins avez-vous que votre vue n'ait été que d'exciter ma jalouſie ?

CLÉOPATRE.

Hélas ! nous-mêmes, & le ciel !

ANTOINE, *plus indigné que jamais.*

Le crime témoin en faveur du crime ? Se joue-t-on ainſi de l'excès de ma patience ? Loi pour jamais l'amour & l'amitié. Il ne leur reſt

[illegible]

[illegible] vengeance [illegible]

[illegible]

[illegible] punir dans [illegible]

[illegible]

Je puis pardonner [illegible] mi, & non dans [illegible] Elle est là sous la plus [illegible] est poignardé par ses propres [illegible] tous deux de mes yeux. Je n'écoute plus rien, & je vous bannis pour jamais de ma présen[illegible]

CLÉOPATRE, *tremblante.*

Vous me bannissez pour jamais ! Je ne

vivre un moment ſans vous voir, & vous prétendez que je m'éloigne de vous pour jamais! Ah ! ma joie, ma force, ma vie, ne ſeront jamais qu'où vous êtes. Eh ! où irois-je ? Seroit-ce dans mes états ? Je les ai perdus pour vous. Irois-je chez les romains ? Ils me haïſſent, parce que je vous aime. J'irois donc où le déſeſpoir conduiroit mes malheureux pas, errante, abandonnée, ſans protection & ſans ſecours. Hélas ! ſans vous...... Ecoutez-moi. Ecoutez-moi avec la plus inflexible juſtice, car je n'ai plus de faveur à vous demander. Si je vous ai outragé, voilà votre épée, percez-m'en le cœur à ce moment ; mais ne me banniſſez pas.

ANTOINE, *ſans la regarder.*

Finiſſez des plaintes inutiles. Je ſens que mon lâche cœur prend encore parti pour vous ; mais l'honneur a fermé mes oreilles.

CLÉOPATRE.

Quoi ! la compaſſion ne vous dit rien en ma faveur ! Chaſſeriez-vous un eſclave qui ſe ſeroit attaché à vous, & qui demanderoit pour l'unique récompenſe de n'être pas forcé de vous abandonner ? —— Mais rien ne le touche. Voyez s'il jette les yeux ſur moi, s'il accorde une

larme à mon départ, un mot, un seul regard! Oh! cœur insensible! Que les dieux jugent entre nous. Non, le barbare ne m'a jamais aimée.

ANTOINE.

Laissez-moi. Partez. (*en frémissant.*) Alexas!

DOLABELLA.

Vous en croyez un infame......

ANTOINE, *à Cléopatre.*

Oui, Alexas, votre Alexas.

CLÉOPATRE.

Eh! le complot vient de lui. Ce sont ses pernicieux conseils qui m'ont fait espérer follement de regagner votre cœur par la jalousie. Faites-le paroître. Confrontez-le-moi. Qu'il parle.

ANTOINE.

C'en est fait; il a parlé.

CLÉOPATRE.

S'il ne me justifie pas....

ANTOINE.

J'entends. Votre créature, votre esclave, votre jouet, un misérable, qui est prêt, pour

vous plaire, à désavouer tout ce qu'il a déclaré, lorsqu'il n'avoit point de motif pour tromper. Non, ce souvenir ne fait qu'enflammer mon courroux. Fuyez, couple perfide, & n'irritez pas plus longtems ma rage contre deux objets odieux.

CLÉOPATRE, *effrayée de l'air violent d'Antoine, se retire de quelques pas, & dit le dernier adieu d'une voix foible.*

Il faut donc partir ! Adieu, cruel maître de mon cœur. L'apparence est contre moi, & je pars sans être justifiée, hélas ! pour ne vous revoir jamais. Vous savez combien je vous ai aimé ; je sais seule combien je vous aime encore. Votre cruauté ajoute une nouvelle ardeur à ma tendresse. Je vous aime plus en ce terrible moment, que je n'ai jamais fait lorsque vous avez paru m'adorer, & la seule pensée d'avoir régné dans votre cœur, suffira pour me faire mourir contente.

Elle & Dolabella sortent en pleurant.

ANTOINE.

Que vois-je ! Dieux immortels ! ils pleurent tous deux en me quittant. Je sens moi-même que mes yeux se remplissent de larmes. Seroit-

ce le cri de leur innocence?... Quelle foiblesse me porte encore à m'aveugler? Pleurons, mais de l'horrible nécessité où ils m'ont réduit de ne pouvoir leur pardonner. Qu'ils vivent, & qu'ils vivent malheureux, puisque leur ingratitude m'a condamné pour le reste de ma vie au même sort. (*Il les voit qui semblent s'arrêter encore au fond du Théâtre.*) Partez, ingrats, & que mes yeux ne vous revoyent plus. Vivez séparés l'un de l'autre. Gardez-vous que j'entende jamais que vous vous soyez rapprochés. Que toute la longueur de la terre & celle des mers servent de séparation à vos perfides amours. N'ayez rien de commun que l'air & la lumière.



SCÈNE XVI.

ANTOINE, *seul.*

Ils sortent en effet par différens chemins. Hélas ! prenons aussi le nôtre. Allons gémir éternellement tous trois ; eux de leur crime, & moi d'en être le déplorable objet.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS,

Toutes trois en larmes.

CHARMION.

DIEUX puiſſans ! ne ferez-vous pas éclater votre clémence & votre juſtice ! Traiter tant de vertu avec cette rigueur, c'eſt nous forcer de croire que vous négligez le ſoin du monde, & que vous en laiſſez la conduite au haſard.

CLÉOPATRE.

J'arracherois volontiers ces yeux qui ont ſu gagner ſon cœur, & qui n'ont pas le pouvoir de me le conſerver. ——Mais pourquoi n'arracherois-je pas plutôt du mien un funeſte amour... O ! que n'en ai-je la force ? Soyez témoins, vous, dieux ! Vous avez entendu l'ordre que le cruel m'a donné de partir. Il s'eſt donc joué

de vous par tant de sermens qu'il m'avoit faits de m'aimer toujours..... Je veux mourir. La vie m'est insupportable. (*Elle tire furieusement son poignard, ses femmes l'arrêtent.*) Vous m'arrêtez en vain ; je puis m'étouffer en forçant mon haleine. J'en éteindrai plus promptement l'amour dans mon cœur. (*Elle s'efforce de se procurer la mort.*)

Alexas entre.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS.

IRAS.

ACCOUREZ, Alexas, accourez. La reine se livre au désespoir, Elle veut mourir. Hélas voyez l'état où elle est réduite.

CLÉOPATRE.

Elle s'échappe des mains de ses femmes, voyant Alexas.

Qu'on me laisse. Est-ce toi, traître ? Laisse moi reprendre haleine un moment, que j' immole cet infâme à ma fureur.

ALEXAS, *à genoux.*

Oui, je le mérite, pour vous avoir été fidèle hors de saison. Il ne m'appartenoit pas de vouloir vous conserver la vie malgré vous. Un esclave doit adorer les volontés de sa reine, lors même qu'il la voit courir à sa ruine; & c'est une criminelle présomption que de prétendre la sauver malgré elle. Ainsi, madame, j'attends le châtiment que j'ai mérité, & je supprime toutes les nouvelles ressources que mon zèle avoit à vous offrir.

CLÉOPATRE.

Eh! qu'as-tu, misérable, à joindre encore aux maux que tu m'as faits. Approche. Je veux raisonner plus tranquillement avec toi. N'est ce pas ton funeste conseil, qui a forcé mon cœur droit & sincère à prendre ces voies basses & détournées, que tu me vantois comme un remède infaillible? Vois quel en est le succès. Octavie est éloignée; mais Cléopatre est bannie sans retour. C'est toi, monstre infame, qui m'as poussée témérairement en pleine mer, pour essayer à mes dépens si tes artifices seroient capables de me ramener au rivage. Toute espérance est perdue; je suis trop loin pour en revenir jamais. Mon naufrage & l'heure de ma mort sont certains. Loin de moi, traître, [illegible]

posteur, monstre, démon.... Hélas ! ma voix s'affoiblit. Ma douleur & tes pernicieux services m'ont réduite si bas, que je manque de force pour t'accabler d'imprécations.

ALEXAS.

Mais pourquoi employer si mal ce qui vous reste de force ? Supposez qu'un matelot regagne la terre après le naufrage, & que s'efforçant de monter la côte, il apperçoive une main charitable qui se présente pour l'aider & le soutenir à ses propres risques, refuseroit-il de la recevoir ? Détourneroit-il les yeux, & l'accableroit-il d'imprécations pour récompense? Ce cas est le vôtre. Il ne vous reste qu'un pas à faire, & vous touchez à la hauteur, vous êtes en sûreté.

CLÉOPATRE.

En sûreté ! Ah ! Je suis ensevelie dans l'abyme, pour n'en sortir jamais.

ALEXAS.

Octavie est retournée vers son frère, & Dolabella est banni ; croyez-moi, madame, Antoine est à vous ; vous n'avez jamais perdu son cœur. Réveillé par la jalousie, il faut qu'il cède la victoire à l'amour. Il ne cherche, il n'attend qu'une légère circonstance, un prétexte pour

revenir à vos pieds. Un autre que moi, le premier, madame, qu'il vous plaira de choisir, peut finir facilement un ouvrage si avancé. Il en recueillera les fruits sans peine, & moi qui l'ai conduit si heureusement, je n'en retirerai que ma disgrace & ma perte.

CLÉOPATRE, *paroissant reprendre espérance.*

Prends garde de quelle manière tu exécuteras cette promesse. Autrement.....

ALEXAS.

Ce silence me menace encore, madame; mais rien ne peut refroidir mon zèle. Je vous apprends qu'Antoine est monté sur une de vos galères, & que suivi de toutes les autres il a engagé le combat avec la flotte de César. Il n'y a plus de milieu entre la mort & la victoire. Si nous mourons, le destin dégage ma parole. Si nous sommes victorieux, comptez que le vainqueur est à vous.

On entend des cris dans l'éloignement.

CHARMION.

Espérons tout du ciel, madame; entendez-vous ces cris.

On entend d'autres cris.

IRAS.

Ecoutez. Ils redoublent.

ALEXAS.

Ils paroiſſent venir du port. Dieux propices ! faites qu'il ſoient ſuivis d'une heureuſe nouvelle.

CLÉOPATRE.

Que le grand Oſiris daigne exaucer mes vœux !

Le Prêtre Sérapion entre d'un air empreſſé.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, SÉRAPION.

SÉRAPION.

OU eſt la reine ? où eſt-elle ? Comble d'infortune & d'horreur ! L'Egypte n'eſt plus. Notre dernière heure eſt arrivée. La reine des nations eſt précipitée du ſommet de ſa gloire au fond du noir abyme. Le ſoleil qui a éclairé ſi longtems ſa puiſſance & ſes triomphes, ne luira plus ſur elle que pour voir ſa honte & ſa ruine.

CLÉOPATRE.

Parle plus clairement. D'où viens-tu ? Que

veux-tu m'apprendre? Mais je lis mon ſort dans tes yeux égarés. Ils m'annoncent tout ce que tu vas me raconter.

SÉRAPION.

Je viens du phare. Je viens de voir notre dernière eſpérance, vos galères.....

CLÉOPATRE.

Ruinées & vaincues.

SÉRAPION.

Non; elles n'ont pas combattu....

CLÉOPATRE.

Elles ont donc pris la fuite?

SÉRAPION.

Non, Madame; je les ai vu partir du rivage avec Antoine, dans un ſi bon ordre & avec tant de marques de réſolution, que je croyois déjà l'Egypte victorieuſe. Le grand Antoine a levé trois fois les bras pour les encourager, & trois fois on lui a répondu par des acclamations. C'étoit le dernier ſouris de la fortune, qui prête à le trahir, l'a voulu tromper juſqu'à la fin par ſes perfides careſſes. Les rames ont fait écumer l'onde, & dans peu de momens vos gens ont joint l'ennemi; mais, hélas! ils l'ont

joint en amis, & ils en ont été reçus de même. En un mot, nous les avons vu ſe mêler & s'embraſſer avec des marques de joie & d'intelligence. Les deux flottes ſe ſont unies, & viennent enſemble pour entrer dans le port.

CLÉOPATRE.

C'eſt aſſez, Sérapion. J'ai entendu mon arrêt. Dieux inexorables ! Ce nouveau trait de votre haine étoit ſuperflu. Vous m'aviez tout ravi en m'ôtant Antoine. Où eſt-il ? Comment a-t-il reçu ce dernier coup ?

SÉRAPION.

Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer ſa fureur. Ses regards terribles ont retenu dans le devoir les égyptiens de ſa galère, qui penſoient peut-être à ſuivre l'exemple des autres. Je l'ai vu tenter trois fois d'aborder le vaiſſeau de Céſar, & braver ſeul les deux flottes entières. Mais les efforts de quelques amis qui lui reſtent, l'ont engagé à retourner au rivage. Il s'emporte contre les dieux & les hommes. Il prononce votre nom avec des tranſports de rage. Il vous accuſe de l'avoir trahi. Si vous aviez le malheur, madame, de vous trouver à ſa rencontre, je ne répondrois pas....

ALEXAS, *l'interrompant.*

Evitez sa présence, madame, hâtez-vous de vous mettre en sureté, jusqu'à ce qu'on puisse lui prouver votre innocence.

CLÉOPATRE.

Je veux l'attendre.

ALEXAS.

Au nom des dieux, ne vous y exposez pas. Retirez-vous au monument, j'aurai le tems d'aller implorer la clémence de César.

CLÉOPATRE.

César ! Non. Je n'ai rien à démêler avec lui.

ALEXAS.

J'ose répondre, madame, que j'obtiendrai pour vous la vie, & peut-être des faveurs. Laissez périr ce furieux d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Infame ! Tu voudrois donc le trahir aussi ? Fuis ma présence ; je n'écoute plus un traître. C'est ton conseil qui a fait monter nos malheurs au comble. —— Sérapion, tu as le cœur honnête & sincère ; aide-moi de ton conseil, mais hâte-toi, tous les momens sont précieux.

SÉRAPION.

Retirez-vous, madame, la prudence vous défend de paroître tout d'un coup aux yeux d'Antoine. Il eſt juſte que celui qui eſt l'auteur du mal, eſſuye les premiers dangers. Qu'Alexas aille vous juſtifier. Je ne doute pas qu'il ne ſe faſſe entendre d'Antoine encore plus facilement que de Céſar.

ALEXAS.

Juſte ciel ! Je ne me ſens point aſſez de hardieſſe. C'eſt m'envoyer à une mort certaine.

CLÉOPATRE.

Lâche, tu la mérites. Si je veux éviter ſa vue de mon ſeigneur, ce n'eſt pas que j'appréhende. Je connois la nobleſſe de ſon cœur. Lorſqu'il m'a bannie & qu'il m'a cru perfide, il a dédaigné de m'ôter la vie. Mais je veux être juſtifiée & mourir enſuite avec lui. (*à Alexas.*) Va le trouver. N'épargne rien pour lui faire connoître mon innocence. Ta vie me répondra du ſuccès. Suivez-moi, Sérapion.

Elle ſort avec ſes femmes.



SCÈNE IV.

ALEXAS, *seul.*

O ! que ne puis-je me rendre maître de ma crainte, & vaincre un moment l'amour que j'ai pour la vie ? Jamais misérable eut-il moins de raison d'y être attaché ? Cependant je l'aime, & je n'ai point honte de ma lâcheté, tant qu'elle pourra servir à me la conserver. Voyons. Quelle voie dois-je prendre pour éviter la mort, qui me menace de tous côtés ? Peu m'importe ce qui peut arriver à Cléopatre....

ANTOINE, *sans paroître.*

Où me conduis-tu ? Quel est le chemin ?

VENTIDIUS, *sans paroître.*

Celui-là mène au monument.

ALEXAS.

Dieux ! je l'entends déjà, j'ignore encore ce que j'ai à lui dire. L'art de tromper, où j'ai toujours excellé, m'abandonne au plus grand besoin. Prenons un moment pour délibérer.

Il sort.

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS.

La Scène représente le monument où les roi d'Egypte étoient ensevelis.

ANTOINE.

HEUREUX César ! Tu commandes à hommes. Mais ne pense pas que tu ayes va Antoine ; c'est Rome qui a vaincu l'Egypt suis trahi.

VENTIDIUS.

Que le tonnerre écrase cette race d tiens perfides. La lâcheté infecte ici l' terre. Les traîtres en ont l'ame souillée naissance.

ANTOINE.

Ils ne sont pas sortis de la main Leur premier père fut quelque bâ leil & de la rivière du Nil, qui ne pas aux hommes plus que les fi avoit l'ame enveloppée du limon mère.

VENTIDIUS.

Toute la nation eſt un *traître univerſel*, & leur reine en eſt l'extrait & la quinteſſence.

ANTOINE.

Dis-moi, Ventidius, reſte-t-il quelque choſe à eſpérer de la valeur ? Connois-tu quelque dieu qui n'ait pas juré ma ruine ? Vois-tu quelque foible rayon, quelqu'apparence de lumière ? Parle ; car pour peu qu'il en reſte il me ſemble que je ne puis ſuccomber ſous un enfant tel que Céſar. La moitié du monde eſt encore à moi, & tout ce qu'il y a d'*ame* dans chaque partie qui m'eſt enlevée, n'aſpire qu'à me rejoindre.

VENTIDIUS.

Il vous reſte trois légions dans la ville. Le dernier aſſaut a fait périr vos autres troupes. Si votre deſſein eſt de mourir, comme il faut le ſouhaiter à préſent, ce nombre ſuffit pour faire autour de nous un rempart de morts qui honoreront nos funérailles.

ANTOINE.

Oui, trois légions ſuffiſent. Je ne veux pas que ton deſtin ſoit ſéparé du mien. Viens combattre à mon côté. Nous examinerons d'un

œil jaloux les actions l'un de l'autre. Pour chaque ennemi que je verrai tomber sous tes coups, je t'en rends un mort au même moment.

VENTIDIUS.

Vous allez être convaincu que je vous aime. Laissons les reproches & les querelles. Pour le peu d'heures qui me restent à vivre, je suis si ravi de cette fin romaine, que je ne voudrois pas être César pour vous survivre. Lorsque je serai délivré de ce corps, & que je monterai avec vous, toute l'assemblée céleste aura les yeux sur moi : le voilà, dira-t-on, celui qui est mort avec Antoine.

ANTOINE.

Qui sait si perçant au travers de leurs troupes, nous ne rejoindrons pas nos braves vétérans ? C'est une entreprise à tenter. Traversons ce *golfe de mort*, & laissons derrière nous nos misérables destinées.

Alexas entre d'un air tremblant.



SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS.

VOYEZ-VOUS cet infame ? Voyez le ſceau de Cléopatre ſur ce déteſtable viſage, avec toutes les impoſtures & tous les artifices de ſa maîtreſſe. Voyez comme l'hypocrite compoſe ſon air & ſes yeux pour tromper, & s'il ne promet pas un menſonge avant que d'avoir ouvert la bouche.... (*tirant furieuſement ſon épée pour le tuer.*) Je veux commencer par lui.

ALEXAS, *les mains jointes.*

Oh ! la vie, la vie, épargnez-moi la vie.

ANTOINE.

Arrête, ami, il n'eſt pas digne de mourir de ta main. Mais (*à Alexas.*) ſi tu veux vivre, garde-toi de prononcer un ſeul mot pour juſtifier ta reine. Ton infame langue n'a que trop fait ſon office.

ALEXAS.

Hélas ! seigneur, ma pauvre reine est partie pour un lieu où l'amour ni vous ne la tourmenterez plus.

ANTOINE, *réveillé par la jalousie.*

Partie !....... pour joindre son Dolabella. Meurs, traître, je révoque ta grace, meurs. (*Il va pour le tuer.*)

ALEXAS.

Oh ! miséricorde ! Oh ! oh ! oh ! Elle n'est pas partie.

ANTOINE.

Elle l'est. Va, mes yeux sont ouverts à ses perfidies. Je la connois & la déteste. Toute ma vie n'a été qu'un songe trompeur d'amour & d'amitié. A présent que la mauvaise fortune me réveille, je ressemble à un marchand qui en sortant d'un délicieux repos, s'apperçoit que son vaisseau coule à fond, & voit périr toutes ses richesses. Ingrate ! Tu m'as suivi, mais comme l'hirondelle suit l'été, pour tirer de moi dans la belle saison de ma vie & de ma fortune, tous les fruits qu'elle faisoit espérer à ton ambition. Aujourd'hui que mon hiver est arrivé, tu m'abandonnes & tu cherches le printems de César.

ALEXAS

ALEXAS.

Ah ! Rendez-lui plus de justice. Sa fortune & ses espérances n'ont jamais été distinguées des vôtres. Vous l'accusez, je le vois bien, d'avoir livré son armée navale à César ; mais si elle eût été capable de vous trahir, pourquoi ne seroit-elle pas partie d'abord avec Dolabella ?

VENTIDIUS.

Elle lui a fait prendre les devans, pour s'assurer d'un meilleur accueil.

ANTOINE.

Rien n'est si manifeste ; car seroit-elle si long-tems à paroître pour se justifier?

ALEXAS.

Hélas ! Son innocence n'est que trop prouvée par la fatale résolution qu'elle a prise. Elle a su vos soupçons ; elle n'a pu les supporter. Elle s'est enfermée dans l'édifice où sont ensevelis ses pères, & la vue baissée, le cœur gros de soupirs, elle a passé quelques momens dans la triste considération de sa fortune. Un ruisseau de larmes couloit sur ses joues malgré la violence qu'elle paroissoit se faire pour les arrêter. On lui entendoit prononcer par intervalles quel-

ques mots ſourds & confus. Enfin, levant les yeux, & jetant vers le ciel des regards longs & languiſſans....

ANTOINE.

Quel preſſentiment agite mon cœur....

VENTIDIUS.

Bon, fort bien juſqu'ici. Continue.

ALEXAS.

Elle s'eſt ſaiſi d'un poignard, & plus prompte à s'en ſervir que nous à retenir ſon bras, elle ſe l'eſt enfoncé dans le ſein. Enſuite ſe tournant vers moi : va, m'a-t-elle dit, porte mes derniers adieux à mon ſeigneur, & demande-lui s'il ſoupçonne encore ma fidélité. Elle en vouloit dire davantage ; mais la mort l'a interrompue lorſqu'elle prononçoit votre nom, & la moitié en eſt demeurée enſevelie dans ſon cœur.

VENTIDIUS.

Que le ciel ſoit loué !

ANTOINE, *conſterné de douleur & de pitié.*

Es-tu donc innocente, ô chère reine, & ſe peut-il que tu ne ſois plus ? Oh ! qui me donnera le pouvoir de diviſer ces deux ſons, ton innocence & ta mort ! Sont-ils faits pour être

joints ensemble ? Et moi qui les entend, que suis-je donc ? Le meurtrier de la vérité & le bourreau de l'innocence. Il n'y a point de terme qui réponde à mon crime.

VENTIDIUS.

Est-ce là, seigneur, ce que vous me faisiez attendre de vous ? Les dieux vous ont fait trop de faveur, & c'est ainsi que vous les remerciez.

ANTOINE, *à Alexas.*

Que fais-tu là, malheureux ? Est-ce à toi d'observer les mouvemens de mon ame, & de vouloir être témoin de son trouble ? Retire-toi, tu n'es pas digne de voir le parti qui convient maintenant à un empereur romain.

ALEXAS, *à part en se retirant.*

Il l'aime encore, sa douleur le trahit. La joie qu'il aura de la retrouver vivante, achevera de les réconcilier. Graces à mon artifice, me voilà sauvé & elle aussi.



SCÈNE VII.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

IL auroit été beaucoup mieux qu'elle fût morte un peu plutôt, avant l'arrivée d'Octavie: par exemple ; vous auriez pu traiter encore avec honneur. A présent les propositions que vous feriez auroient un air de soumission qui me choque, & peut-être ne seroient-elles pas bien reçues. Allons, brave empereur, éveillez-vous, & courons de bonne grace à la mort.

ANTOINE.

Je ne veux plus combattre. Il n'est plus question de guerre. Toutes mes querelles & prétentions sont terminées.

VENTIDIUS.

César est à vos portes.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il entre. Je ne m'oppose plus à son arrivée.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

T[illegible]-vous [illegible] César

[illegible]

ANTOINE.

Oui, j'y veux tomber, mais mort, cher Ventidius, comme il convient à un romain. Je veux mettre mon ame au-dessus de ses atteintes, & qu'elle reçoive de moi seul l'ordre de quitter sa prison. Aussi-bien il est tems que le monde ait un maître, & qu'il sache à qui obéir. Nous avons tenu ses hommages en suspens, & fait pencher alternativement le globe du côté que l'un ou l'autre de nous a tourné ses pas, jusqu'aujourd'hui que la fortune fait emporter la balance à mon rival. Qu'il se fasse donc obéir seul & sans obstacle. Je suis fatigué de porter la moitié du fardeau. Le flambleau qui me servoit de guide est éteint. Le monde est devant moi comme un noir désert à l'approche de la nuit. Je veux me coucher à terre, sans aller plus loin.

VENTIDIUS.

Je m'affligerois de votre résolution, si la mienne n'étoit pas de vous survivre. Choisissez la mort qui vous plaît le plus ; car pour moi je l'ai vu de près sous tant de formes différentes, qu'il m'importe peu laquelle prendre. J'ai regret seulement que ma vie soit si usée qu'elle ne vaut pas la peine de vous être sacrifiée. Telle qu'elle est néanmoins j'aurois été plus

[illegible] que vous eussiez pris le parti de nous en défaire de meilleure grace, & que semblable à deux lions pris dans les toiles, nous eussions fait sentir nos griffes aux chasseurs qui nous enveloppent.

ANTOINE.

J'y ai pensé. Eh bien, vivez, Ventidius!

VENTIDIUS.

Moi ? Que je vive après vous?

ANTOINE.

Ne veux-tu donc pas vivre, pour parler bien de moi, pour me défendre, pour soutenir les intérêts de ma gloire contre les mauvais discours de l'envie ?

VENTIDIUS.

Hé qui défendroit la mienne, si j'avois la lâcheté de vous survivre?

ANTOINE.

Tu diras que je l'ai exigé, & que je t'ai fait violence.

VENTIDIUS.

Si notre mort est telle qu'elle doit être, elle parlera d'elle-même, sans autre témoignage.

ANTOINE.

Tu m'as toujours aimé, & je voudrois récompenser ton affection. C'est une nécessité que je meure. Tue-moi, & fais-toi un mérite de ma mort auprès de César, pour rentrer en grace avec lui.

VENTIDIUS.

J'ai beaucoup de graces à vous rendre. Je vous aime, dites-vous, & pour récompense vous voulez faire de moi un traitre infame. Aurois-je cru que vous me pussiez traiter si mal, & me forcer d'emporter en mourant quelque ressentiment contre vous?

ANTOINE.

Pardonne, romain. Depuis que la mort de Cléopatre a frappé mes oreilles, je sens que ma raison n'est plus capable de gouverner ma langue. Je m'égare dans mes pensées. Mais il m'en naît une meilleure; ne me refuse pas deux fois.

VENTIDIUS.

Non; j'en jure par le ciel, pourvu que vous ne m'ordonniez pas de vous survivre.

ANTOINE.

Tue-moi le premier, & meurs après moi;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

que je vous ai trompé. Et vous, dieux immortels ! Pardonnez-moi si vous le voulez ; car je meurs parjure plutôt que d'être le meurtrier de mon ami.

Il expire.

ANTOINE.

Adieu, brave Ventidius, mon guide jusqu'à la mort. Ma reine & toi, vous êtes passés avant moi. Je suis le dernier dans la carrière d'honneur..... Déjà expiré ! La mort n'est-elle que cela ? Elle l'a traité sans cérémonie, comme un homme qui étoit familier avec elle. A peine a-t-il frappé, qu'elle s'est offert à la porte, & qu'elle l'a reçu entre ses bras, comme pour dire qu'on y est bien venu à toute heure. Ce n'est pas la peine d'y penser davantage ; car autant que j'en juge, mourir n'est que cesser de penser. Voici de quoi m'en convaincre. (*Il se laisse tomber sur la pointe de son épée.*) J'ai manqué mon cœur. Malheureuse main, tu ne pouvois me tromper plus mal à propos. La fortune se joue de moi jusqu'à la fin ; & la mort en use avec moi en personne d'importance, qui veut qu'on attende avant que d'être introduit. J'entends du bruit. C'est peut-être quelqu'un du parti de César. S'ils me trouvent vivant, ils pourront me soup-

çonner d'avoir marchandé ma vie. Il faut recommencer & finir avant qu'ils soient ici. (*Il se lève sur ses genoux.*)

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VENTIDIUS *mort* ; CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

CLÉOPATRE.

OU est mon seigneur ? Où est-il donc ?

CHARMION.

Le voilà, madame, & Ventidius mort auprès de lui.

CLÉOPATRE.

Mon cœur me l'avoit prédit. Hélas ! J'arrive trop tard. O ! détestable Alexas.

ANTOINE.

Es-tu vivante ? Ou suis-je mort sans m'en être apperçu, & ton ombre est-elle la première que je rencontre ?

CLÉOPATRE, *à ses femmes.*

Aidez-moi à le faire asseoir. Hâtez-vous, faites venir du secours. (*On le place dans un fauteuil.*)

ANTOINE.

Je vois ce que c'est. Nous sommes vivans tous deux. Assis-toi, ma Cléopatre ; je vais m'efforcer de retenir mon ame, pour être un moment de plus avec toi.

CLÉOPATRE.

Antoine ! Hélas ! Comment vous trouvez-vous ?

ANTOINE.

Je me trouve dans l'état d'un homme qui s'est hâté de changer de maison, & qui dans la précipitation avec laquelle il a plié bagage, a oublié le plus cher de ses joyaux ; il retourne sur le champ avec la dernière ardeur. Ainsi mon ame revient pour l'amour de toi.

CLÉOPATRE.

Dieux tout-puissans ! vous m'avez été trop longtems cruels. Ah ! Montrez-moi que vous êtes changés, & rendez-moi sa vie.

ANTOINE.

Tu demandes, mon cher amour, ce qu'il n'eſt plus dans leur pouvoir de t'accorder. Je retiens mon ame par violence. Aſſure-moi ſeulement que tu ne m'as pas trahi.

CLÉOPATRE.

Hélas ! Il eſt trop tard pour vous aſſurer que j'ai été fidelle. Je vous le prouverai en mourant avec vous. Alexas vous a dit, ſans ma participation, que je m'étois donné la mort, & quand je l'ai ſu, je me ſuis hâté d'accourir pour en prévenir les funeſtes ſuites. Ma flotte nous a trahis vous & moi.

ANTOINE.

Et Dolabella?

CLÉOPATRE.

Il n'a jamais eu de moi que de l'indifférence, & je lui voue à ce moment toute ma haine.

ANTOINE.

C'eſt aſſez. Il ne me reſte pas aſſez de vie pour en apprendre davantage. Tu dis que tu veux me ſuivre : je te crois ; car je veux croire à préſent tout ce que tu me dis, pour rendre notre ſéparation plus tendre.

CLÉOPATRE.

Je te ſuivrai, ma chère vie, n'en doute pas, & je ne tarderai pas longtems à te ſuivre. Céſar ne triomphera d'aucune partie de toi-méme.

ANTOINE.

Mais auſſi longtems que tu reſtèras après moi, ne t'afflige pas de mes derniers malheurs. Songe que nous avons joui d'un jour ſerein & glorieux, & que la bonté du ciel nous a bien ſervi en différant l'orage juſqu'à la fin de la ſoirée. Dix ans d'amour, ſans un moment perdu, ou plutôt avec des profits de joie toujours redoublés, n'eſt-ce pas avoir vécu des ſiècles entiers? Et que dirai-je de mourir aujourd'hui l'un à l'autre, avec l'aſſurance d'une fidélité qui vient d'éteindre juſqu'aux ſoupçons d'une mortelle jalouſie ? Ah ! ma reine, nous arriverons enſemble dans les jardins du repos éternel, nos mains entrelacées, & ſuivis par des troupes d'amans que nous ravitons de joie & d'admiration.

CLÉOPATRE.

Vos paroles reſſemblent aux derniers ſons d'un cygne mourant ; mais comme eux elles ſont trop douces & trop charmantes pour du-

rer. Hélas ! tant d'heures tristement perdues dans nos derniers chagrins, & pas une de reste aujourd'hui pour l'amour.

ANTOINE.

Pas une minute..... Ce seul baiser...... plus précieux que tout ce que je laisse à César. (*Il meurt en l'embrassant.*)

CLÉOPATRE.

Oh ! répétez un mot si tendre ; répétez-le mille fois, s'il se peut ; parlez, s'il vous reste encore un peu de vie. Jetez du moins un soupir ; ouvrez les yeux, accordez-moi encore un regard ; faites tout ce qui peut marquer que je ne vous ai point perdu....

IRAS.

Son esprit est déjà trop loin pour vous entendre. Il est mort, madame, hélas ! votre amant n'est plus.

CHARMION.

N'oubliez pas, madame, qu'il vous a recommandé de ne pas vous affliger.

CLÉOPATRE.

Je lui obéirai. Je n'ai pas aimé un romain, pour ignorer ce qui convient à son épouse.

Oui, Charmion, son épouse ; car c'est à ce titre glorieux que j'aspire, & je ne veux pas mourir avec un moindre nom. Que l'orgueilleuse Octavie lui survive, & qu'elle se donne le tems de pleurer sa mort. Un destin plus noble va nous lier par des nœuds si forts, qu'il ne sera pas au pouvoir des loix romaines de les rompre.

IRAS.

Vous pensez donc à mourir?

CLÉOPATRE.

Dois-tu me faire cette question?

IRAS.

César est plein de clémence.

CLÉOPATRE.

Qu'il le soit pour ceux qui ont besoin de son pardon. Mon cher seigneur n'est pas convenu avec lui que je serois épargnée après sa mort. Me livrer à l'orgueil de César ! Quoi ! pour être menée en triomphe le long des rues de Rome, & servir de spectacle à une vile troupe de Plébéiens ; tandis que quelque triste ami d'Antoine, secouant la tête, en me voyant passer, maudira secrètement la cause de sa ruine.

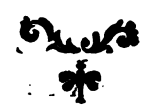
CHARMION.

SCÈNE IX.

CLÉOPATRE, *seule.* ANTOINE, VENTIDIUS, *expirés.*

IL est doux de mourir, lorsqu'on voudroit me forcer de vivre, de se précipiter dans le sombre séjour de la mort, & d'être la première à la saisir. Si elle ressemble à mon amour, elle est bien éloignée d'être effrayante. (*Elle s'approche du cadavre d'Antoine.*) Nous sommes seuls à présent, dans le secret & dans le silence. N'est-ce pas ce qui fait le désir des tendres amans ? Je puis baiser en liberté ces pâles & froides lèvres. Octavie ne me voit pas ; & j'aime mieux après tout le posséder tel qu'il est, que de le voir entre ses bras.

Charmion rentre avec Iras.



CLÉOPATRE.

Insensée que tu es ! Ne vois-tu pas que c'est pour rejoindre mon amant dans le même état où j'étois lorsqu'il me vit la première fois, parée, brillante comme une déesse, lorsque j'allai au-devant de lui sur les eaux de Cydnus ? (*On lui met le diadème.*) Je veux qu'il me retrouve telle qu'il me vit alors. La gloire de mes secondes noces ne cèdera point à l'éclat des premières. Que vos mains sont lentes ! Animez-vous, parez à l'envi l'épouse d'Antoine.

CHARMION.

Nous avons fini.

CLÉOPATRE.

Placez-moi maintenant proche de mon seigneur & de mon époux. J'ai droit à cette place ; car je vais vaincre César comme lui, & je prétends gagner aussi ma part de l'univers. (*On la place où elle souhaite.*) Je vous salue, chers restes de mon immortel amour ! O ! que le ciel ne permette jamais qu'une main impie nous sépare. Reposez ici tranquillement. Que l'Egypte vous donne cette paix que la haine & l'envie vous ont ôtée dans le reste du monde. Où sont les aspics ?

IRAS.

Dans cette corbeille, cachées sous les feuilles.

CLÉOPATRE, *ouvrant les feuilles.*

Montrez-vous, chers médecins de mon infortune & de ma douleur. Votre aspect ne me causera pas d'épouvante. Vous n'êtes propres qu'à donner la mort. Eh ! c'est elle seule que j'attends & que je désire. La plus prompte avancera mon repos & répondra à mon impatiente ardeur.....

Le Prêtre Sérapion, suivi de plusieurs autres, vient frapper à la porte avec grand bruit.

SÉRAPION, *dehors.*

La reine, où est la reine ? Hâtez-vous d'ouvrir, la ville s'est rendue à César, il s'avance vers le palais.

CLÉOPATRE.

J'entends. —— Il arrivera trop tard pour faire perdre ses droits à la mort. Dépouille mon bras, Charmion. Toi, Iras, irrite les serpens pour exciter leur furie. (*Elle leve un moment son bras nud, & le retire aussitôt.*) Bras lâche & indigne de mon cœur ! Conspires-tu avec César pour me trahir ? Mais je te forcerai au dernier service que je demande (*Elle se fait piquer, &*

elle montre son bras sanglant.) C'en est fait. Qu'on retire les aspics.

SÉRAPION, *dehors.*

On tarde trop ; on ne répond point. Qu'on enfonce les portes. Sur-tout gardez bien le traître.

CHARMION.

Iras, c'est notre tour.

IRAS.

Oui, Charmion, rendons-nous dignes de notre grande reine & de notre chère maîtresse. (*Elles s'appliquent les aspics.*)

CLÉOPATRE.

O mort ! Je te sens déjà dans mes veines. Je pars avec tant d'impatience de retrouver mon seigneur, que nous ne tarderons pas à nous rejoindre. L'engourdissement fatal s'est déjà emparé de tous mes membres..... Il gagne ma tête ; mes paupières s'abaissent, & je ne vois plus mon amant qu'au travers d'un nuage. Où le trouverai-je ? Où nous rejoindrons-nous ? Oh ! tournez-moi vers lui. Appuyez ma tête sur son sein. —— César, je te défie. Sépare-nous à présent, si tu le peux.

Elle expire. Iras tombe à ses pieds, & meurt aussi. Charmion se tient encore debout derriere sa chaise, & met le diadême en ordre.

SCENE XI ET DERNIERE.

CLÉOPATRE, IRAS, *expirées;* CHARMION, SÉRAPION *entre avec* ALEXAS, *& plusieurs Prêtres & plusieurs Egyptiens de sa suite.*

UN PRÊTRE.

DIEUX! Quel ravage la mort a fait ici. Voyez, Sérapion.

SÉRAPION.

Voilà ce que j'appréhendois. Ah! Charmion, vous n'avez pas détourné la reine....

CHARMION.

Non: elle a pris le parti qui convenoit à une reine, à la derniere de sa noble race. Je vais la suivre. *(Elle tombe & meurt.)*

FIN.



